



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

291 c 4





.







*Je suis peu sévère, mais sage
Philosophe, mais Amoureux,
Mon Art est de me rendre heureux
I'y reussis en faut-il davantage.*

SAINT- EVREMONIANA:

OU

RECUEIL

diverses Pièces curieuses. Avec des pensées
judicieuses, de beaux traits d'histoire,
& des remarques très utiles.

DE MONSIEUR

E SAINT-EVREMONT.

sur son ouvrage de la vieillesse de l'homme



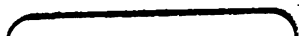
Se vend

A CAEN,
chez PIERRE FRANÇOIS DOUBLET,
Imprimeur & Marchand Libraire,
au Carrefour Nôtre-Dame.

M. DCCX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY,

291 c 4









P R E F A C E.

tende ne s'être jamais trompé ? Et au contraire les ouvrages , quelques excellens qu'ils soient , ne portent-ils pas toujours le caractère de la foiblesse de l'esprit humain ? Monsieur de S. Evremont a écrit plusieurs bonnes choses , & il s'est trompé dans d'autres : Mais en quoi il a grand tort , c'est d'avoir si fort abandonné ses œuvres à l'avidité des Libraires , qu'il ait souffert que des pièces indignes , après avoir couru le monde sans honneur , se soient venu réfugier dans ses Livres, comme dans un azile pour usurper des applaudissemens. Je sçai bien que la gloire d'Auteur ne le touche pas : Cependant les œuvres de ces Messieurs là restent après leur mort , & souvent elles soutiennent mal leur réputation. On a beau dire , * *Ces pièces ne m'appartiennent en rien , ces endroits ne sont point de moi ;* est-on obligé de vous croire ? Elles

* Ce sont les propres termes de M. de Saint-Evremont , dans la Lettre qu'il écrit à M. . . . qui est dans la Préface de ses nouvelles Oeuvres-mêlées.

P R E F A C E.

portent vôtre nom , le Public ne demande point d'autre preuve.

Au reste , comme on raporte dans l'ouvrage des vers d'un grand nombre d'années, on les raporte tels qu'on les a faits , avec quelques petites fautes , qu'on n'excuseroit pas aujourd'hui. Par exemple , page 21. le second vers d'un Sonnet finit par ces mots , *dont le cours* , & le troisiéme commence par celui-ci , *murmurant*. Aujourd'hui on ne coupe pas le sens de cette maniere d'un vers à l'autre. Pareillement en la page 230. dans un couplet , sur le ton des folies d'Espagne , il y a , *tu pleures un mort* ; l'éli-sion n'y peut être à cause de l'*s* : mais pour la faire , on le doit prononcer sans *s* , comme s'il y avoit , *tu pleure un mort* , parce qu'en ces sortes de petites Poësies on ne pas toujours l'ex-actitude des règles.

Dans les remarques sur la Langue Françoisé , page 309. on en a fait une sur le mot de *concubine*. Je crois qu'il y faut ajoûter , qu'outre qu'une *con-*

P R E F A C E.

cubine ne voit qu'un seul homme, elle doit pour avoir ce nom demeurer dans la maison de son Amant.

Je crois aussi qu'en la page 324. sur le mot de *femme arrangée*, chaque ornement supposé en sa place, on doit de plus voir dans cet arrangement un air recherché, & même un peu affecté, tel qu'on le trouve dans une femme qu'on dit communément, *ti-rée à quatre épingles*.

Le Théâtre des Italiens, dont parle la Lettre traduite en la page 354. fait voir qu'elle est écrite depuis plusieurs années. Au reste le mal qu'on dit des Procureurs, ne tombe que sur les chicaneurs, qui ruinent leurs Parties par de mauvaises contestations; & quand on blâme les joüeurs, on n'entend que les fourbes, qui passent leur vie dans les Academies, & non pas les gens de qualité, qui ne joüent que pour se divertir. Ce n'est pas qu'on approuve les personnes qui, au lieu de se faire un divertissement du jeu, s'en font une occupation, & y passent les

P R E F A C E.

jours & les nuits avec une ardeur d'autant moins excusable, qu'elle les engage dans une vie molle, & dans des pertes, dont les suites n'accommodent ni leur honneur, ni leurs intérêts. Mais à quel propos, moi, donner de ces sortes d'avis, & usurper sur la conscience des Dames l'empire des Directeurs ?

*Lettre de Monsieur de Saint-Evremond,
sous le nom de Réponse à la critique
qu'on a fait de ses Ouvrages. Cette
Lettre est à la tête de ses nouvelles Oeu-
res mêlées, qui viennent de paroître.*

JE vous renvoye la critique de mes ou-
vrages : je l'ai lûë avec attention ; &
après l'avoir lûë , je ne sçai si je dois me
plaindre ou me louer de son Auteur.
Vouloir détromper les hommes abusez ,
dit-il , cinquante ans durant de mes écrits ,
c'est avoir un zele pour le public , qui
n'est pas trop obligeant pour moi : Mais
c'est me faire une espece d'enchanteur , &
peut-être qu'il y a plus de mérite à trom-
per le monde tant d'années , qu'à le dé-
tromper. Le fort de la critique consiste
principalement à remarquer mes expres-
sions embarrassées. Je pourois prendre la
censure pour un bon conseil ; car j'ai in-
terêt qu'on entende mes pensées : je lui
dois au moins conseil pour conseil ; qu'il
mette moins de netteté dans les siennes.
On a trop de facilité à le connoître. Les
choses communes font regretter le tems
qu'on met à les lire : celles qui sont fine-
ment pensées , donnent à un lecteur déli-
cat le plaisir de son intelligence , & de son

goût. J'avouë que je me contredis quelquefois ; je louë la constance à une Demoiselle, dont je crois être aimé ; je conseille l'infidélité à celle qui aime un autre amant. Je ne suis pas de même humeur à trente ans qu'à soixante, à soixante qu'à quatre-vingt. Je trouve dans sa critique beaucoup de choses bien censurées : je ne puis nier qu'il n'écrive bien, mais son zele pour la Religion & pour les bonnes mœurs passe tout. Je gagnerois moins à changer son stile contre le mien, que ma conscience contre la sienne. J'estime fort son exactitude dans sa critique ; il s'attache à censurer des traitez mêmes, qui ne sont pas de moi, & des fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de loüanges quelquefois. Tout bien compensé, la faveur de sa censure passe la severité du jugement ; & je puis dire avec verité, que j'ai beaucoup plus de reconnoissance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir déjà de la satisfaction de voir le profit que je tire de ses leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien ; pas les Philosophes, pas les Saints. Tout ignorant, tout profane que je suis, je lui sçai bon gré de sa critique ; je ne me tiendrois pas si obligé à ce

lui qui feroit mon Apologie, plus prêt à
désavouer le bien, que le mal qu'on di-
roit de moi.

*Réponse à un ami sur la Lettre que Mon-
sieur de Saint-Evremond écrit, tou-
chant la critique que j'ai fait de ses ou-
vrages.*

MONSIEUR,

Je vous suis très obligé de m'avoir en-
voyé les nouvelles *Ouvres mêlées de Mon-
sieur de Saint-Evremond*. Je les ai lûes
avec plaisir. La dissertation que j'ai faite
sur ses premiers ouvrages, n'a point dé-
trompé le monde : puisque, *comme il dit*,
elle n'est tombée que sur des pieces qu'on
a inserées parmi celles qu'il a faites, &
sur quelques endroits, dont on a gâté cel-
les qu'il reconnoît. Le charme de ses
écrits est trop fort pour le rompre ; & il
faudroit que le monde reconnût en moi
une force supérieure, dont je suis bien
éloigné. Si je n'avois rien dit de ses œu-
vres, je n'aurois jamais reçu de personne
l'éloge qu'il vient de me donner, qui est

de trouver quelques-unes de mes réflexions
judicieuses, & même d'approuver en quel-
que façon ma manière d'écrire. Je suis trop
glorieux que le Public voye dans sa Let-
tre une louange qui tombe sur mon es-
prit, & sur mes paroles. Mais que di-
roit-il, si je m'en flatois, jusqu'à croire
qu'il voulût changer sa conscience contre la
mienne ? Il faudroit que je fusse moi-mê-
me un grand enchanteur pour l'avoir en-
chanté sur ma religion. Je crois seule-
ment que j'ai profité par avance du con-
seil qu'il me donne, de mettre moins de net-
teté dans mes expressions : & en effet il faut
bien qu'elles ayent été embarrassées, puis
qu'elles lui ont ôté la facilité de me con-
noître. Néanmoins pour ne pas perdre
entièrement auprès de lui l'opinion favo-
rable qu'il a de mes bonnes mœurs, je crois
devoir l'avertir, que ma vertu est encore
plus commune que ne le sont mes pensées,
& qu'étant aussi distingué qu'il l'est par
son mérite, il ne doit pas souhaiter une
qualité si médiocre. Si j'ai de la satisfa-
ction de le voir rempli de Christianisme, je
n'ai garde d'attribuer son changement à
mes leçons ; & je crois au contraire, que
son esprit heureusement éclairé par la ve-
rité, l'a fait passer dans son cœur ; afin
que nous ayant laissé dans ses ouvrages

LE sieur RU AULT avertit qu'il a fait imprimer l'année précédente l'Esprit de Guy Patin, & qu'il fournira les Lettres du même Auteur, imprimées en Hol'ande, & plusieurs autres Ouvrages d'assortiment, sur toute sorte de matiere, qu'il fera tenir à Messieurs les Imprimeurs & Libraires des villes des Provinces, & aux particuliers qui voudront lui faire l'honneur de s'adresser directement à lui.

Il imprime actuellement le Parfait Negotiant & un traité des Lettres de Change, & un traité des Changes étrangers, en deux volumes in quarto, augmenté dans cette nouvelle Edition des Citations de tous les Arrêts, Edits & Déclarations, rendus sur le fait du Négoce; Ouvrage utile & nécessaire à tous Marchands négocians, & généralement à tous ceux qui sont dans le Commerce.



S A I N T -
EVREMONIANA,
O U
R E C U E I L
D E
DIVERSES PIECES SERIEUSES
E T
G A L A N T E S , &c.

GALANTRIES.

I'A I vû ce matin une contesta-
tion agréable entre M... qui
est sexagénaire, & M. le Che-
valier de... d'environ vingt-
six ans. M... faisoit le galant auprès de
Madame... & le Chevalier, qui est ve-
nu, a voulu faire aussi le même person-
nage.

A

2 SAINT-EVREMONIANA.

Après quelques plaisanteries, ils se sont demandé si une femme pouvoit aimer un homme âgé, le Chevalier a répondu que ce ne pouvoit être que d'un amour d'estime, mais jamais d'un amour de tendresse & d'inclination. M. le Chevalier a repris là-dessus M. de... retenez bien les Vers que je vais vous dire.

Que la jeunesse est méprisable,
Que les blondins sont odieux,
Leurs agrémens blessent les yeux,
La seule vieillesse est aimable,

Point d'Apollon, point d'Adonis;
Vive Priam, Nestor, Anchise:
En amour rien de plus exquis
Que d'aimer une barbe grise.

Le Chevalier qui est blond se sentant piqué, Monsieur, lui a-t-il dit, n'oubliez jamais la réponse suivante.

Il vient un âge
Où l'on doit être sage,
Il faut enfin écouter la raison;
L'amour se blesse
D'une tendresse
Qui n'est plus de saison.

SAINT-EVRÉMONIANÆ. 5

Le Vieillard soutenoit qu'il étoit toujours tems d'aimer, & il sçavoit bon gré à Blondus, quoique très vieux, d'avoir préféré une femme au Cardinalat; ajoutant qu'il loüoit aussi le sage Antoine de Palerme, de ce qu'après avoir passé sa vie sans amour, à sa soixante-dixième année, il étoit devenu passionné pour une belle fille de Naples qu'il épousa.

Le Chevalier le pria de se souvenir d'un couplet de Chanson, qui pourroit ne lui être pas inutile.

Bannissons de pareils sentimens,
La loi, la raison en murmure;
Et semblables assortimens,
Sont des pechez contre nature.

Si un homme âgé peut être aimé, c'est M. de... qui a l'esprit plein de vivacité & d'agrémens, qui est de tous les plaisirs, & qui a toute la politesse & la complaisance imaginable.

Cependant, pour dire franchement ma pensée, il convient mal aux personnes âgées de s'abaisser aux badineries que demande l'amour, & un vieillard ne doit point s'exposer aux railleries d'une coquette, qui ne manque jamais de se divertir de lui avec ses amans.

4. SAINT-EVREMONIANÀ.

Ce Chevalier est un fripon, d'autant plus dangereux qu'il ne manque ni d'esprit, ni de discretion. Un jour faisant quelques reproches à sa maîtresse, qui ne fut pas d'humeur à les écouter, il se broüilla avec elle; & sur ce qu'elle lui dit, *en deux mots M. le Chevalier je ne vous aime plus*; & moi, Madame, lui répondit-il, je vais vous le dire en deux rimes; & là-dessus prenant une plume, il écrivit sur le champ ces Vers.

Il s'en faut bien
Que je vous sois fidèle;
Il s'en faut bien
Que je vous aime bien.
Etre fidèle
Pour une infidèle,
Mon cœur se démentiroit bien.

DIVERSES CHOSSES.

IL y a trois sortes de sages qui doivent paroître bien differens.

Les premiers sont des hommes divins qui dès leur jeunesse se conduisent bien par leur seule réflexion. Feu M. le Prince étoit de ceux-là; il avoit une pénétration fondée sur son raisonnement qui su-

SAINT-EVREMONTIANA.

pléoit à l'expérience ; & on ſçait qu'à vingt-deux ans , il trouvoit des moyens pour le ſuccez des entrepriſes , que les plus-vieux Generaux n'avoient pas.

Les ſeconds , ſont ceux qui deviennent ſages aux dépens des autres , & à qui les fautes d'autrui donnent matiere de réflexion pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs : à ceux-là le raisonnement n'a pas ſuffi , il leur a falu l'expérience du malheur des autres.

Les troiſièmes , incapables de ſe conduire par eux-mêmes , & manquant de réflexion pour profiter des égaremens d'autrui , ne deviennent ſages qu'à leurs propres dépens. La ſageſſe coûte ſouvent à ceux-là leur repos & leur fortune.

¶ Un homme ſage ſe doit reconnoître à ſa conduite : celui qui m'exhorte me doit montrer l'exemple ; je ne crois point à la morale qui n'eſt point perſuadée par la pratique de la vertu.

¶ De tous les hommes que j'ai vû en ma vie , M. de . . . eſt le plus orgueilleux : ſon orgueil eſt répandu dans tout ce qu'il dit , & il ne ſe paſſe aucune occaſion où il ne le faſſe ſentir à ſes meilleurs amis , juſques dans les fêtes qu'il leur donne , & dans les lettres obligeantes qu'il leur écrit , les autres prient , demandent , ſouhai-

tent, mais lui veut, ordonne, commande & point de réplique; empire absolu sur les femmes comme sur les hommes, & il est orgueilleux à un tel excès, que quelque raison qu'on lui dise pour le faire apercevoir de sa vanité, il la subtilise si fort qu'il la fait évaporer, ou qu'il la tourne à son avantage. Quoi qu'on lui persuade, il ne demeure jamais sans réplique : & quand il se sent trop pressé, un ton aigre impose silence, & même à ses amis, qui sont souvent incommodés de sa ferocité; Personne n'aime tant que lui à corriger, à instruire & à décider.

A l'orgueil il ajoute l'humeur bizarre; quand il a une maîtresse, il la tourmente toujours; si elle le reçoit agréablement, il croit qu'elle le veut tromper; si son accueil est froid, il prend un ton fier, & lui demande pardon avec dédain d'avoir interrompu quelque rendez-vous qu'il lui suppose. Si elle lui parle obligeamment, il l'accuse d'adresser intérieurement ses douceurs à un autre : si elle parle peu, c'est qu'elle laisse tomber la conversation dans le dessein de se défaire de lui pour quelque plaisir qui lui plaît plus que sa compagnie. Quand il l'interroge & qu'elle lui répond sur le champ, elle a bien étudié sa leçon, & il y a long-tems que sa

réponse est prête ; si elle ne lui répond pas , il la quitte brusquement. Quand elle le flatte , il se fâche , comme si ses flatteries ne venoient que de sa politesse , & non pas de son inclination ; & quand elle lui parle tendrement , y étant conviée , il la gronde de se voir toujours réduit à lui demander de ses moindres faveurs.

Il fait enrager ses amis par sa vanité , & ses maîtresses par ses bizarreries ; cependant , on l'estime , on l'aime , & il est la terreur de tous les maris & de tous les amans.

¶ Madame... apprenant qu'une Dame vieille & laide se faisoit honneur d'être aimée du Duc... *Cela est impossible* , dit-elle , *le... a le goût trop bon , & je la verrois damnée pour ce péché là , que je ne le croirois pas.*

¶ En lisant un Livre Italien , j'ai admiré la maniere noble dont le Cardinal Albornos rendit compte à Urbain V. de l'argent de l'Eglise qu'on lui avoit donné : Ce Cardinal ayant défait les sept Tirans qui troubloient l'Italie , rétablit l'autorité des Papes ; peu de tems après les envieux portant Urbain à lui faire rendre compte de son administration ; Albornos fit charger un chariot des clefs de toutes les Villes & de toutes les places qu'il avoit

8 SAINT-EYREMONTANA:

fournies au saint Siege, & l'ayant fait
tirer jusqu'au Vatican par des bœufs cou-
ronnez de laurier, il alla aux pieds du
Pape le supplier de recevoir le compte qu'il
lui avoit demandé : Urbain surpris de ce
qu'il voyoit, & honteux de sa défiance,
l'embrassa, lui disant devant tout le mou-
de, que lui & ses successeurs lui devoient
tôt jours le rétablissement de l'Eglise.

¶ Le plus beau livre qu'on puisse lire,
c'est le livre du monde ; & ceux qui y peu-
vent lire plus facilement & avec plus d'u-
tilité, sont les personnes attachées aux
Grands ; Comme ils ont tout le loisir de
les étudier, rien n'échappe à leur attention,
& réfléchissant sur ce qu'ils ont de bon, &
sur ce qu'ils ont de mauvais, ils peuvent
se former sur eux, & devenir gens de di-
stinction & de mérite.

Quand on veut connoître les vices &
les vertus, on y réussit bien mieux lors
qu'on les voit dans les personnes ; que
quand on les médite en elles-mêmes. Le
vice en lui ne se fait sentir que par de sim-
ples idées, mal propres à nous en inspirer
l'éloignement ; mais on y sent bien plus
d'opposition quand on le voit dans les per-
sonnes, & sur tout dans celles qui sont di-
stinguées par leur naissance, ou par leur
élévation.

¶ On voit des Gentilshommes chez des Princes qui n'ont rien de noble que leur naissance; à la vérité, l'un s'est trouvé dans des batailles, l'autre dans des sièges; ils parlent de campement, de parti, & de choses semblables, mais ils ignorent les règles les plus simples de la société. Ce sont des esprits féroces, des hauteurs mal placées; une fade vanité, une mauvaise gloire, & quelquefois des chaleurs & des contestations sur un bataillon & sur des lignes, remplissent leur conversation, parlans tous à la fois sans égard & sans politesse.

¶ Presque tout le monde veut paroître avoir toutes les vertus par le seul présent de la nature. Merlin trouve plus de peine, dit-il, à faire le mal qu'à faire le bien; il se feroit violence pour conserver le moindre ressentiment: il ne peut concevoir la dureté & l'injustice des hommes; cependant il plaide ses enfans, & fait tout ce qu'il peut pour ruiner sa femme.

LA CONVERSATION.

Les hommes s'assemblent pour parler, ou des affaires publiques, ou de leurs intérêts particuliers; mais ils conversent

pour s'entretenir de nouvelles, des choses du monde, quelquefois de science, ou de ce qui arrive tous les jours dans le commerce ordinaire.

Cette sorte de conversation est, ou avec des inférieurs, ou avec des égaux, ou avec des personnes au dessus de nous.

Celle que l'on a avec les inférieurs est la plus aisée, parce qu'étant maîtres de la conversation, nous la changeons quand il nous plaît; & pouvant passer d'un sujet à l'autre, on l'amène sur celui que l'on sçait le mieux, & on la soutient avec assez d'esprit & de facilité.

La conversation avec nos égaux n'est pas si aisée, à cause des égards que l'on y doit conserver; comme il seroit incivil de la tirer toujours sur ce qui est plus de notre goût, il faut suivre quelquefois celui avec qui nous conversons, & nous ne la faisons pas toujours avec succès.

Mais il n'y a rien de plus difficile que de soutenir la conversation avec les personnes qui sont au dessus de nous. Trois ou quatre hommes de qualité s'entretiennent, par exemple, de l'Histoire, &c. il faut se taire, ou la bien sçavoir pour en parler: car il n'est pas permis à un inférieur de changer de matière: que si les autres en changent, il doit les suivre seule-

ment, & avoir un grand fond sur tous les sujets qu'ils lui présentent ; & cela n'est pas facile. Voilà les trois sortes de conversations où l'on peut se trouver.

Pour réussir dans celles des personnes de qualité, il faut qu'un inférieur outre sa capacité, ait beaucoup de prudence pour parler à propos, & pas trop scavamment, de peur de se faire sentir au dessus des autres, & beaucoup de politesse pour dire son sentiment, de manière qu'on ne croie point qu'il ait bonne opinion de ce qu'il dit. L'attention à ces choses est difficile, cependant un inférieur la doit avoir ; & quelque familier qu'il soit avec les personnes considérables, il n'y a point de familiarité qui puisse le dispenser de ces égards. S'il veut paroître plus éclairé qu'eux, il blesse leur amour propre, & à la fin il leur devient incommode. Bien plus, suivant le rang des personnes avec qui il converse, sa trop grande science peut aller jusqu'à ruiner sa fortune.

Il me souvient d'avoir oûi dire autrefois au Comte de Villaboschi, qui étoit de la Cour de feu M. le grand Duc, que ce qui avoit perdu celle d'un Cadet de la maison Doria, étoit d'avoir trop bien parlé devant un vieux Cardinal du Gou-

vernement de l'Eglise : Ce bon Cardinal devenu Pape, ne voulut jamais lui donner le Chapeau, ne pouvant se résoudre, disoit-il, à mettre dans le sacré Colége un homme plus habile que lui.

Un Ministre qui voit clair éloigne toujours des affaires un homme qui voit trop loin ; & tels constituez dans les dignitez de l'Eglise, ne veulent point auprès d'eux des gens trop vifs, de peur de leur laisser voir leur peu d'habileté ; tant il est vrai que les inferieurs, qui conversent avec les Grands, ou avec les personnes élevées en dignité, sur tout si ils en attendent quelque avantage, doivent ménager leur pénétration.

Quant à la conversation que l'on a avec ses égaux, ou avec ses inferieurs, & telle qu'elle est dans l'usage du monde, elle demande aussi une grande douceur, l'air aisé, les manieres honnêtes & obligantes, qui fassent sentir aux personnes avec qui on est, qu'on les écoute avec plaisir : & qu'on fait cas de ce qu'elles disent ; point de ton haut ni décisif, point d'expressions aigres, point de chaleurs, ni dans les paroles, ni dans les sentimens, & ne donner jamais aucune marque de dédain pour les choses qu'on dit.

Il n'y a rien aussi de plus importun que

SAINT-EVREMONTIANA. 13
d'accabler les autres par l'étendue de nôtre science : les petits & les grands en sont également blessez , au lieu d'attirer l'estime, on se fait haïr ; & comme chaque personne de la compagnie a été obligée malgré elle de nous céder , il n'y en a pas une qui ne se fasse un plaisir de nous détruire dans les occasions par une malignité cachée & inséparable de la corruption de la nature.

Quand au contraire on ne veut rien dire d'extraordinaire , les personnes qui connoissent nôtre mérite , & ceux qui l'apprennent dans la suite , nous estiment infiniment plus par nôtre modération, qu'ils n'auroient fait par le grand étalage de nôtre capacité.

Bien plus , le moyen infailible pour avoir l'approbation generale , c'est de faire paroître ceux avec qui on converse , sans vouloir paroître soi-même , & de conduire la conversation de maniere que chacun dise ce qu'il sçait le mienx ; alors leur amour propre étant satisfait , celui qui a sçu admirer davantage emporte une estime plus universelle : comme il est de l'intérêt de ceux qui parlent , qu'un homme d'esprit approuve ce qu'ils disent , chacun se voyant aplaudi par celui qui a le moins brillé , ne manque pas de lui trouver un

14 SAINT-EVREMONIANNA.
mérite extrême pour tirer plus de gloire
de son aplaudissement. Ainsi sont faits les
hommes, ils se raportent tout à eux-mê-
mes, & ils n'estiment les autres qu'à pro-
portion qu'ils contribuent plus ou moins
à leur réputation.

Il est beaucoup plus aisé de soutenir
une conversation sçavante, qu'une con-
versation du monde ; les grands sujets
fournissent à la première, & l'autre tire
tous ses agrémens des jolis *riens*, pour
ainsi parler, & des bagatelles ingenieu-
ses : quand en celle-ci on veut trop bril-
ler, on ne brille pas long-tems, à la ve-
rité on plaît d'abord : mais outre qu'on
ne dit presque rien de nouveau, & que
les autres s'accoutument à nôtre vivacité,
les redites où l'on tombe infailliblement,
nous font bien-tôt perdre l'estime que
nous avions acquise.

Il y a pourtant une occasion où l'effu-
sion d'esprit & de science peut être per-
mise, c'est quand on se trouve par hazard
avec des personnes qu'on ne verra peut-
être jamais, ou avec qui on ne se rencon-
trera pas d'un grand nombre d'années ;
alors nôtre capacité passagere pour eux
ne leur donnera aucune jalousie ; ils nous
quitteront au contraire non-seulement
remplis de nôtre mérite, mais ils se feront

honneur dans les lieux où ils vont, d'avoir conversé avec des gens aussi éclairés que nous leur aurons paru.

On peut aussi paroître sçavant avec les personnes qui ne se piquent pas de nôtre même science, au lieu de blesser leur amour propre, ils nous sçavent gré, quand ils nous interrogent, des longues instructions que nous leur donnons. Enfin, pour être agréable en conversation, il faut beaucoup d'esprit, une vivacité bien discrète, & sur tout une grande prudence par rapport au tems où l'on parle, au lieu où l'on est, à la qualité & à l'humeur des personnes avec qui on s'entretient, & trouver des paroles & des manières propres à tout cela, ce qui n'est pas une chose si aisée qu'on pense.

LA FORTUNE.

LES sciences & les arts ont des règles sûres pour y être habiles, mais il n'y en a aucune pour aller à la fortune. La prudence, & l'indiscrétion, le vice & la vertu y conduisent, & un sot & un habile homme s'élèvent également : un étourdi occupe un poste considérable, & un homme sage & modéré roule depuis trente

ans dans la poussière : les mêmes bons & les mêmes mauvaises qualitez, font des impressions bien éloignées sur diverses personnes ; la stupidité de l'un lui tient lieu de discrétion, & fait jeter les yeux sur lui pour en faire un homme de confiance ; & la pénétration de l'autre le fait passer pour un emporté, & refroidit les personnes qui prenoient soin de son établissement.

¶ A considérer la fortune en elle-même, c'est un amas de circonstances. Le tems, le lieu, l'âge, les qualitez, &c. tel Prince aime les oiseaux, l'oiseleur est élevé, les biens & les dignitez tombent sur lui & sur sa posterité ; si le Prince avoit aimé les fleurs, l'oiseleur seroit demeuré en chemin, & auroit été contraint de retourner dans sa Province.

¶ L'heure du Berger se trouve dans la fortune comme en amour. Une conversation imprévüe, une réponse faite à propos, une Histoire agréablement racontée, donne idée d'un Inconnu, & on le voit tout à coup dans un état florissant. La fortune du Charbonnier suposoit que François I. s'égarerait à la chasse, & qu'il viendrait chercher gîte dans sa chaumière. Celui-ci s'acquitté bien d'une commission de galanterie ; celui-là a le talent

talent de surveiller un amant ou une maîtresse : l'autre fait des vers tendres que son maître envoie à celle qu'il aime ; le voilà dans un bon poste, considéré. On connoît tel confident à qui le vice entretient un équipage, qui n'auroit pas des gands s'il étoit soupçonné de vouloir pratiquer la vertu.

¶ Dans tout ce qui s'appelle fortune, il y a du vice, la vertu ne fait jamais fortune ; c'est mal parler, mais elle est récompensée par la justice qui lui doit l'élevation ; & comme la même justice, au lieu d'élever le vice, le doit confondre, il ne peut être dans l'élevation que par la fortune.

¶ On a tort de croire que la fortune soit aveugle dans le choix des personnes qu'elle favorise, quand elle élève un confident d'amour, elle connoît son talent, & c'est par là qu'elle l'élève ; mais comme dans le poste où elle le met, il ne s'agit pas de confiance amoureuse, elle le laisse tomber pour le remettre dans son premier métier.

De-là on peut tirer une vérité ; savoir, que souvent les personnes les plus zelées pour nôtre fortune nous ruinent en nous élevant, au lieu d'examiner nôtre esprit, & à quoi nous sommes propres,

ils ne consultent que leur zele ; & nous mettant dans des places que nous ne pouvons remplir , nous font regarder comme incapables de celles , qui nous auroient donné un établissement considérable.

¶ Un homme sage se doit défier d'une fortune précipitée , les promptes richesses sont le flux de la fortune , le reflux le suit immédiatement.

¶ Les fleurs les plus vives , les prairies les plus vertes , les jardins les plus beaux , les campagnes les plus émaillées , perdent leur beauté & ne paroissent point pendant la nuit , le premier rayon du Soleil levant leur rend tout leur éclat ; la naissance la plus pure , le mérite le plus reconnu , & la vertu la plus solide ne frappent les yeux de personne , à peine la fortune darde-t-elle sur ces qualitez un de ses rayons , qu'elles ébloüissent tout le monde.

¶ Il y a plus de difference entre un homme pauvre & un homme riche , qu'entre un roturier & un Gentilhomme ; la fortune fait plus de nobles que la naissance , & tel a prouvé authentiquement sa noblesse par ses haillons brodez d'or qu'il a produits.

¶ La fortune met l'homme dans l'état de pure nature , c'est-à-dire , dans la tranquillité de tous ses défauts. Cris-

pin si sage dans sa misere, si officieux & si plein d'égards, à peine est-il parvenu, qu'ayant quitté toutes ses bonnes inclinations, il se fait connoître tel qu'il est : Il parle d'un ton impérieux, il gronde, il insulte, il s'en va allumé de colere, on ne le peut retenir, il éclate en marchant, il s'enferme & devient inexorable, il ne craint personne, & dit hautement qu'il a la force à la main ; enfin Crispin possède tous ces défauts ; & sa fortune est le titre de sa possession.

¶ De toutes les choses du monde, la fortune est celle qui est la plus chere, & qui coûte le moins, qui vient le plutôt & le plus tard. L'un meurt dans le chemin de la fortune, & l'autre en est prévenu ; elle coûte des peines, des soins, des sacrifices, & souvent la probité & la vertu, & quelquefois elle coûte un mot & encore moins. La fortune cesseroit d'être ce qu'elle est, les Cours seroient desertes, & les Rois bien embarrassés de leurs graces, si les hommes aimoient la modération.

¶ On ne s'étonne pas que les gens du monde cherchent avec avidité les postes considérables ; mais on s'étonne que les dévots & les Philosophes se servent de toutes sortes de moyens pour y parvenir. Tant que ces derniers sont dans une con-

dition obscure, ils semblent mépriser la fortune : mais luit-il sur eux le moindre rayon favorable, il n'y a rien, même d'injuste, qu'ils ne mettent en usage pour démentir leurs beaux sentimens.

La maison de Lays n'a jamais été si remplie de Philosophes que l'est aujourd'hui le Temple de la fortune. Ou que les Philosophes ne se parent pas de la vertu, ou qu'ils la suivent ; vouloir paroître au dessus de l'homme, & s'abaisser au dessous des foiblesses humaines, c'est faire des personnages trop differens. En vain prétend-on d'être admiré, quand on a le cœur d'un homme ordinaire.

DIFFERENTES POÉSIES.

IL y a quelque tems que M. de... m'envoya plusieurs diverses Poësies écrites depuis plus de soixante ans ; parmi les mauvaises, j'ai trouvé celles-ci qui me paroissent plus suportables. La première, est un Sonnet d'un nommé TOUBEL, pour une femme qu'il aimoit, & de qui il paroît n'être pas satisfait : Le voici.

S O N N E T.

JE disois l'autre jour ma peine & ma tristesse,
Sur le bord sablonneux d'un ruisseau,
dont le cours
Murmurant s'accordoit aux langoureux discours
Que je faisois, assis auprès de ma Maîtresse.

L'occasion lui fit trouver une finesse :
Sylvandre, me dit-elle, objet de mes amours,
Afin de t'assurer que je t'aime toujours,
Ma main va sur cette eau t'en signer la promesse.

Las ! je crus aussi-tôt que ses divins sermens
La rendant à mes vœux finiroient mes tourmens,
Et qu'enfin je serois le plus heureux du monde.

Mais ! ô pauvre abusé, de quoi faisois-je cas,
Assise sur le sable, elle écrivoit sur l'onde,
Afin que ses sermens ne l'obligeassent pas.

Ce Sonnet n'est pas merveilleux, il peche même en un endroit contre les règles, qu'on observe à present dans cette sorte de Poësie. On voit par là qu'il est fait depuis un grand nombre d'années, mais il ne laisse pas d'être aussi bon que plusieurs de ceux que l'on fait aujourd'hui.

L'Auteur a imité, ce me semble, la pensée de Sirene dans la Diane de *Montemayor*, où ce Berger se plaint de sa Bergere, après avoir dit qu'étant assis avec elle au bord d'un ruisseau, elle écrivit sur le sable, qu'elle aimoit mieux mourir que changer. Voyez, ajoute-t il, à quelle extrêmité l'amour réduit les Amans, de les obliger à croire aux paroles d'une femme, & même écrites sur le sable.

Mira el amor que ordena,
Que os viene hazer creer
Cosas dichas por muger,
Y escritas en el arena.

L'Auteur du Sonnet fait écrire la maîtresse sur l'eau, pour nous donner encore une plus juste idée de la legereté de ses sermens.

En voici deux autres aussi vieux faits que le premier, qui ont des chûtes, où

l'on entrevoit quelque chose. Le premier est d'un Amant, qui entreprend un voyage pour aller voir sa Maitresse, & à qui l'amour fait trouver le chemin beaucoup plus long qu'il ne l'est.

S O N N E T.

Courant de ce climat à celui de Silvie,
 Outre que j'ai toujours la peste sur
 mes pas,
 Les lieux & la saison abandonnent ma vie,
 A mille autres malheurs qui mènent au
 trépas.

Mais ! ô divin objet, dont mon ame
 est ravie,
 Crois que tous ces dangers ne m'épou-
 ventent pas.
 Au contraire, la peine à l'amour me
 convie,
 Et les difficultez me sont autant d'apas.

La longueur du chemin, non le péril
 m'étonne,
 Car dans les chauds desirs, que ta beauté
 me donne,
 Ou Paris se recule, ou je n'avance point.

Et vraiment je tiens bien pour maxime
 assurée,

Que ceux qui nous ont dit, que la terre
est un point,
N'étoient pas amoureux quand ils l'ont
mesurée.

L'autre est encore sur une absence, que
l'Amant craint qu'elle ne soit trop longue.

S O N N E T.

QUE l'ennui de l'absence est cruel aux
Amans,
Et qu'il rend une humeur mélancolique
& noire !
Pour finir mes chagrins, ou mes ressentiments,
Dieux ! rendez-moi Phylis, ou m'ôtez la
mémoire.

Les objets les plus doux me font des
monumens,
Depuis que ses beaux yeux ont repassé la
Loire,
Et j'ai toujours souffert de si rudes tourmens,
Que sans les ressentir on ne les sçauroit
croire.

J'espérois, en voyant ce bel astre d'a-
mour,

Qu'à

Qu'à jamais sa clarté me donneroit le jour,
Mais elle est à mes yeux pour long-tems
éclipsée.

Et je crains bien d'avoir un destin tout
pareil,
Au sort des habitans de cette Mer glacée,
Qui sont toujours six mois sans revoir le
Soleil.

J'en ajoute un troisième sur le même
sujet ; il est signé TRISTAN. Si ce Poëte
vivoit encore , il y corrigeroit quelque
chose ; mais sa chute ne laisse pas d'enfer-
mer une maniere de sentiment.

S O N N E T.

C'EST fait, je vais mourir, mes jours
sont accomplis,
Je vois bien que ma vie est tantôt ter-
minée,
Les Astres envieux qui retiennent Philis,
Retardant son retour hâtent ma destinée.

Suivons donc mes plaisirs, qui sont en-
sevelis,
Aussi bien cette belle est trop importunée
De venir exposer ses roses & ses lys
A la rigueur du froid, qui va clorre l'an-
née,

16 SAINT-EVREMONIANA.

Mon trépas est conclu par un arrêt
d'amour ;
Car soit par son absence, ou par son
prompt retour,
Je mourrai de tristesse, ou de réjouissance.

Mais puisque l'un des deux va finir
mon malheur,
Dieux ! que ce soit sa vûë , & non pas son
absence ;
Que je meure de joye, & non pas de dou-
leur.

La piece qui suit est d'un mari Poëte
contre l'Amant de sa femme. Cet Amant
étoit en même-tems homme d'Eglise &
homme du monde, & il portoit l'épée, &
le petit collet suivant l'occasion ; homme
fier qui ne craignoit pas les dangers, par-
dessus cela assez voluptueux pour former
des desirs, & assez riche pour les satis-
faire. Le mari Poëte au contraire, fort
bien avec les Muses, mais mal avec la
fortune, qui avoit épousé sa femme par
amour ; femme sans bien, qui n'avoit con-
senti à ce mariage qu'en attendant mieux,
& pour se tirer de la *grosse* nécessité.

Cette femme, mariée avec ces dispo-
sitions, n'aimant son ami que modère-
ment, prenant du goût pour les ajuste-

mens que la Poësie ne pouvoit lui donner;
& voyant devant ses yeux un homme
d'environ quaranteans, riche & agréable,
qui lui disoit des douceurs, ne fit pas scrupule de l'écouter.

Comme les Poëtes ne sont pas faits pour monter à l'assaut, & qu'ils ont toujours une vengeance moins périlleuse contre ceux qui aiment leurs femmes, celui dont je parle se vangea par les Vers suivans. Je laisse le commencement de la piece, qui ne vaut rien du tout. On verra bien que les Vers sont anciens, il faut seulement remarquer que le Poëte appelle son Rival *ambigu*.

.....
Il n'est pas Seculier ; aussi n'est-il pas
Prêtre,
Il n'est pas serviteur, aussi n'est-il pas
maître ;
Car il est à tout faire : il n'est pas Officier,
Aussi ne sçauroit-on l'apeler Cavalier ;
Même son revenu, qui fait que l'on le
prise,
Ne peut être dit sien, car il est bien d'E-
glise.
Il a mis en lumiere, il n'est pourtant Au-
teur,
Et la raison en est, qu'il n'est que Tra-
ducteur.

48 SAINT-EVREMONTIANA.

Pour ses habillemens, il y pipe le monde;
Il ne porte la fraise, il n'a pas de rotonde.
Il n'a pas de soutane; aussi dedans la Cour
Ne l'a-t-on jamais vû porter un manteau
court.

Il n'est jeune, ni vieil; car bien que ses
journées

Lui sillonnent le front avec quarante
années,

On l'appelle *le jeune*, à cause qu'un aîné,
Pour qu'il fut *ambigu*, paravant étoit né.
Il est fils d'un Ministre; & s'il est Catho-
lique,

Sa parole est fort chaste, & son corps
fort lubrique.

Les ennemis d... sont toujours ses amis;
Le vilain pour cela ne quitte pas Paris.

De nation François, de faction Papiste;
De feinte Catholique, & de vrai Atheïste;

.....

.....

Son humeur ambiguë a fait qu'on doute
même,

S'il prie dans l'Eglise, ou bien s'il y blas-
phème;

Car on a remarqué que l'ambigu fatal,
S'agenouïlle toujours devant le Pié-
destal

De l'Archange Michel, si qu'il est fort
probable

SAINT-EVREMONTIANA. 29
Qu'il abhorre le Saint, & révere le dia-
ble, &c.

Je laisse la fin qui vaut moins que le commencement. Les Poètes sont outrez dans leurs injures, & celui-ci étoit cocu par dessus cela ; qualité qui échauffe bien la bile, faute de réflexion sur une foiblesse, qui a plus que prescrit par son ancienneté. A la vérité pareilles galanteries sont condamnables, mais les maris sont plus à blâmer que les femmes. Ce sont eux qui les mettent dans les occasions ; le moyen qu'elles soient sages, il leur faudroit de la vertu à regorger, & il s'en faut bien qu'elles en aient assez, sur tout aujourd'hui, où le jeu les met à tout moment en danger d'y aller de leur reste.

Voici un sixain, qui à mon avis ne sent pas l'ancienneté. Il fut fait pour mettre au bas du Portrait de Claude Maréchal de la Châtre, Gouverneur de Berry. Ce grand homme s'est trouvé en une infinité d'occasions ; en la bataille de Dreux en 1562. au combat d'Arnay-le-Duc en 1570. à la prise de Sancerre en 1573. il fut envoyé en Angleterre en 75. & trois ans après il suivit le Duc d'Alençon dans les Pais-Bas. Dans la suite s'étant jetté dans le parti de la Ligue, il se saisit du

30 SAINT-EVREMONIANA.

Berry, qu'il remit à Henry IV. quand il fut Roi. Enfin, au sacre de Louis XIII. il fit la fonction de Connétable. Voici les Vers qu'on mit au bas de son Portrait.

Le meilleur Peintre qu'on renomme,
Exprime ici le plus grand homme,
Que la France ait jamais eu.
On doit regarder cet ouvrage,
Comme la plus parfaite image.
De l'honneur, & de la vertu.

J'ai trouvé parmi ces papiers deux airs
notez en Musique, & sur chacun plusieurs couplets de Chanson. Voici le premier.

C H A N S O N S.

CLoris, ce plaissant visage,
S'attend bien de m'attraper;
Mais un garçon de mon âge,
N'est pas facile à duper :
Car mes plus fortes amours,
Ne sont que mine & discours.

Parce que je la cajole,
En l'apelant mon fouci;
Aussi-tôt sur ma parole,
Elle croit qu'il est ainsi;

SAINT-EVREMONIANA:

Mais cependant mes amours,
Ne sont que mine & discours,

Quand pour exercer ma Muse,
Je fais le passionné;
La Coquette qui s'abuse,
Croit bien m'en avoir donné:
Mais cependant mes amours,
Ne sont que mine & discours.

Si je lui dis, dédaigneuse,
Pour toi je m'en vais mourant;
La petite glorieuse
Le prend pour argent comptant;
Mais cependant mes amours,
Ne sont que mine & discours.

J'aime à lui baiser la bouche,
J'aime bien à voir son sein;
Mais qu'au cœur cela me touche,
Ce n'est pas là mon dessein:
Car mes plus fortes amours,
Ne sont que mine & discours.

Desabuse-toi, crédule,
La vanité t'étourdit;
Cette flâme ne me brûle
Que la langue, & non l'esprit;
Car mes plus fortes amours,
Ne sont que mine & discours.

Pourquoi faire de la peine ;
Vous n'êtes pas inhumaine ,
Mon petit doigt me l'a dit.

Vous n'aurez pas le reproche
De cette fille de Roche ,
De qui l'Amant se pendit ;
Sa rigueur fut éfroyable ,
Vous êtes plus pitoyable ,
Mon petit doigt me l'a dit.

Lorsque faisant la finette ,
Vous touchez une Epinette ,
Dont le son nous étourdit ,
Vôtre desir se propose
Dans le cœur quelqu'autre chose ;
Mon petit doigt me l'a dit.

Une fois dans un bocage ;
Un garçon du voisinage
Sur l'herbe vous étendit ;
Et vous ayant découverte ,
Vous donna la cote verte ,
Mon petit doigt me l'a dit.

Depuis un jour en cachette ,
Vous rompîtes une couchette ,
Dont le débris s'entendit ;
Et durant cette folie ,
Vous étiez en compagnie ,
Mon petit doigt me l'a dit.

J'ajoute encore quelques Vers sur un sujet singulier. C'est une déclaration d'amour d'une femme à une autre femme ; la femme Amant, est Madame des Loges ; & la femme aimée, est Madame de Vertus. Voiture, si je ne me trompe , parle de l'une & de l'autre, & donne des idées aimables de toutes les deux.

*Déclaration de Madame des Loges à
Madame de Vertus.*

ENfin, cette humeur inflexible,
Qui rendoit mon cœur insensible
A tous les charmes de l'amour,
N'est plus maîtresse de mon ame ;
Et veut bien que toute la Cour
Sçache la cause de ma flâme.

C'est vous, chere & divine Oronté,
Qui faites que sans nulle honte,
Je confesse ma passion ;
Vous seule avez eu la puissance
De forcer l'inclination
Que m'avoit donné la naissance.

Il n'est point d'ame si farouche,
Dont vôtre esprit par vôtre bouche,
Ne vienne à bout facilement ;
Et je vous trouve si charmante,

Qu'au défaut d'être votre Amant;
Je sens que je suis votre Amante.

Réponse de Madame de Vertus.

PUISQUE vous êtes la première
A vous déclarer prisonnière,
Et que j'ai gagné votre amour;
Belise sans rougir je confesse,
Que je veux bien être maîtresse,
Mais je veux servir à mon tour.

Et certes quoique j'accepte
Une passion si discrète,
Il me reste un point à vider;
C'est que je trouve plus de gloire
En cette agréable victoire,
D'obéir, que de commander.

Mais afin, ma chere Belise,
Que nôtre amour s'immortalise,
J'exige ceci seulement;
C'est qu'en nôtre amour mutuelle,
Vôtre cœur soit aussi fidelle,
Que vôtre visage est charmant.

Si ces deux déclarations ont été les premières que ces Dames aient faites, elles avoient un beau talent pour l'amour, & ce seroit grand dommage si elles l'avoient

conservé toute leur vie sans le faire valloir.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que deux femmes se soient aimées, c'est un miracle de ce tems-là, que Dieu ne fait pas de nos jours. Le grand M. d'Avaux souhaitoit autrefois à deux hommes, dont il avoit lieu de se plaindre, de se haïr aussi cruellement, que deux femmes aigries se haïssent. Il arrive quelquefois qu'un homme en haït un autre, mais c'est toute autre chose de la haine des femmes. Elles mettent à se déchirer, un esprit, une éloquence, & une vivacité au dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Leurs expressions sont exquisés, & font entendre infiniment plus qu'elles ne signifient, & les persecutions qu'elles se font, sont suivies avec une persévérance digne d'admiration.

On trouve encore dans ces deux déclarations une autre chose du *bon vieux tems*. C'est que Madame des Loges ne manque pas de dire, qu'elle avoit apporté en naissant un cœur insensible ; & Madame de Vertus de son côté, a bien de la peine à confesser sans rougir, qu'elle veut être maîtresse. Ho bien les femmes d'aujourd'hui, où je reviens toujours, sont un peu moins timides, elles n'ont peur ni du nom

ni de la chose. Il me souvient qu'un jeune Allemand beau & bien fait, qui aimoit une fille, lui disant un jour, *qu'il l'aimoit tout en Dieu. Hé Monsieur*, répondit-elle d'un ton doux, *commencez à m'aimer tout en diable*. Un François auroit pris le fait en volant, mais les Allemands ne sont pas si hâtez; & quand on leur parle, ils ont souvent besoin de Commentaire.

Revenons à Madame des Loges & à Madame de Vertus. Elles étoient deux honnêtes personnes; jeunes & belles, dit-on; le sang vif, & avec des agrémens qui les faisoient adorer, c'est-à-dire qu'elles avoient bien à combattre dedans & dehors. Et une vertu en cet état mal aisément peut elle se tranquiliser.

Qu'une jeune personne bien vive, toujours exposée, qui ne fait pas profession d'une grande austerité; qui aime la compagnie, qui a soin de se conserver une brillante santé, & qui s'entend dire tous les jours par de jolis hommes des choses agréables. Qu'une jeune personne, dis-je, en cet état puisse aller bien loin sans mauvaise rencontre: j'en doute. Je les crois toutes très scrupuleuses; mais je ne parierois pas pour une seule. Je ne sçai pourquoi je me suis avisé de faire cette

réflexion. Je m'en accuse devant le Seigneur comme de paroles oisives , qui ne seront jamais utiles à aucune femme.

J'ajoute ici trois Billets , qu'on vient de me faire voir. Ils roulent tous trois sur le mariage. Le premier , est une raillerie à un ami , qui épousoit une femme apparemment peu cruelle. Le deuxième , est un conseil donné à son ami , de choisir une femme sûre. Et le dernier , est la réponse ,

Premier Billet.

J'Apprends , mon Ami , que tu te maries ; rien ne te convient mieux. Ta bonté & ton humeur commode , sont les vrais talens du mariage , qui te donneront de la considération dans le monde. Tu ne pouvois choisir une femme plus propre pour toi que Mademoiselle. . . Celui qui fait cette union , est sans doute ton meilleur ami , puis qu'il te fait part de son bien & de ses plaisirs. Personne ne connoît mieux que lui la femme qu'il te donne ; & comme il est homme d'expérience , tu peux la prendre sur sa parole. Je te souhaite une nombreuse posterité ; elle ne peut te manquer , trop de gens prendront part à ton bonheur ; & je te connois des amis si solides , qu'ils mettront toute leur application à augmenter tes prospérités.

Deuxième Billet.

LE Mariage est une belle société, & tu n'es pas fait pour être seul ; mais au moins, fais dans le choix d'une femme ce que tu fais tous les jours dans l'achat de tes chevaux, & de tes chiens de chasse. Tu les cherches bons, & sûrs ; cherches une femme bonne & sûre.

Troisième Billet, qui est la réponse au précédent.

JE suis ravi de te voir approuver mon mariage ; je voudrois pouvoir suivre ton conseil, mais tu me le donnes sans réflexion. On peut trouver de bons chevaux, & de bons chiens ; mais pour une femme sûre, dis-moi franchement, toi qui en as épousé quatre, as-tu jamais été assez heureux pour la rencontrer ?

S E N E Q U E.

DANS Seneque il y a deux hommes ; l'un visionnaire, & l'autre Philosophe. Voici le visionnaire. Il dépeint le sage invulnérable, ferme contre les dangers,

gers, inébranlable dans les persecutions, insensible aux maux. Il ne craint rien, il ne se plaint jamais. Il verroit le monde tomber sur lui sans trembler. Il est élevé dans un lieu inaccessible, il est indépendant : & enfin il est Dieu.

Tout cela, imagination échauffée, discours inutiles, jargon orgueilleux, Senèque veut ébloüir. Il devient fol, sa vivacité l'emporte, & il perd entierement le sens. Il est faux que la mort, les fers, & les feux ne soient pas des maux. La captivité, les chaînes, la pauvreté affligent ; & les hommes quels qu'ils soient, sont sensibles aux douleurs. L'expérience le montre, & ils ne changeront jamais de sentiment.

Ce qui me persuade encore sa folie, c'est que parlant à Lucilius d'un voyage qu'il avoit fait dans un vilain Coche, dont le Cocher alloit pieds nuds, il ne pût se résoudre à dire que le Coche fut à lui. * *Et je rongissois, ajoute-t-il, autant de fois que j'en rencontrois de bien équipiez.* Quelle aparence que Senèque crût à son sage, lui qui n'eût pas la force de résister à une petite confusion ?

Voici une autre article de folie. C'est dans une Lettre 99. où il console Marule

- * *Let. 87.*

de la mort de son fils ; & en le consolant ; il le gronde d'en être si sensiblement affligé. *Quoi*, lui dit-il, *marquer tant de foiblesse à la mort de vôtre fils, que feriez-vous si vous aviez perdu un ami ?* Sentimens dénaturez. Un fils & un ami, doivent tenir dans le cœur d'un pere raisonnable des places toutes différentes.

Encore a-t-il une autre vision sur le sujet de l'amitié. Plus bas dans la même Lettre. *Si vous aviez perdu un ami*, dit-il, *vous vous devriez plutôt réjouir de l'avoir possédé, que de vous plaindre de l'avoir perdu.*

Nôtre douleur seroit bien petite, si ayant devant nos yeux un ami mort, nous étions capables de telles consolations.

Quand un Phisicien parle de la nature, permis à lui de mêler des visions dans ses discours, il peut donner à nos speculations telles idées qu'il voudra ; mais quand un Philosophe nous instruit de la vertu, des manieres de suporter les maux, & des moyens de modérer nos passions, il doit entrer dans la foiblesse des hommes, & leur proposer une vertu qui leur convienne, sans pousser son imagination jusqu'à l'extravagance. Voilà Seneque le visionnaire, mais voici Seneque le Philosophe.

Dans l'Epître 88. nous voulant per-

suader l'inutilité de plusieurs de nos connoissances. *Quand je sçaurois exactement, dit-il, l'âge de Patrocle & d'Achille, en serois-je plus estimable, & ne serions-nous pas plus sages de mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulysse ? &c.*

Apprenez moi à aimer ma Patrie, ma femme, & mon pere, & à vaincre tous les obstacles pour le leur témoigner, &c. Vous m'apprenez à faire un concert de tons differens, faites plutôt que je sçache accorder mon ame avec la vertu. Le Geometre m'enseigne à mesurer les campagnes, j'aimerois bien mieux que l'on m'apprit les bornes qu'un homme sage doit donner à ses passions, &c. Vous m'apprenez comment je ne perdrai pas un pied de terre, & je veux sçavoir comment je pourrai tout perdre sans m'abandonner à la douleur.

Ecrivez, dit-il à Lucilius, les bons conseils qu'on vous donne, pour les lire après les avoir écrits. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vôtre instruction. Etudiez, non pour sçavoir plus de choses, mais pour faire de meilleures actions.

Tout ce que je viens de dire, est d'une vertu qui est à la portée de tous les hommes. Toute personne sensée doit penser avec Seneque, qu'il ne sert de rien d'avoir

vécu quatre-vingt ans quand on les a passés dans l'oïsiiveté... & qu'il ne dépend pas de nous de vivre long-tems, mais qu'il dépend de nous de bien vivre.

En la Lettre 94. parlant de Marius qui poursuivoit Jugurtha par les deserts de l'Afrique. *Marius*, dit-il, conduisoit l'armée, & l'ambition conduisoit *Marius*. Pendant que les ambitieux ébranlent le monde, ils sont eux-mêmes renversez par la violence de leurs passions, semblables à des tourbillons, qui tournant les premiers, font tourner tout ce qu'ils emportent, avec d'autant plus de force, qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrêter.

Ce qui suit est admirable. *Voulez-vous*, dit-il en l'Epître 95. avoir les Dieux favorables ? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant.

Et en l'Epître 93. *Nous disons à tout moment des injures à la Providence. Et comme si elle nous devoit rendre compte de ses desseins, nous lui demandons en la blâmant, pourquoi cet homme est mort en la fleur de son âge, & pourquoi elle laisse traîner à cet autre une vie incommode ?*

Parmi ceux qui lisent Seneque, les uns le loient en tout, & les autres le blâment en tout sans discernement.

Les hommes d'imagination vive ad-

mirent le sage par les vertus outrées qu'il lui donne. Comme ce portrait sympathise avec leur vivacité, ils en font l'objet lumineux de leur vaine contemplation. Les autres ne voulant pas séparer les faillies de Seneque, condamnent également toutes ses maximes. Prévention dans les deux partis. Seneque a une infinité de bons sentimens, dont la pratique fait véritablement sage. Ce n'est point alors son imagination échauffée qui parle, c'est la raison, le bon sens, & peu s'en faut que je ne dise la Religion.

C'est l'orgueil, dit-on, qui le fait parler. Quand ses paroles partiroient moins de son zele, que de son orgueil, en sont-elles moins utiles ? Je les pratique sans aller chercher le principe dans le cœur de ce Philosophe.

Enfin, que l'on propose les maximes de Seneque comme un poison dangereux, un poison bien préparé devient un remede salutaire.

DE L'ÉTUDE SOLIDE.

JE parle de l'étude d'un honnête homme du monde, ou d'un homme éloigné du tumulte des affaires, & qui a du commer-

ce avec des personnes paisibles, qui aiment le repos, & la vérité. J'entens une étude qui se rapporte toute à nous-même ; à nous bien connoître, à examiner ce qui est bien, & ce qui est mal ; par rapport à nôtre état, à nôtre âge, & aux personnes avec qui nous vivons, pour remplir nos obligations.

Cette étude est la connoissance de la Morale, qui se prend dans les principes de cette science ; & sur tout, dans les exemples du monde, qui nous confirment dans nos réflexions. Par exemple, pour bien connoître l'orgueil, & ses mauvaises suites, on se met *Sofie* devant les yeux, qui de rien est devenu homme considérable, est retombé dans le néant par sa vanité. En rapellant ses dédains & sa fierté, on apprend à plaire par les égards, & à se conserver dans son état par l'honnêteté, & par la complaisance.

¶ On est heureux de bien connoître son propre cœur, ses legeretez, ses bizarreries, ses dégoûts injustes, son attachement, & sa froideur pour les mêmes personnes, & pour les mêmes occupations, afin qu'on puisse le ramener quand il s'égare, & lui faire sentir son attachement mauvais, ou inutile.

Cette étude est la véritable Philoso-

phie , Philosophie d'usage qu'on applique à tout moment, qui conserve l'union dans la société, qui évite les divisions, & qui rend la vertu stable, sans que rien la puisse déconcerter.

Cette étude nous remplit l'esprit de réflexions. Elle nous fait penser que les autres ayant nos mêmes faiblesses, nous devons les supporter, bien persuadés que nous serons bien-tôt dans le même cas à leur égard, & que nous serions fâchés, qu'ils manquassent de douceur pour nos défauts.

Avant que de sortir de la chambre pour des visites, ou pour des affaires, on devrait penser qu'on va voir des personnes peut-être d'un caractère peu agréable ; on devrait prévoir les choses fâcheuses & froides, qu'ils peuvent dire, afin de fortifier sa raison, & d'être prêts à les écouter sans chagrin, & sans ressentiment.

C'est là l'étude de toutes les professions, & de tous les âges. Un père la doit faire avec son fils : au sortir, par exemple, d'une compagnie, où il aura été avec lui, il lui fera remarquer, combien celui-ci s'est rendu odieux par son orgueil, & combien l'autre s'est fait estimer par sa modération. Il lui présentera le ridicule

d'un autre par ses manieres affectées, il louera la modestie de celui-ci dans ses paroles, & blâmera l'indiscrétion de celui-là. Quelque jeune que soit ce fils, les tableaux des vertus, & des vices, que le pere aura soin de lui mettre souvent devant les yeux, lui feront faire des réflexions, qui formeront son esprit, & ses sentimens. Encore une fois, excélente étude, & la seule d'un honnête homme.

Faute de cette étude, on passe sa vie dans toute sorte de déréglemens, l'un dans la brutalité, & l'autre dans l'ambition. *Dromon* dans les concussions, & *Tartuffe* dans l'hypocrisie.

Au sortir de l'étude dont nous parlons, on sent son cœur plus ferme dans les adversitez, & plus traitable dans l'abondance. On est plus fidèle à ses amis, plus compâtissant aux défauts d'autrui, & plus rigoureux à soi-même. On se sent plus d'éloignement pour le vice, & plus d'empressement pour la vertu. Dans cet esprit, je sçai bon gré à *Umbricius* de se bannir de Rome, pleine de voleurs, & de scelerats.

Qu'il s'éloigne d'un lieu où régné l'oppression, où une femme lubrique confond la vertu, où l'autorité protege l'hypocrisie, où le mérite est abandonné à la raillerie

lerie des gens nouveaux, qui ne se sont
 élevez que par des injustices. Qu'il fuyé
 une Ville, où les vices sont en vénération,
 où les traîtres abusent de la confiance, où
 les plus honnêtes gens sacrifient l'innocence à l'autorité, où la pudeur ne se
 trouve plus parmi les femmes, où les plus
 hardies sont les plus considérées, & où
 les plus réglées n'ont autre occupation
 que le jeu & la mollesse. Qu'il sorte d'une
 société, où l'on accable les gens de
 bien par la calomnie. Il est sage de quit-
 ter un lieu, où l'on ne peut aprocher les
 Grands qu'avec une complaisance qui fait
 rougir la vertu, & où les petits même ne
 peuvent souffrir la verité.

J'écoute *Umbricius* avec plaisir, par-
 ce qu'il me soutient dans l'étude que j'ai-
 me, & qu'il me donne les sentimens, que
 doit avoir un homme de bien. Ses discours
 sont la science que j'étudie, que je *conche*
en moi, que je digere, & dont je me sers
 pour régler ma vie, & pour mettre dans
 mon cœur la paix, qui vient d'une bonne
 conduite.

Je médite souvent les exemples que le
 monde me fournit pour corriger mes dé-
 fauts, ou au moins pour les rendre suppor-
 tables. Au sortir de la conversation d'*O-
 ronte*, je rapelle ses hauteurs, son ton dé-

50 SAINT-EVRÉMONIANNA.
cisé, la suffisance ; tout cela , pensai-je ,
le fait mépriser. Ne tombons pas dans les
mêmes défauts , l'honnêteté gagne le
cœur , la modestie fait recevoir ce qu'on
dit avec estime , cela est bon. La bonne
opinion de soi-même gâte le mérite : évi-
tons-la : de quoi me glorifier , il n'y a rien
de plus foible , & de plus incertain , que
mes connoissances ; ce que je dis est aussi
ancien que le monde , il a été repeté une
infinité de fois. Je me fais honneur des
pensées d'autrui , pourquoi donc m'en
faire accroire ? Etude solide , qui mérite
toute nôtre attention.

Cependant c'est celle qu'on fait le
moins. On se fuit toujours , & on ne
peut se supporter. Toujours attentifs aux
choses extérieures , on parle de négocia-
tions , d'entreprises , de projets ; on achet-
te des Charges , on bâtit des Palais , & on
ne se dit jamais rien à soi-même , mais
peut-être n'a-t-on pas grand tort.

Que se diroit *Oronte* , par exemple ,
dont je viens de parler ; Auroit-il la force
de réfléchir sur ses opressions ? Il y a tren-
te ans qu'il tient ses pupils dans la misère ,
qu'il jouit de leurs dépouilles , qu'il a éta-
bli sa famille sur leur ruine , & qu'il dé-
crie leur conduite pour leur attirer l'in-
dignation publique. Il leur ôte leurs amis ,

il les rend odieux ; tout le monde les fuit , on croiroit se deshonorer que d'entrer dans leurs intérêts. Oromie rentrera-t-il en soi-même pour se faire de semblables discours ?

Je trouve dans tous les hommes , disoit autrefois un Philosophe , de quoi étudier & de quoi me former par des instructions continuelles. Il ne tient qu'à moi de me munir de raison & de vertu , pour supporter les richesses , & la pauvreté. Je fais provision d'armes contre la bonne , & contre la mauvaise fortune. Si les richesses viennent à moi , je prends garde qu'elles ne me rendent insolent. J'en use sans les posséder , je les vois augmenter sans faire de nouveaux projets , & sans penser comment je pourrai confondre ma basse naissance dans une maison illustre , je les conserve sans peur de les perdre. Et comme je les cache à mes passions , pas une n'en est plus vive , ni plus animée.

Si je les perds , je me console de ma pauvreté par mes réflexions. J'en suis moins à mon aise , il est vrai , mais j'en suis plus retenu. Et si je manque des choses commodés , je ne manque pas de modération. Ma table n'est ni délicate , ni magnifique , j'en suis plus sobre , & ma santé en est plus forte , & plus vigoureuse. On me courtise moins , j'en suis plus libre , & moins importuné. per-

LA NOBLESSE.

LA naissance est le plus grand de tous les biens de la fortune, & celui qui sort le plutôt de ses mains, & qui n'y retombe jamais. La fortune peut nous ôter les biens, & les dignitez, mais jamais la Noblesse, & toutes les dégradations qui privent les Nobles des privilèges qui leur étoient dûs, ne peuvent leur ôter leur naissance.

¶ Autrefois la Noblesse étoit une récompense de la vertu, aujourd'hui elle est devenue une tradition de la fortune, & souvent une récompense du vice. Vingt ans de belles actions ne peuvent faire un noble, & vingt ans de concussions en font mille. Telles recommandations ont eu le même pouvoir, & autrefois un Roturier justement recherché pour sa noblesse, présentant à M... une Lettre d'un... après l'avoir lûe, *Monsieur*, lui dit-il, *soyez en repos, voilà une Lettre qui pourrait faire cent Gentilshommes.*

¶ Temps heureux où la noblesse étoit un gage que la fortune donnoit à la vertu! Temps malheureux où elle est devenue un droit de s'abandonner impunément à tou-

te sorte de vice ! Cependant descendu d'ayeulx illustres par leur mérite, & salir sa naissance par des infamies : C'est, comme dit un Comique, être au nombre de ces enfans qui ne sont point parens de leurs peres.

¶ Quel mépris n'a-t-on pas pour un homme de qualité quel qu'il soit, qui sans honneur, & sans probité, brutal, impie, semble ne paroître dans le monde que pour l'accabler du poids tyrannique d'une illustre naissance qu'il deshonne par des abominations continuelles ?

¶ Si *Triphon* court la nuit pour insulte les passans, si on ne parle de lui que par ses emportemens, & ses dissolutions, sa qualité est un abri qui le défend de l'outrage, & ses violences ne passent tout au plus que pour des puerilitez.

¶ Combien de gens de qualité, qui malhonnêtes gens, seroient vertueux s'ils étoient nez dans la lie du peuple.

¶ Qu'est-ce que la qualité dans plusieurs Grands ? C'est avoir un air extravagant avec les égaux, misterieux & dédaigneux avec les inferieurs, & affecter une majesté ridicule qui tient du Comique. C'est parler d'un ton orgueilleux, faire des graces par caprice, être liberal ou prodigue sans discernement, & injuste

par tout. C'est être emporté par des passions toujours nouvelles qui se succèdent les unes aux autres, avoir l'esprit absent, & ne revenir chez soi que pour se faire rendre compte du succès d'une nouvelle intrigue. C'est ne vouloir connoître personne qui n'ait de la qualité, ou au moins des Lettres de Noblesse dans sa poche, & sur tout un équipage magnifique. C'est étourdir le monde par la prétendue distinction que le Prince fait de lui, raconter les choses les plus indifférentes qu'il lui a dites, & y faire remarquer pour lui des agrémens singuliers. Voilà *Geryon*, dites-vous, vous avez deviné, c'est lui-même; j'oubliois qu'il ne se fait plus appeler *Monseigneur*, parce qu'il trouve que ce titre est devenu trop commun.

¶ Bien des gens de qualité sont venus à ce degré d'orgueil qu'ils voudroient pour eux d'autres élémens, & un autre monde. Ils sont fâchez d'être éclairés avec tous les hommes par le même Soleil. Ils voudroient même un autre Dieu, & une Religion différente. Pour la Religion ils y réussissent, en choisissant les articles, & les vertus dignes de leur fierté, & laissant les autres à la créance, & à la simplicité du peuple.

¶ Si *Aristide* revenoit au monde, &

qu'au lieu de la droiture de son esprit, & de la noblesse de ses sentimens, il vit sa posterité déchûë des vertus de leurs pères, menant une vie molle & languissante; que penseroit-il? Mais que ne diroit-il point s'il étoit témoin de leurs commerces, de leurs intrigues, & de leurs dissipations? Les grandes actions d'*Aristide* animent à la vertu les étrangers qui en écoutent le recit, & ses neveux y sont insensibles, & les ensevelissent dans les plaisirs & la corruption.

¶ On connoît un autre *Aristide* dans le monde plus estimé par sa vertu que par sa naissance, & d'un cœur véritablement noble. Il y a long-tems qu'il souffre des persecutions, qui ne sont pas encore finies. Après en avoir rendu compte à un de ses parens; voici la fin de sa Lettre, qui va faire juger de la tranquillité de son esprit.

J'apprends toutes ces nouvelles, dit-il, le matin près d'une Fontaine à l'ombre d'un Platane, & au pied d'un grand Rocher; après cela je continue ma lecture, qui est de quelque livre des moins curieux, seulement pour m'amuser. J'emploie une partie du tems à écrire, & l'autre à sommeiller, & quelquefois à manger le moins mal qu'il m'est possible. Nulle compagnie, nul di-

vertissement, & celui de la chasse qui m'étoit autrefois agréable, ne m'est d'aucun secours par la pesanteur de mes ennuis, & faire de chiens que je n'ai plus, parce que je ne puis plus les nourrir. Je ne sçai combien je traînerai encore une vie aussi triste. Je sens bien qu'elle avance tous les jours, & que l'âge qui commence déjà à m'apësantir, me la rendra bien-tôt incommode; je me trouverai à la fin auprès de ma mort sans autre fatigue, que d'avoir fait quelques pas chancelans pour gagner le tombeau de mes Ancêtres, où je trouverai une chose qui m'a toujours été chère, & qui me le fera toute ma vie. * Adieu, Monsieur, pardonnez-moi, mes paroles tristes, il m'en faut quelquefois pour me soulager, &c.

LA CONNOISSANCE DU MONDE.

LE premier endroit par où on connoît les hommes, c'est la physionomie, la couleur, & les traits du visage, la vivacité, l'air, le mouvement du corps, l'action, le son de voix, le regard, & les manieres, &c. Et il n'y a personne dont à l'abord on ne soit frappé en bien ou en mal. Chaque homme en particulier don-

* *6^e femme est morte,*

ne des impressions de ce qu'il est la première fois qu'on le voit. Mais comme ces impressions si précipitées ne sont pas toujours sûres, la conversation un peu fréquente avec lui, achève de nous le faire connoître.

Ecoutez l'homme avec qui vous êtes, tâchez même de le faire parler long-tems, il vous fera aisé de connoître l'élevation, ou la bassesse de son esprit, sa politesse, son penchant au vice ou à la vertu, & à quelle sorte de vice, ou de vertu il panche le plus; s'il y a de la bonne foi dans ses paroles, ou de l'artifice; s'il exagere, s'il est menteur, ou orgueilleux, & jusqu'à quel point il porte ses bonnes, & ses mauvaises qualitez.

Etudiez les personnes qui agissent avec vous familièrement, & avec moins de circonspection. Examinez-les dans leur sens rassis, dans leur humeur obligeante, dans leur colere, leur dédain, & leur bizarrerie. Lors qu'on les aigrit, ou qu'on les flatte, observez-les dans la douleur, dans les disgraces, dans les plaisirs, dans l'élevation, ou l'abaissement. Soyez attentifs en tous ces états à leurs discours, à leurs manieres, à leurs sentimens, à leurs projets, & aux divers mouvemens, que leurs passions, leur rang, & leurs affaires leur donnent.

De plus, tâchez de vous bien connoître vous-mêmes. Voyez dans tous les états differens où vous met la bonne ou la mauvaise fortune les desseins que vous faites, & les résolutions au bien ou au mal que vous êtes capable de prendre. Ces diverses observations sur les autres & sur vous-même vous feront infailliblement connoître les hommes. En voici la raison. Tous les hommes, & les Philosophes mêmes, sont sujets aux mêmes passions, un peu plus, un peu moins, & pensent tous à peu près de la même maniere.

¶ De toutes les plus excellentes qualitez, celle de connoître le monde, est la plus nécessaire pour nôtre conduite, & pour nôtre fortune. Pour nôtre conduite, parce qu'autrement nôtre vie est continuellement traversée, & qu'elle n'est qu'une suite d'extravagances qui nous attirent mille mauvaises affaires. Pour nôtre fortune, parce que connoissant les hommes, nous les mettons à l'usage qui nous convient par raport à nos interêts. Il faut donc par nécessité les connoître, & se conduire avec chacun d'eux par les voyes qui sont conformes à leur caractère. Un homme prudent, est à l'égard des autres comme un maître qui connoît tous les ressorts d'une machine, & qui les sait

faire jouïr, comme il veut, pour en tirer son plaisir, & son avantage.

¶ Il me semble que nôtre premier mouvement doit être de nous défier du monde en general, & même d'en avoir mauvaise opinion. Le monde tel qu'il devroit être, est plein de vertu ; mais le monde tel qu'on le voit, est plein de malignité ; & c'est ce dernier qu'il faut tâcher de bien connoître, parce que nous y vivons, & qu'il nous est important d'éviter les surprises.

Mais pourquoi avoir si mauvaise opinion du monde ? Parce que les hommes naissent mauvais, qu'ils apportent dans leur cœur en naissant la source de tous les vices, qu'ils ont de l'oposition aux vertus, à cause qu'elles blessent leur sensualité, & qu'il les faut acquérir par des peines, qu'ils ne veulent point prendre.

Je ne dis pas pour cela qu'il faille juger mal des hommes en particulier, mais il est bon de les connoître.

Tel que l'on voit si riche & si puissant, a bien connu, & bien ménagé les passions de son maître. Ce maître s'est trouvé orgueilleux, injuste, sans parole, & sans Religion, attaché au plaisir plus qu'homme du monde. Le complaisant est entré dans ses inclinations. Il appelloit son or-

guëil, grandeur d'ame ; sa fureur , noble ressentiment ; sa débauche , tendresse de cœur , & la fragilité commune des honnêtes gens. Il a sçû lui fournir des objets de plaisir , échauffer leur amour pour lui , les conserver dans la fidélité , & il conduisoit ses intrigues si adroitement , qu'il avoit la consolation que rien ne paroïssoit qu'aux yeux du Seigneur , sans que les hommes en eussent le moindre soupçon ; aussi est-il parvenu à des richesses immenses. Il est vrai que l'âge décrepite où il est , le conduit quelquefois dans une retraite de campagne , où il essaye son cœur sur la pénitence , l'échauffant autant qu'il peut à prendre au moins quelque bonne résolution.

D'où vient aussi que *Tute* se maintient toujours avec *Carin* si bizarre , & si pointilleux , c'est qu'il s'accommode à toutes les délicatesses de sa qualité. Il aprouve l'attention continuelle où il est sur ce qu'on lui doit , sur la manière de lui parler , sur la souscription d'une lettre , & il ne manque point de blâmer un *très affectonné* , au lieu d'un *très obéissant serviteur*. Ce sont là des petitesse pitoyables , mais c'est le caractère de l'homme , *Tute* s'y conforme , & par ce moyen il est son ami , son confident , & il deviendra son

heritier, s'il n'a compassion de sa famille.

D'où vient encore, me disoit *Isabelle* ces jours passez, que Mademoiselle... de feroce & de vestale qu'elle étoit, est devenue comme moi ? C'est qu'on a connu son caractere ; l'on a démêlé parmi sa vertu, un petit penchant pour la galanterie. On a commencé de l'attaquer par là avec des loüanges délicates, qu'à la verité elle a d'abord rejetées, mais foiblement ; & avec des airs gracieux, qui lui en ont attiré de nouvelles, dans un tems favorable, où l'on jugeoit que son esprit gai y trouveroit plus d'agréments. On a continué, elle a crû, en a été persuadée ; son cœur s'est épanouï. Elle s'est mirée un peu plus souvent, & avec plus d'attention, son visage, & sa jeunesse lui ont fait concevoir bonne opinion de son mérite. Le galant lui a paru obligeant, & digne de son estime. Enfin, ils sont allez heureusement jusqu'au bout.

LES CEREMONIES.

LA civilité est la maniere de rendre ce qu'on doit à chaque personne suivant sa naissance, sa qualité, son âge, & son

mérite, autrement *la civilité est la science du monde.*

La cérémonie au contraire est un amas pointilleux de paroles, & de choses, qui tiennent dans une circonspection continue, & qui tyrannisent les conversations, ou pour mieux dire, *la cérémonie est un continuel qui vive.*

Rien n'est plus importun, elle ôte tout le plaisir du commerce, elle oblige à peser chaque mot, & à compter chaque pas; il faut aller jusques-là, & pas plus avant. Gardez-vous bien de parler par vous à une Dame, mais par elle, comme si en parlant à elle-même, on parloit d'elle en son absence. On appelle ces manières, *civilitez*, & ce sont au contraire les petites les plus marquées, qui puissent tomber dans la société.

L'Italie est extrême là-dessus, & son cérémonial rend ridicule la Nation. Ce n'est pas que les Italiens ne soient d'ailleurs fort estimables. Leur pays est agréable, le séjour charmant, la vie commode, & on y vit dans une langueur douce qui tient toujours le cœur tranquille. Mais le cérémonial gâte tout, & il en devroit être banni comme l'amusement des esprits oisifs, qui privez de nobles sentimens, ne se trouvent capables que d'une infinité

SAINT-EVREMONIANA. 65
infinité de minuties indignes de la réflexion des honnêtes gens.

Cependant le cérémonial est en ce pais-là dans une si grande vénération, qu'on l'observe plus exactement que l'Evangile, & un... se trouvant un jour en conversation familiere avec deux ou trois de ses amis : *Quando si tratta di religione*, dit-il, *potemò trà noi pigliar un poco di confidenza*, *mà*, ajouta-t-il en se mettant le doigt sur la bouche, *quando si tratta di cerimonie, oimé bisogna star savio*.

Quand à Rome on vient voir un Prince ; si c'est de la part d'un autre Prince, on parle aussi-tôt, sinon, on fait attendre plus ou moins, suivant la qualité de la personne qui envoie ; & avant le tems marqué, le Prince, quoi qu'il ne fasse rien dans son Cabinet, n'a garde de sortir, de peur de blesser le cérémonial. Le même entre les autres personnes à proportion, jusqu'à la populace, à laquelle le cérémonial est passé par contagion.

Même hors de Rome, quand un homme de considération vient rendre visite à un Prélat Italien, tous les domestiques courent pour le recevoir ; les uns à la porte, les autres sur les degrez, & le Prélat ne parle point que la personne ne soit assise sous le Dais. Monsieur de... à qui cela

arriva, m'a avoué, que ne s'attendant pas à ces manieres & y étant parfaitement ignorant, il en fut presque démonté ; & qu'au lieu de dire ce qu'il vouloit, il ne mit son attention qu'à faire toutes les cérémonies qu'il pût imaginer. Comme *Mattheo Lopés*, * Ambassadeur de la Guinée, qui étant à la Comedie au Marais à la representation de Medée, se levoit dans sa Loge à tous les vols, pour saluer les machines.

Il me prend envie de raconter la visite, où j'accompagnai une Princesse étrangere il y a plusieurs années chez Madame de *Morstain*, alors Ambassadrice, & grande Tresorier de Pologne.

La Princesse lui ayant envoyé demander une audience, fut chez elle le lendemain à l'heure marquée. A peine parut-elle à la porte, que le Suisse courut sonner une cloche comme un tocsin, & tous les domestiques sortans de tous côtez, vinrent se ranger en haye dans la cour, & sur l'escalier, & la Princesse à qui je donnois la main, passa au milieu de ce peuple.

Quand nous fûmes sur le perron, M. de *Morstain*, qui l'y attendoit, lui prit la

* C'étoit un Ambassadeur de la Guinée, qui vint en France il y a plusieurs années.

main, & la conduisit par un long appartement chez Madame de Morstain sa femme, qui la reçût à la porte de sa chambre, & la mena par la main au fauteuil qu'on lui avoit préparé sous le Dais. La conversation finie, Madame de Morstain conduisit la Princesse par le même appartement, jusqu'au perron dont j'ai parlé; ensuite la Princesse remena Madame de Morstain dans sa chambre jusqu'à son fauteuil, après quoi Madame de Morstain la reconduisit seulement jusqu'à la porte de sa chambre, où elles se quittèrent, & M. de Morstain lui donna la main jusqu'au perron, où il l'avoit prise; enfin je la lui pris jusqu'à son carrosse au travers de la même haye de domestiques, & suivie des Ecuyers & des Gentilshommes du grand Tresorier, & là finit la comédie. Pour se tirer avec honneur d'une pareille visite, il faut l'avoir exercée la moitié de sa vie.

Rien donc de plus estimable que la civilité, mais rien de plus ridicule, & de plus à charge, que la cérémonie. Un honnête homme, d'une politesse aisée, qui se conduit dans les compagnies avec une circonspection raisonnable fait l'agrément de la société, parce qu'on se sent à son aise avec lui, mais les cérémonieux sont le

fléau des honnêtes gens. Il faut trop d'attention pour vivre avec eux, & on n'est jamais sûr de les satisfaire, ils trouvent toujours quelque démarche qui blesse leur orgueil. On ne leur en fait pas assez, ou l'on en fait trop aux autres, & on ne sçait comment contenter leur esprit pointilleux. En un mot, *le cérémonial est une invention de l'orgueil pour travailler les hommes par des puerilités, qui devroient leur faire de la confusion.*

LA CORRECTION.

LES instructions flattent l'amour propre de celui qui les donne, & marquent la supériorité sur celui qui est instruit. On passe la vie à instruire les autres, & on n'a pas la force de suivre soi-même ses conseils.

Tel homme n'a jamais profité des avis qu'il donne. Son orgueil blesse ses amis, son ton décisif le rend incommode, ses caprices paroissent toujours nouveaux, & on ne s'accoutume point à ses inégalités. Qu'on lui dise que les instructions perpétuelles vont jusqu'à la tyrannie, qu'il ne sçait les donner à propos, & qu'il se trompe ordinairement dans ses avis, c'est assez pour lui qu'il conseille.

¶ La raison pour laquelle on ne se dit jamais ses défauts, c'est que l'orgueil nous fait haïr nos propres instructions, & la dépendance, pour ainsi dire, que nous aurions de nous-mêmes. C'est qu'on ne veut point se convaincre de ses mauvaises qualités. Tout le monde demeure d'accord en general qu'il est imparfait, & personne ne convient d'une imperfection particulière. Et cela encore, parce qu'on ne se connoît point, qu'on ne veut point se connoître, ni s'ouvrir son propre cœur; & qu'on ne veut point converser avec soi-même, il semble qu'on se craint, ou qu'on se méprise. Peut-être fait-on l'un & l'autre, peut-être aussi que l'orgueil nous éloigne de cette conversation, sentant bien que nous n'avons rien de bon à nous apprendre.

¶ Corriger les autres, c'est très souvent mettre en sûreté son hipocrisie. Une dévote croit avoir tout gagné si en blâmant les défauts de ses amies, elle peut persuader le monde de son détachement des choses humaines. On la verra au Temple plus souvent qu'à l'ordinaire, elle y apportera des yeux plus modestes, ses habits seront moins brillans, & son équipage moins magnifique, tout le monde se recriera sur son changement. Que pensc-

aussi qu'elles servent aux autres, & qu'elles lui seroient inutiles.

¶ Les personnes qui corrigent, croient agir de bonne foi, & souhaiter qu'on suive leurs corrections. Il en est souvent tout au contraire, ils ne corrigent que pour parler, & pour se rendre supérieurs; si on profitoit de leurs instructions ils seroient obligez de les cesser, & ils seroient bien fâchez de se taire.

¶ Le Comédien, le critique, & celui qui reprend, ont tous une même fin, où ils vont par des chemins différens. Le Comédien attaque les défauts en general, en les rendant ridicules, le critique descend à ceux des particuliers, & celui qui corrige, instruit secrettement celui qu'il veut rendre parfait. Le Comédien plaisante, le critique aigrit, & le dernier ne doit être animé que de l'esprit de la charité. Si cela est, où est la personne capable de reprendre les autres?

¶ Pour faire des corrections, il faut beaucoup de sagesse, d'expérience, de modération, & sur tout connoître ce qui est véritablement défaut, choisir le tems & le lieu, point de prévention, point d'emportement, point d'aigreur dans les paroles, ménager la pudeur de celui à qui on parle, connoître le caractère de son esprit

esprit pour lui dire ce qui lui convient. Tout cela n'est pas aisé. Cependant *Frontin* sans esprit & sans discernement, s'érige en réformateur, & condamne tout ce qui lui déplaît. La règle des perfections & des défauts, est de son goût. On est bien malheureux quand on est obligé d'écouter ses instructions.

¶ On doit être surpris qu'il se trouve des personnes qui se chargent d'instruire, croient-ils faire revenir les hommes de leurs égaremens ? Jamais tems & paroles plus mal employées : depuis combien de siècles crie-t-on contre les concussionnaires & contre l'injustice des praticiens ? Les Tribunaux en sont-ils moins remplis, & les peuples plus soulagez ?

Giton courant jadis après le carosse, où il montoit avec ses camarades, comme dans un char de triomphe, pour étaler son habit couvert d'une livrée éclatante, est-il plus modeste à parler de sa naissance, de son esprit, & de ses talens ? Ne recherche-t-il pas toujours par la ressemblance des noms une origine illustre ? Le voit-on plus modéré dans ses meubles, & plus sage dans sa conduite ? A quoi donc est-il bon d'instruire les hommes ?

¶ Bien des gens ont trouvé le secret de recevoir la correction avec orgueil. Ils

la trouvent fade quand elle leur vient de la bouche d'un homme ordinaire, & ils sont persuadez aussi-tôt qu'une personne distinguée leur parle. Telle femme voudroit bien quitter la galanterie, & connoître ses devoirs, elle iroit même à confesse si elle trouvoit un Directeur assez important pour l'instruire. Un Prêtre quel qu'habile qu'il soit, n'est pour elle qu'un Prêtre. Elle prétend être bien différente des autres pénitentes, son esprit a tout une autre élévation, & son ame ne se conduit pas comme celle des Chrétiens ordinaires. Enfin elle ne quittera jamais la galanterie qu'elle ne soit conduite par un Directeur élevé aux dignitez de l'Eglise. C'est-là le fondement de la conversion d'Emilie, il y a bien des dévotes qui lui ressemblent.

¶ J'ai déjà dit que qui vouloit réformer autrui, devoit veiller toujours sur soi-même. Si le réformateur tombe dans quelque foiblesse, il donne au public une scene aussi risible qu'en donna autrefois au Duc de Mantouë un dévot qui établissoit sa vertu sur la cendre des autres.

Personne n'étoit à son gré, ni assez retenu, ni assez modéré. L'un manquoit de bonne foi, & l'autre de reconnoissance. Celui-ci, le cœur plein de fiel étoit

toûjours attentif à se vanger , & celui-là, sous des confiances affectées tiroit le secret de ses amis pour les perdre. Tous généralement étoient attachez à la brutalité , & à son avis , les femmes les moins déreglées , avoient presque perdu la pudeur & la modestie. Le Duc même n'étoit pas à couvert de sa censure , il eût envie de mettre à l'épreuve la vertu du réformateur. Une jeune Françoisë , badine , & de facile accez , étoit arrivée depuis peu de jours à Mantouë , le Duc lui dit son dessein , & lui promit un present, si elle trouvoit le moyen de voir en particulier l'homme de Dieu. Elle le vit ; le réformateur sérieux d'abord , puis s'apri-voisant , la tourmenta long-tems sans en pouvoir venir à bout , & au sortir de là elle alla rendre compte au Duc de l'avanture.

Le Duc fit peindre l'homme de bien & la fille qui se chamailloient ; & ayant couvert le tableau , il le plaça parmi plusieurs autres dans sa galerie. Peu de jours après , parlant de peinture devant tout le monde , il adressa la parole au réformateur , & lui dit qu'il lui vouloit faire voir une nouvelle piece qu'on lui avoit envoyée de France , & un moment après il le mena , suivi de toute sa Cour , dans quelques

nuditez , que le réformateur ne manquât pas de blâmer , détournant les yeux par modestie. Enfin, le Duc fit découvrir le tableau de question ; les courtisans frapèz tout à coup , & surpris de la représentation , ne purent s'empêcher de rire. Le pieux personnage fut dans un extrême embarras , & le Duc le retint quelque tems à dessein , pour lui faire plus de confusion. Enfin il se retira , sans depuis avoir osé paroître. Guérissons-nous avant que d'entreprendre de guérir les autres ; qui veut donner de la sagesse à son prochain , en doit avoir de reste pour lui-même.

¶ Tel qui corrige , n'est point de bonne foi. Il veut bien corriger les défauts par lesquels les autres lui sont incommodes : mais quand les défauts ne font de la peine qu'à ceux qui les ont ; il seroit peut-être bien fâché qu'ils s'en corrigèssent.

¶ Défauts d'autrui , belle matiere à nôtre vanité,

¶ Que nous serions heureux , si nous étions bien persuadé des instructions que nous donnons aux autres , & que nôtre exemple fût une preuve de nos paroles ; mais peut-être n'y a-t-il personne au Sermon moins persuadé de l'Evangile que le Prédicateur.

*Si jeunesse ſçavoit , & vieilleſſe pouvoit ,
jamais bien ne manqueroit.*

CE Proverbe contient deux choſes ; la premiere , que la jeuneſſe ne ſçait rien , & qu'elle peut tout ; & l'autre , que la vieilleſſe ſçait tout , & qu'elle ne peut rien.

Les jeunes gens ne ſçavent rien , parce qu'ils n'ont rien vû , ou qu'ils n'ont point d'attention à ce qu'ils voyent, qu'ils n'ont point d'expérience, que leur vivacité empêche, ou précipite leur réflexion, & que les plaiſirs les emportent. Parce que leur raiſon n'eſt point ferme , mais chancelante , que leur jugement n'eſt point formé, qu'ils naiſſent avec des paſſions, qu'ils ne veulent pas combattre , & qu'ils ſe trouvent ſans les vertus qu'ils ne veulent pas acquérir. Les divertiffemens les préviennent, le monde leur plaît, les chatoirille , & les appelle, la chaleur du ſang les anime, ils n'aiment point à ſe contraindre : & en un mot, ils ſe perſuadent n'être faits que pour les plaiſirs, en attendant que la vieilleſſe les rende capables de réflexion.

A dire le vrai , ils n'ont pas grand

tort d'avoir ces pensées, & on devoit être surpris, s'ils ne les avoient pas ; mais voici leur grand mal. Ils sont pleins d'orgueil, ils n'écoutent rien, point de docilité ; & pour me servir d'une comparaison triviale, semblables à des chevaux échapez, ils passent sur le ventre à tous ceux qui veulent s'opposer à leurs emportemens. *Si jeunesse sçavoit.*

Les vieilles gens sçavent tout, mais ils ne peuvent rien. Une longue expérience leur a appris à connoître le monde, à s'y conduire, à distinguer le vrai du faux, & la bagatelle de la solidité. Ils sçauroient plaire à un homme de tel caractère, conduire celui-ci par un tel chemin, faire naître les occasions, & en profiter ; mais leur vieillesse les retire du commerce, ils ne peuvent plus agir, le vent, le froid, les changemens de saisons les incommodent ; leur peu de santé ne peut résister à la moindre fatigue : enfin, leurs réflexions leur devenant steriles, ne font que les tourmenter, en leur montrant une fortune qu'ils ont perduë par leur faute, & où ils ne pourront jamais parvenir. *Si vieillesse pouvoit.*

Un vieillard retiré à la campagne dans un petit bien, qui est le seul qui lui reste, le souvenir plein de ses égaremens, passe

ses dernières années à pleurer les folies de sa jeunesse, & l'inutilité de son expérience. Il a dissipé les grands biens qu'il avoit amassés, il a long-tems volé le peuple pour entretenir ses galanteries, il avoit des maisons à la ville, & à la campagne, il changeoit d'objets pour réveiller ses desirs ; on avoit beau lui parler, les avis le bleissoient : il est tombé du haut de la fortune, & un nouveau malheur vient d'arriver, qui achève de le perdre. *Si vieillesse pouvoit.*

Ce jeune homme tout brillant de sa fortune naissante, suit le même exemple. Ses habits couverts de broderies, & ses doigts chargés de diamans, dans un carrosse magnifique, bien venu par tout, remplit un poste avantageux, toutes les portes lui sont ouvertes, & même par préférence à *Damon*, dont l'ayeul a tiré de la mandille le pere de ce jeune homme. Tout lui rit ; les belles l'agacent, il leur fait des présents, il joue beau jeu, il perd des sommes considérables ; l'on en parle, & il est consolé par le bruit que ses pertes font dans le monde. On a beau lui montrer de loin le malheur qui l'attend, on a beau lui dire qu'il arrête ses profusions, qu'il songe à la vieillesse, où il sera surpris d'être arrivé sans y avoir pensé ; toujours

quelque nouvelle passion l'emporte , ses amis attendent qu'il soit vieux pour lui faire faire des réflexions , & pour le confondre par sa propre expérience.

Si telle jeune fille se mettoit dans la tête qu'elle perd sa jeunesse dans un vain commerce de coquetterie , qu'elle ne se rend capable de rien , qu'elle aime le plaisir jusqu'à l'emportement. Si elle pensoit que son miroir & sa toilette sont pour elle l'occupation la plus sérieuse , & la plus importante , qu'elle est ridicule par son exactitude à suivre les modes , même sans discernement pour celles qui lui conviennent ; peut-être auroit-elle plus d'attention aux choses solides , qui peuvent un jour contribuer à son repos. Elle voudra l'avoir quand ses belles années seront passées , & que devenuë l'ennui des compagnies , elle se verra contrainte de se retirer pour décrier les choses qu'elle ne pourra plus pratiquer. *Si jeunesse sçavoit.*

¶ On ne sçauroit avoir des plaisirs dans la jeunesse & dans la vieillesse , & une jeunesse passée dans la profusion , dans le luxe & la bonne chère , est infailliblement suivie d'une vieillesse incommode , languissante , & chargée de douleurs , & de maladies.

¶ Quoique la jeunesse soit faite pour

les plaisirs, il est impossible qu'il n'y ait des momens où elle n'en soit fatiguée, & dégoûtée: que *Lucinde* prenne donc quelques-uns de ces momens pour penser que son jeu rüine sa famille, que les nuits, & les jours qu'elle passe avec une espee de fureur dans cet exercice, donnent atteinte à sa réputation, que sa vie molle la deshonore, & qu'on fait des projets sur sa vertu.

Que dans ces mêmes momens, *Sosie* sçache gré à son ami, de lui ouvrir les yeux sur la magnificence de sa table, & sur ses bâtimens continuels. Tel n'a nourri que des ingrats, qui au moindre revers l'ont livré à sa mauvaise fortune. Tel autre élevé dans une chaumiere, a crü ne pouvoir se faire des Palais trop superbes pour immortaliser ses concussions, & à la fin il a été contraint de les abandonner, & s'est vü réduit à sa premiere misere.

Pareilles instructions sont ameres aux jeunes gens; se voyant, pour ainsi dire, accablez de santé, & de biens, ils n'imaginent point que les malheurs les puissent atteindre; & comme ils ne sentent ni la pauvreté, ni la vieillesse, dont ils se voient infiniment éloignez, ils veulent jouir de la fleur de leur âge, & de leur fortune, ils sont pressezz au dedans par leur vivacité.

té, appellez au dehors par les objets ; ils voyent le présent certain, l'avenir incertain. Ils sont jeunes, ils ne savent s'ils vieilliront ; cependant ils vieillissent, & se trouvent sans amis, sans bien, dans l'impuissance d'en acquérir, & réduits à prêcher aux autres la vérité du Proverbe, que si jeunesse *scavoit*, & *vieillesse pouvoit*, jamais bien ne manqueroit.

La Foi, & quelqu'autres choses.

ON est toujours vicieux avant que d'entreprendre de détruire la Religion. La persécution que l'on fait à la Foi est la suite de la débauche, & l'on n'oublie rien pour anéantir en soi si on peut, & dans les autres un Dieu qu'on deshonne. A mesure que nôtre débauche augmente, à mesure augmentent nos efforts pour détruire le Christianisme. Qu'on juge par là du cas que l'on doit faire des discours des impies.

¶ La véritable dévotion consiste à faire son devoir chacun dans son état. Quand on voit certaines personnes roder à la Cour des Princes, & faire les galans auprès des femmes, quelque vertu qu'ils affectent, on dit que leur place est ail-

leurs, & que leur caractère les appelle à d'autres fonctions. Que chacun fasse son métier, ou qu'il en change, s'il ne veut pas faire son devoir dans celui où il est. Il est aussi mauvais de voir des gens d'Eglise auprès des femmes, que des Capitaines mêlez dans la célébration des Misteres. Le Duc d'Espéron voyant venir à lui le C. D. R. prit un Breviaire, & cet homme souïrant de le trouver dans cette occupation. *Monsieur*, lui dit-il, *je fais vôtre métier, & vous faites le mien.* Il avoit raison.

¶ Dans la Religion il y a deux choses. La premiere, la Foi des Misteres, l'autre, la pratique de la Morale. La plupart des hommes croiroient assez les Misteres, si cela suffisoit pour les rendre heureux; & s'ils ne les croyoient pas, du moins en feroient-ils semblant, peut-être aussi n'y penseroient-ils point, & ils ne s'aviseroient pas de les détruire. Mais retenir continuellement la sensualité, violenter ses desirs, combattre l'orgueil, sacrifier ses passions; une telle Religion leur est insupportable, & ils ont bien plutôt fait de la détruire en eux pour se mettre en repos. Quelle voye pour anéantir le Christianisme!

¶ On remarque que les impies qui

veulent dominer par leurs discours contre la Religion, sont fort à charge à la société. Ils ne veulent point trouver de réplique à leurs raisonnemens ; & leurs hauteurs toujours mal placées, font sentir une mauvaise gloire. Au contraire, les gens de bien, simples dans leur foi, & modérez dans leurs sentimens, nous renvoyent toujours satisfaits d'eux, & de leur entretien.

¶ La Morale de *Socrate*, d'*Epictète*, ou de *Senèque*, &c. est très bonne, mais c'est une Morale de purs Philosophes, qui n'ont en vûë que la seule raison, & une raison mêlée peut-être de vanité. On ne prend point parmi ces gens-là *une vertu vertueuse*, pour ainsi dire, mais plutôt *une droiture purement humaine*. Au sortir de la lecture de *Senèque*, on se trouve à la vérité plein de bons sentimens, mais on se sçait gré de les avoir ; & si on les suit, on s'en aplatit, & l'on se sent à son aise, & en paix avec soi-même. Ce n'est pas là la vertu prise dans la Religion.

¶ Quand on aime à connoître la vérité, si on ne la suit pas d'abord, on le fait dans la suite. *Lorsque le bien a long-tems demeuré dans l'esprit*, dit M. de ... *il descend à la fin dans le cœur, & il est difficile que la vertu remplisse long-tems nos con-*

SAINT-EVREMONIANA.

noissances sans se saisir de nos sentimens.

¶ Je lûs hier avec plaisir le conseil que Demetrius de Phalere donne à Ptolomée, qui est d'acheter des Livres qui traitent du Gouvernement, & de les lire avec attention, pour y apprendre les vérités, que ses favoris n'osoient lui dire.

Si les favoris se contentoient de taire les vérités aux Princes, leur silence pourroit passer en eux en quelque façon pour une timidité respectueuse ; mais ils n'en demeurent pas là, ils leur cachent par des discours spécieux les vérités qui vont au bien des peuples, comme les favoris d'Henri III. qui possédoient ce Prince si absolument, qu'ils l'empêchoient même de paroître en public, pour ne pas rendre sa présence commune.

En écrivant ce que je viens de dire, ceci m'est tombé dans l'esprit. Moi qui parle : Si je devenois favori, serois-je assez juste pour ne rien inspirer au Prince qui ne fût glorieux, & utile à lui, & à son Etat ? Aimerois-je la gloire d'un amour assez pur, pour ne point mêler mon intérêt particulier dans les conseils que je lui donnerois. Et le connoissant par exemple porté à la guerre, ne le prendrois-je point par cet endroit, pour l'engager à des entreprises, où je croirois me rendre plus considéra-

ble & plus nécessaire, que dans des tems de paix & de tranquillité ? Ne voudrois-je point faire accroire au monde, que des prétentions bien ou mal fondées le contraignent à prendre les armes, pendant qu'au fond ce ne seroit que pour arrêter la diminution de mon pouvoir, que je sentirois qu'on affoiblit secrètement, pour me présenter aux yeux du maître, comme un homme qui a abusé de sa facilité jusqu'alors, & à qui il ne doit plus abandonner sa confiance ? Je n'ai osé me répondre sur tout cela. Que les Princes sont à plaindre d'être exposez continuellement à être trompez.

LA FLATTERIE.

THEOBALDE vient de restituer un bien qu'il retenoit injustement. Tout le monde le louë, & on a déjà écrit sa restitution dans une Epître dédicatoire, pour la faire passer à la posterité. Son laquais a fait cent fois la même chose, & personne n'en a jamais rien dit.

Il y a de la lâcheté dans les Grands à souffrir d'être flattez d'une bonne action. Les applaudissemens qu'ils cherchent, les rendent indignes de l'avoir faite ; & écouter les louanges, c'est s'esti-

mer foi-même plus que l'on n'estime la vertu.

¶ Il faut une grande impudence pour flatter quelqu'un en face, & il n'en faut pas moins pour écouter tranquillement le flatteur. Le flatteur, & le flatté sont les deux plus méprisables personnages que l'on puisse faire dans le monde. Le flatté est toujours la dupe du flatteur, & cette seule considération devroit nous obliger à insulter un scelerat, qui sans lui avoir jamais rien fait, vient de sang froid nous cacher nos défauts, par de bonnes qualitez que nous n'avons pas, pour nous empêcher de nous connoître.

¶ Si nous pouvions nous bien persuader que le flatteur ne croit pas un mot de ce qu'il nous dit, & qu'il ne nous flatte que pour le besoin qu'il a, ou qu'il peut avoir de nous, pourroit-on se voir ainsi joûé sans lui marquer son ressentiment.

Ne devroit-on pas faire de la confusion à... flatteur le plus insipide & le plus fade qui soit au monde. Toujours attentif au moindre mot, il applaudit tout, il se récrie sur tout, jusques sur les impertinences, où son bel esprit s'efforce de trouver de la délicatesse & du bon sens. Il n'y a puerilité où il ne descende pour être lui-même flatté. A son âge il affecte de

lire des piéces dans des assemblées publiques pour se faire dire qu'il a bien lû. S'il voit quelque composition d'un homme de qualité, quelque froide qu'elle soit, il en exagere le mérite; lui dont les ouvrages naissent le matin, & meurent peu d'heures après, avant que personne ait eu le tems d'en apprendre le nom.

¶ La marque la plus certaine de la foiblesse des hommes, c'est le penchant qu'ils ont à être flattez. Disons à une femme qu'elle a les yeux battus, elle nous en sçait mauvais gré, & ne peut nous souffrir. Disons-lui qu'elle les a vifs, & baignez dans la volupté, elle nous sourit.

Qu'on donne de l'esprit à *Sofie*, il est ravi, & il vous adore. Dites-lui ce qu'il est, il vous persecute & vous perd.

¶ Le moyen infailible pour avoir la protection des personnes considérables, c'est la *flatterie*; & le moyen certain pour s'attirer leur indignation, c'est la *verité*. Approuvez ce qu'ils font, trouvez de la prudence dans leurs desseins, de la sagesse dans leur conduite, admirez leurs talens, fussiez-vous le plus scelerat, & le plus indigne de tous les hommes, vous serez cheri & protégé; & au contraire, soyez sincere, aimez le maître par ses bonnes qualités, dites-lui la verité quand il vous la

la demande , il ne sera jamais touché de votre mérite. Un maître est bien injuste de récompenser si libéralement un *flatteur* qui le jouë, & si mal *un homme de mérite* , qui le traite avec tant de sincérité.

LA REVOLUTION DE MONACO.

IL y a quelque tems que M.... me fit present de quelques Manuscrits de la Bibliothecque de feu son pere. Ces Manuscrits contiennent plusieurs choses différentes , & entr'autres un recueil *de faits historiques* , avec des particularitez que l'on ne trouve pas dans les Historiens. Je tombai sur le chapitre où le compilateur parle en détail de la maniere dont *Honoré second du nom Prince de Monaco* , se tira de la domination des Espagnols.

Tout le monde sçait que les Princes de Monaco vivoient sous la protection de Charles-Quint , mais ils étoient libres. Honoré II. se trouvant mineur , ses Tuteurs firent un traité avec l'Espagne, par lequel ils consentirent de recevoir garnison Espagnole à Monaco pendant sa minorité seulement. Cependant quand ce Prince fut majeur les Espagnols ne voulu-

rent point retirer leur garnison , comme ils l'avoient promis.

Comme ce Prince se sentit blessé de ce manque de parole , & que d'ailleurs les Espagnols connoissant son ressentiment , l'accabloient de leur domination , il chercha le moyen de se mettre en liberté.

Il avoit auprès de lui un Gentilhomme Provençal nommé *Corbon* , qui paroissoit d'esprit médiocre , mais qui étoit sage , prudent , dissimulé , & capable d'une entreprise vigoureuse.

Le Prince Honoré lui confia son secret , & l'envoya en France négocier avec le Cardinal de Richelieu , qui l'écouta d'autant plus volontiers que les François avoient déjà pensé à se rendre maîtres de Monaco , & qu'ils n'avoient été rebutez de leur dessein que par les difficultez de prendre cette place , presque imprenable par sa situation.

Après la négociation de *Corbon* , le Cardinal de Richelieu fit préparer à Marseille , soldats , vaisseaux , munitions , & tout ce qui étoit nécessaire pour se saisir de Monaco au premier ordre du Prince Honoré. Cela ne pût se faire , que les Princes voisins n'en eussent quelque vent , & le Gouverneur de Milan qui l'apprit d'un Prince de la Maison de Savoye , ennemi

de la France, en écrivit à celui qui commandoit la garnison Espagnole à Monaco, afin qu'il examinât attentivement la conduite du Prince.

Comme nous sommes toujours les derniers à sçavoir ce qui nous regarde, le Commandant soupçonnoit si peu l'entreprise d'Honoré, qu'il écrivit au Gouverneur de Milan, qu'il répondoit de la fidélité de ce Prince, & que le bruit de sa rebellion ne pouvoit être fondé que sur la mauvaise intention de ses ennemis; ajoutant que le jour que l'on disoit être destiné pour executer la conjuration, le Prince avoit paru en public avec un esprit & un visage aussi tranquile qu'à l'ordinaire, que néanmoins il veilleroit soigneusement & qu'à la moindre aparence de révolte, il s'assureroit de sa personne. Cette réponse fut interceptée, & remise au Prince Honoré, qui fut très surpris de voir que son dessein étoit découvert, ce qui l'obligea de presser l'entreprise, & de redoubler ses artifices & sa dissimulation.

Il commença par contremander secrettement les vaisseaux qui étoient à Marseille, & qui devoient paroître devant Monaco au jour marqué, ensuite il parut en public avec un visage chagrin & inquiet, affectant de vouloir purger *Roque-*

brune & Menton, Villes de sa dépendance & contiguës à Monaco, des bandis & des hommes factieux qui inquiétoient ses sujets. Il en fit un grand nombre prisonniers ; & parce qu'ils ne suffisoient pas pour executer son dessein, il fit arrêter plusieurs innocens à qui il suposa des crimes, avec la résolution aparente de les punir rigoureusement.

Quand les prisons furent pleines, les Espagnols firent arriver un incident qui hâta leur perte. Ils demanderent au Prince trois payes qu'ils prétendoient leur être dûës. Honoré fit semblant de trouver de la justice dans leur demande ; mais leur faisant voir l'impossibilité où il étoit de les satisfaire, il leur proposa d'aller à Roquebrune qui étoit une Ville riche ; & que puis qu'elle avoit manqué à payer les contributions, ils y seroient les maîtres, & y vivroient à discretion, leur protestant qu'il étoit si touché de la misere des soldats, qu'il aimoit mieux leur abandonner ses propres sujets, que de les voir plus long-tems dans la peine.

Les Espagnols ravis de l'offre, partirent au plutôt de Monaco au nombre de soixante pour aller s'établir chez les habitants de Roquebrune.

Comme la garnison Espagnole étoit

déjà diminuée d'une partie, à cause des soldats qu'on avoit envoyez à Nyffe, pour la fortifier, elle se trouva encore plus affoiblie par la diminution de ceux qui étoient allez à Roquebrune, & ces conjonctures étoient très favorables pour l'entreprise du Prince Honoré, qu'il exécuta heureusement de la maniere suivante.

Il invita tous les Officiers de la garnison à souper dans son Palais. Il fit donner aux soldats d'un vin fumeux & violent, avec ordre à ses gens de faire tout leur possible pour les enyvrer. Le souper dura fort avant dans la nuit, & on avoit armé tous les prisonniers, qui n'attendoient que le moment pour combattre.

Quand on vit les soldats yvres ou endormis, on donna le signal, & les prisonniers sortans en foule vinrent fondre sur eux. Les Officiers se battirent en desesperez. Le Prince Honoré & le Marquis son fils furent en danger de perdre la vie. Enfin, après un combat opiniâtre de deux heures, tous les corps-de-garde étant enfoncez, les soldats & la plupart des Officiers massâcrez, le Prince Honoré se vit en liberté. Il fit entrer en même-tems dans la place deux cens habitans armez, qui étoient terrassez à la porte, tout prêts

à lui obéir, & peu de jours après Corbon lui envoya un secours d'Antibe, qui acheva d'assurer le bonheur de sa liberté.

Cette révolution fut aussi-tôt sçûë par tout ; & comme les Princes d'Italie craignoient le voisinage des François, le Cardinal de Savoye s'interposa. Il offrit au Prince Honoré des partis très avantageux, des sommes d'argent, & des dignitez, & lui fit plusieurs grandes promesses ; mais le Prince le remercia. Ensuite il ôta de son col l'Ordre de la Toison d'or, & le remit à l'Officier Espagnol le plus qualifié, pour le rendre au Gouverneur de Milan, à qui il écrivit en même-tems une lettre, où après s'être plaint avec modération du mauvais traitement des Ministres d'Espagne, il ajoûtoit que n'ayant pû supporter le poids de la garnison, qu'on avoit laissé à sa charge, dans le tems qu'on l'avoit dépoüillé de toutes les pensions qu'il recevoit d'Espagne, de Milan, & de Naples, il renvoyoit à Sa Majesté Catholique ce qui étoit à elle, la suppliant de ne pas trouver mauvais qu'il reprit ce qui lui appartenoit. Peu de tems après le Prince Honoré vint salüer le Roi Louis XIII. au Camp de Perpignan, où Sa Majesté le reçût avec toute l'amitié, & tous les honneurs imaginables.

Les conditions du Traité furent , que le Roi garderoit la Place pour le Prince & pour ses successeurs. Que le Prince & ses descendans seroient Gouverneurs perpetuels de la garnison , qui seroit fixée à cinq cens hommes. Que Sa Majesté lui donneroit une Terre érigée en Duché-Pairie , qu'on lui assigneroit sur d'autres Domaines , jusqu'à vingt-cinq mille écus de pension , que le Marquis son fils en auroit trois mille sa vie durant , avec une compagnie d'hommes d'armes , & que le Roi tiendroît dans le Port de Monaco deux galeres à la disposition du Prince , pour maintenir ses droits sur la Mer & les autres privilèges qui seroient inviolables , & qu'on lui conserveroit toujours avec la souveraineté de la Place. Outre ces conditions , Sa Majesté fit donner à ce Prince vingt-cinq mille écus au Camp de Perpignan , & peu de tems après il l'honora du Cordon de son Ordre.

En execution de ce Traité cinq cens François entrerent à Monaco avec tout ce qui étoit nécessaire pour défendre la Place. Quelques jours après une galere d'Espagne , qui ne sçavoit pas le changement du Prince Honoré , étant entrée dans le port pour le salüer , fut prise , & demeura au pouvoir des François.

Quand la garnison Françoisse fut établie à Monaco, le Cardinal *Trivulce* offrit au Prince Honoré au nom du Roi d'Espagne huit cens mille écus, s'il la vouloit chasser, & revenir sous sa protection. On dit que la République de Gênes devoit payer cette somme, elle n'aimoit pas le voisinage des François, suivant le Proverbe Grec qui dit, *soit ami du Coq, & jamais le voisin.*

On fit courir le bruit dans ce tems-là que cette République avoit résolu d'arrêter le Prince Honoré, en cas qu'il entrât dans les Terres de sa dépendance; mais *Loüis XIII.* qui prévint, ou qui aprit ce dessein, écrivit aux Genoïs, que ce Prince n'étant plus dans le parti d'Espagne, mais sous sa protection Royale, il leur faisoit sçavoir, qu'il prenoit comme faits à sa personne les bons & les mauvais traitemens qu'ils lui feroient à lui, & à tout ce qui lui appartenoit. On voit dans le même Manuscrit une description de Monaco.

C'est une Place très forte, semblable du côté de la mer à un écueil inaccessible, elle est située sur le sommet d'une montagne très rude, pleine de roches, & baignée tout à l'entour de la Méditerranée, elle domine par sa hauteur sur le port, où la descente est impossible de toutes parts, n'y ayant qu'un seul chemin étroit, tortu,
&

SAINT-ÉVREMONTIAN. 97

& creusé dans le roc, où l'ennemi ne peut entrer sans être exposé à tout le feu de la Citadelle. Cependant dans cette place, toute rude qu'elle est, on trouve le palais du Prince magnifiquement meublé, orné de peintures, de statues de marbre, & de plusieurs autres choses rares, avec des jardins & des fontaines délicieuses.

Quelques historiens disent que Monaco étoit autrefois un membre de la République de Genes, & qu'il est tombé sous la domination des Princes de ce nom pendant les guerres civiles des Genoïs.

Les autres remontent plus haut, & croient qu'un *Grimaldi* nommé *Passarius* qui vivoit l'an 920. eût la forteresse de Monaco de l'Empereur Othon premier, qui la lui donna pour avoir chassé les Sarrazins de cette place; ce qui est constant, c'est que cette maison est une des plus anciennes & des plus illustres d'Italie, elle prit autrefois le parti des Guelfes contre les Gibelins. Elle est divisée en plusieurs branches qui sont encore en Espagne, en Piémont & en France.

Ramire Grimaldi, qui combatit les Maures, fut la tige des Grimaldi d'Espagne. *Nicolas fils d'Obert* qui vivoit vers l'année douze cens, fut celle des *Grimaldi de Carignan en Piémont*; & *Jugo*, d'où

98 SAINT-EVREMONIANA.

descendent les *Ducs d'Eboli Princes de Salernes*, a fait par *Borel* son fils puîné, la branche des *Grimaldi de Genes*, dite *Castro*; & *Gabriel* un de ses descendans, fit celle des *Grimaldi* surnommés *Cavaleroni*, de laquelle descendoit le *Cardinal Grimaldi* Archevêque d'Aix.

Une branche de cette maison est fondue dans celle de *Spinola* & de *Doria* par un *Nicolas* dernier de la branche des aînez, qui mourut l'année 1369. Comme il ne laissa point d'enfans, & qu'il avoit eu trois tantes mariées dans ces maisons, elles y firent passer les grands biens de la branche aînée.

Il y a de vieux historiens qui font descendre ces Princes de *Grimoal*, Maire du Palais sous *Childebert* second.

Voilà ce que j'ai vû dans un des Manuscrits que mon ami m'a donnés.

Le Prince Honoré ne quitta donc le parti des Espagnols, que parce que le Roy d'Espagne lui manqua de parole.

Machiavel ne fait pas grand cas des Princes qui tiennent celle qu'ils donnent, il veut qu'on promette toujours, sans faire que ce qui est utile au bien de l'Etat.

Etrange maxime, qu'on ne puisse conserver sa puissance que par l'infidélité: Un homme du peuple est perdu de réputation

quand il manque à sa parole, & il semble que l'élevation donne droit aux Grands de tromper impunément.

Un ami à qui je parlois ainsi ces jours passez, se mocqua de ma simplicité, il me dit que j'aurois raison si le monde étoit tel qu'il devroit être, c'est-à-dire plein de justice & de bonne foi, mais qu'étant tel que nous le voyons, il y auroit de l'imprudence à un homme de tenir sa parole à un autre homme qui certainement ne la lui tiendrait pas lui-même si elle bleffoit ses intérêts; & sur ce que je lui dis, que si les Grands n'avoient point de religion, au moins devoient-ils avoir de l'honneur; il me repliqua que c'étoit assez que les Grands fissent paroître un dehors de religion pour se conserver une réputation d'intégrité; & alors il me demanda si j'avois oublié le serment ordinaire de Charles-Quint, qui juroit toujours non pas foi de Roy, mais *foi d'homme de bien*, & qui au même moment, bien loin de penser à garder sa parole, prenoit des mesures secrètes pour surprendre ceux qui s'y fioient, son serment n'étant que pour les mettre dans une sécurité qui pût leur ôter les moyens de se défendre.

Comme il s'aperçût que je n'entends pas bien dans son sentiment, il m'ouvrit

quelques historiens. *Rien d'injuste*, dit Thucidide, *quand il est utile* : & Saluste ; *quelque crime*, dit-il, *que vous fassiez*, tout est honnête pour conserver la domination. Il ajoûta l'exemple de Ferdinand Roy de Castille, de qui un Prince d'Italie son contemporain disoit plaisamment, *qu'il voudroit que Ferdinand jurât par un Dieu en qui il crût, avant que de se fier à ses sermens*.

Je lui dis qu'il réduisoit les Grands en un triste état, de ne pouvoir joindre l'élevation à la vertu : quel moyen, reprit-il de gouverner par des maximes de religion, des sujets riches & remuans, qui trouvent toujours la domination présente insupportable, & qui ne demandent que le changement ? Comme les biens les rendent orgueilleux, il faut par nécessité trouver les moyens de les abaisser en leur manquant de parole dans certaines occasions, sur tout quand le Prince veut prévenir les révoltes, que l'orgueil soutenu des richesses, peut inspirer à ceux qui voudroient injustement se tirer de sa dépendance, & là-dessus il me raporta les paroles d'un Politique, que * *telle est la loi du monde qui est naturellement vicieux, de n'y pouvoir lon-*

* Gaspard d'Auvergne dans la seconde Epître dédicatoire de la traduction du Prince,

guement prospérer, même dans les souveraines dignitez, sans se sçavoir aider au besoin du vice, pour (l'occasion cessée) retourner incontinent à la vertu. Après cela il avoua que ces maximes étoient pernicieuses, qu'elles détruisoient l'humanité & la religion, & qu'elles ruïnoient toute sorte de société & de commerce parmi les hommes; qu'il y avoit eu, & qu'il y avoit encore des Princes Chrétiens, de qui on pouvoit dire ce qu'un historien dit de saint Loüis, * *que le calme étant universel dans son Royaume, il s'adonnoit à le régler par de bonnes Loix, à en bannir la violence & l'oppression & à instruire ses sujets par ses bons exemples, procurant l'avancement de la Religion & le service de Dieu, pourvoyant à la nourriture des indigens, au mariage des pauvres Demoiselles, à l'entretien des Eglises, & au soulagement des peuples.* Toutes ces paroles conviennent si fort au Roy, que je ne doutai pas que ce ne fût à lui à qui il les vouloit appliquer.

* Mezer. Tom. 1. p. 453.

L E T T R E I.

A Monsieur

IL y a près de deux mois que je suis à la campagne avec M.... qui m'y a mené pour voir sa maison ; c'est un vrai château bâti par les Fées elle est située sur une éminence , une petite riviere qu'on découvre par reprises , à travers plusieurs longues allées d'arbres , une infinité de fleurs , dont l'odeur agréable s'élève le matin à la pointe du jour , des prairies voisines. Les dedans de la maison ne sont que marbre & que dorure , un nombre de tableaux , curieux que le Maître du logis a fait venir d'Italie , & qui représentent plusieurs choses différentes , sont distribués dans des apartemens qui semblent faits pour en être embellis ; Endimion & la Lune , Apollon poursuivant Daphné , Jupiter en pluie d'or ; sont dans les chambres les plus gayer & les plus riantes , Alexandre & Cesar ont un appartement plus magnifique les dévots même trouvent dans des cabinets de quoi s'entretenir dans la pensée de leur salut , & ces cabinets ont la vûë

de quelques montagnes steriles, qui donnent assez bien les idées des deserts de la Thebaïde.

J'ai choisi au haut de la maison une petite chambre éloignée du bruit, où je me retire pendant la chaleur du jour, je ne vois le Maître que quand il veut, & nous vivons dans une liberté parfaite. Heureusement depuis que je suis ici, les jours ont toujours été beaux, & les nuits encore plus belles, je me promène quelquefois seul par ces beaux clairs de Lune, où *Horace* & *Necere* se faisoient l'un à l'autre des sermens de s'aimer toujours. J'entends de ma fenêtre les flageolets des bergers qui me font un plaisir sensible, par les idées que je prens de la douceur de la vie champêtre, j'ai apporté plusieurs sortes de livres, & le Maître du logis a une jolie Bibliothecque où j'ai trouvé un Manuscrit dont je vous ferai part dans la suite, qui contient une variété de choses assez amusantes. Derriere la maison il y a une quantité d'arbres qui font toujours de l'ombre, & au dessous une source dont l'eau est aussi claire, & aussi fraîche, que l'étoit celle de la fontaine de *Blandense*. Je porte là *Horace* & *Juvenal*, ou quelque autre livre, suivant la situation de mon esprit, tantôt ma lecture me divertit, &

104 SAINT-EVREMONIANA.

tantôt elle m'instruit, & je me confirme tous les jours dans ce que nous avons dit plusieurs fois, que les Anciens font des leçons plus solides que des gens qui parlent de la Morale Chrétienne. * *Ils m'apprennent à supporter les défauts de mes amis, & à voir plus clair dans les miens que dans ceux des autres, je crains que mes railleries ne fassent examiner ma conduite, si quelqu'un n'est pas propre, ou que son habit ne soit pas à la mode, j'apprends à l'estimer par sa fidélité & par sa vertu; enfin je me prépare à faire pour mes amis ce que les amans font pour leurs maîtresses, je me fais un plaisir de me tromper sur leurs défauts, & de donner un beau nom à leurs égaremens.*

Ces jours passez lisant dans † Juvenal les paroles d'Umbricius, *que prétend un homme de bien de faire présentement d'.... disois-je en moi-même; puis qu'on n'y peut vivre avec honneur un..... & un..... y peuvent demeurer eux qui sont de tous les partis, & qui savent tous les moyens de faire des concussions, il n'y a que peu de tems que ces gens traînoient dans la poussière, & on les voit aujourd'hui faire des festins, & donner des divertissemens magnifiques, un homme de bien ne sçait ni*

* Juvenal. † Juv. Saty. 3.

flatter ni mentir ; il ſçait encore moins porter des billets pour rendre heureux deux amans , il hait l'injuſtice & l'opreſſion ; que peut-il donc faire à . . .

Là-deſſus je penſois que le monde a toujours été tel qu'il eſt, que les Romains ne protegeoient pas plus les gens de bien que nous les protegeons aujourd'hui, que les fourbes & les concuſſionnaires ont brillé dans tous les ſiècles , & dans toutes les nations , & que le vice a toujours été plus aimé que l'innocence.

Après ces lectures ſérieuſes , j'ouvre *Horace* en des endroits réjouïſſans , j'aime à lui voir demander à *Pyrrha* le nom du jeune homme qui l'a embraſſée dans un antre couvert de fleurs , & pourquoi elle qui aime ſi fort la ſimplicité des habits , orne les chevenx de ſon amant avec tant de ſoin , je lis avec plaifir les reproches qu'il lui fait de ſon infidélité. *Perſide, combien de fois ce jeune homme peu expérimenté dans les tromperies des femmes qui te trouve preſentement ſi charmante , pleurera-t-il ſon changement & ſes plaiſirs paſſez, qu'il eſt malheureux de te trouver belle , & de t'aimer ſans connoître la fauſſeté de tes ſentimens.*

Je ſuis ravi de tomber ſur l'Ode du retour du Printems , je m'amuſe par les

idées agréables du Laboureur qui quitte son foyer, du Berger qui mène paître ses troupeaux, & des prairies qui commencent à se couvrir de fleurs, je me représente avec plaisir les Nymphes qui dansent au clair de la Lune, & les sacrifices que l'on fait à Faune.

A vous parler franchement, j'aime beaucoup mieux les Odes où il y a des peintures, des pensées ou des sentimens, que celles qui ne sont pleines que d'érudition, comme celle-ci par exemple, dans laquelle après avoir juré à Mécenas que si il mouroit, il ne le voudroit pas survivre un moment, il ajoûte.

Que le souffle brûlant de l'ardente chimere ne l'empêcheroit pas de mourir, ni même Gigés aux cent mains, quand il reviendroit au monde, soit, continuë-t-il, que la balance ait son aspect sur moi, aussi bien que le formidable Scorpion qui prend le plus d'ascendant sur ma nativité, soit que le Capricorne tiran des eaux d'Hesperie, me regarde, nos astres se rapportent parfaitement ensemble.

Dans la seconde épode où Horace fait la peinture de la vie champêtre, je suis bien plus touché du plaisir que nous avons à cultiver les champs de nos peres, à greffer nos arbres, & à tondre nos moutons.

qu'à lui entendre dire que *les huîtres du lac de Lucrin, le Turbo ni le Scaure, non plus que la Poule d'Afrique, ni le Francolin de Jonie ne sont pas des mets si exquis que l'Olive & l'Oseille, &c.* Je sens, dis-je, bien moins de plaisir dans ce détail de viandes délicates, que dans une peinture qu'il fait de la même époque d'un *homme couché pendant la chaleur du jour sous un chêne, où il s'assoupit insensiblement au chant des oiseaux, & au gazouillement des fontaines.*

Je trouve admirable la peinture que fait Juvenal de la fortune qui va chercher au bord du lac de Velabre les enfans exposez par les femmes débauchées que les Dames faisoient prendre pour les donner à leurs maris comme leurs propres enfans qu'ils faisoient élever conformément à leur prétendue naissance.

La fortune, dit le Poëte, est la nuit en sentinelle, & reçoit ces enfans entre ses bras, elle les embrasse & les cache dans son sein, elle choisit le tems pour les glisser dans les familles des Grands, & se prépare ainsi des acteurs secrets pour se donner la comédie à elle-même, en leur voyant faire dans la suite de leur vie des personnages illustres, auxquels leur naissance basse & honteuse ne les avoit pas destinez.

Je diversifie quelquefois ma lecture par les histoires. Dernièrement je tombai sur l'endroit où Florus dit que les Romains ayant subjugué les Veiens, les Falisques & les Fidenates, furent défaits par les Gaulois Senonois qui prirent Rome, & massacrèrent les Sénateurs. Vous sçavez que peu de tems après Camille les extermina. Voici comme Florus parle des Romains.

Après cela (dit-il, c'est-à dire, après les victoires sur les Veiens, & sur les autres peuples que je viens de nommer) après cela, soit par la jalousie des Dieux, ou par la mauvaise destinée des Romains, les Gaulois vinrent arrêter la rapidité de leurs conquêtes. Je ne sçai cependant si ces barbares leur ont été aussi funestes en les subjuguant, qu'ils ont contribué ensuite, étant vaincus à faire éclater leur valeur; au moins suis-je persuadé que les Dieux envoyèrent ce malheur aux Romains pour tâter leur courage, & pour connoître s'ils étoient dignes de l'Empire de l'Univers.

J'admire les paroles de Mutius au Roy Porfenna, quand il eût manqué à le poignarder, tenant sa main dans le brazier ardent.

Je suis Romain, lui dit-il, mon nom est Mutius, comme ennemi de ma Patrie, je

t'ai voulu poignarder, & tu ne me vois pas moins de courage pour souffrir la mort, que j'en ai eu pour entreprendre de te la donner. Ce n'est pas moi seul qui ai formé ce dessein ; Nous sommes trois cens jeunes Romains, qui aspirons à l'honneur de l'exécuter, ne crains ni armée, ni combat, c'est à toi seul à qui ils porteront leur coup, & c'est contre chacun d'eux que tu as à te défendre.

* Voici celles que dit à Collatin en présence de tous ses amis, Lucrece violée, avant que de se donner la mort. Collatin, lui dit-elle, *ton lit est souillé, mon corps violé, mais mon esprit est pur, & ma mort rendra témoignage de mon innocence. Jurez-moi mes amis, tous tant que vous êtes ici presens, que vous me vangerez. Sextus Tarquin la nuit dernière, armé, m'a fait une injure qui lui sera fatale, si vous êtes des hommes, & si vous êtes sensibles à la vertu. Pensez à ce qu'il mérite, je m'abandonne au crime, mais je cours au supplice ; & dans l'avenir aucune femme n'autorisera son impudicité par mon exemple.*

Ne vous souvenez-vous point d'Antoine, quand il revint défait de la guerre des Parthes, il alla en Egypte se délasser entre les bras de Cleopatre, où plein de

110 SAINT-EVREMONIANA.

passion pour elle, & habillé à l'Egyptienne, il fut déclaré ennemi du peuple Romain. Cette fiere Princesse, dit l'Historien, demande à Antoine jure de son amour, l'Empire Romain pour prix de ses impudicitez. Mais quel spectacle après la bataille d'Actium, que Cleopatre aux pieds d'Auguste, desespérant de toucher son cœur, & sçachant que ce Prince la réservoir pour son triomphe, elle se para de ses plus superbes habits; ensuite étant entrée dans le Mausolée des Rois d'Egypte, elle s'assit auprès du corps de son cher Antoine, dans un trône embaumé de parfums, & ayant fait plusieurs plaintes, le visage couvert de larmes, elle se fit piquer par des aspics, & mourut comme dans un agréable sommeil. L'appareil de sa mort me fait souvenir du superbe équipage, où vous sçavez qu'elle vint trouver Antoine en Cilicie pour se justifier devant lui, d'avoir secouru Brutus & Cassius. A peine l'Egyptienne parut aux yeux du Romain, qu'elle triompha de ses accusateurs, de son Juge, & de toute la majesté de l'Empire.

Au reste nôtre ami m'est venu voir à son retour de Provence; il est toujours le même, habile, sçavant, mais n'ayant pas la force de prendre un parti. La scien-

te en lui est une pure débauche , & sera la cause de sa perte , parce qu'il ne l'appliquera jamais à rien , & qu'il n'étudie que par une pure curiosité. Avec toutes ses lumieres , la galanterie lui tient plus au cœur que la vertu. Il dit qu'il diversifie ainsi les occupations de sa vie ; tantôt dévot , tantôt galant , selon que les choses lui réussissent , & que le plaisir ou le chagrin lui mettent le cœur dans des situations différentes. Il prétend qu'un homme qui vit dans le monde , ne peut gueres avoir d'autres sentimens. Quand il attend quelque plaisir , l'avant-goût lui fait pendant ce tems-là oublier entierement la vertu , qu'il ne manque pas de reprendre quand quelqu'accident vient traverser ses desleins. De sorte que quand il nous parle de la retraite & de la religion , ce n'est pas qu'il soit fort persuadé de l'une & de l'autre ; mais il a reçu quelque disgrâce de l'amour ou de la fortune.

C'est-là un étrange caractère , & un état bien dangereux ; un vicieux ignorant se convertit , en lui faisant craindre les vérités de la foi , qui font infailliblement des impressions sur son esprit , parce qu'il n'y est pas accoutumé : mais un vicieux sçavant est presque sans ressource , par l'habitude qu'il a de connoître ces mêmes

112. SAINT-EVREMONIANÀ.
véritez qui ne le touchent plus. J'ai en-
core plusieurs choses à vous dire, que je
remets à mon retour. Adieu, Monsieur.
Je suis tout à vous, &c.

LETTRE II.

A U M E S M E.

A Monsieur....

JE prends part au plaisir que vous avez
à vôtre campagne; jouïssiez des beaux
jours tant qu'ils dureront. Je vois par la
lettre que vous m'écrivez, que le lieu où
vous êtes, augmente vos divertissemens
par de petites contestations ingenieuses.
L'éclaircissement que vous me demandez
touchant *Endimion* est aisé.

Les Auteurs parlent diversement de
lui, les uns le font passer pour un dormeur
& un paresseux; & de là est venu le pro-
verbe des esprits pesant, qu'on dit, *dor-
mir du sommeil d'Endimion*.

Les autres disent qu'il a été second Roi
d'Elide; qu'il fut chassé de son Roïaume
pour avoir été vaincu aux jeux Olympi-
ques, & qu'il se retira sur le mont Lat-
mos,

mos, où il s'apliqua à l'Astrologie, & sur tout à connoître le cours de la Lune.

Enfin suivant le sentiment des troisièmes, Endimion étoit un Berger de la Carie, petit fils de Jupiter : ils prétendent qu'il fut surpris badinant avec Junon, & que pour cela il fut condamné à un sommeil perpetuel selon les uns, & suivant les autres à un sommeil de trente ans, que la Lune avoit soin d'interrompre quelquefois sur le mont Latmos, & qu'elle eût plusieurs enfans de lui, qu'un * Ancien dit avoir été cinquante filles.

Il me souvient encore d'avoir lû quelque part qu'Endimion Roy d'Elide, (comme j'ai déjà dit,) fut plein de justice & d'équité, & que pour sa récompense il avoit obtenu de Jupiter de dormir toujours. Cette récompense me paroît mauvaise, & Jupiter auroit fait beaucoup plus sagement d'endormir pour toujours les mauvais Princes, dont le monde ne peut attendre que des tyrannies, que les Princes justes, qui seuls peuvent mettre la paix parmi les peuples.

Je vous ai promis dans ma Lettre précédente de vous faire part d'un petit Recueil que je trouvai dans la Bibliothecque de la personne avec qui j'étois à la Cam-

* Pausanias.

pagne, vous n'y verrez que des traits d'histoire, qui pour n'être pas nouveaux ne laissent pas de faire plaisir, & de donner même quelque sorte d'instruction.

Que peut trouver de plus instructif une mere de famille, que la réponse que fit Cornélie, mere des Graques à une Coquette, qui faisoit consister sa vertu dans ses ajustemens ? La Coquette lui ayant montré ses pierreries, & lui demandant à voir les siennes; *Les voilà*, lui répondit-elle, *en lui montrant ses enfans ajoutans qu'elle ne cherchoit point d'autre parure que leur instruction.* Aussi son mari l'estimoit si parfaitement, qu'il voulut mourir pour lui conserver la vie. Voici comment. Un matin à son réveil ayant trouvé deux serpens dans son lit, l'un mâle & l'autre femelle, l'Oracle consulté lui répondit, qu'il mourroit s'il tuoit le mâle, & que s'il tuoit la femelle, Cornélie ne vivroit pas. Graques tua le mâle, pour faire vivre sa femme, qu'il laissa avec douze enfans, qu'elle éleva par l'exemple de ses vertus.

On voit aujourd'hui peu de maris & de femmes de ce caractère. Ces jours passez une Dame demanda à un homme quels sentimens lui inspiroit sa cousine, & cet homme lui répondant que ce n'étoit

que des sentimens de respect , *Cen'est pas là son intention* , reprit-elle , *vous pouvez penser cela , mais je ne vous conseille pas de le lui dire.*

La mere de *Plutarque* , après avoir perdu deux de ses enfans qu'elle aimoit passionnément , conserva une si grande tranquillité d'esprit , que ceux qui la vinrent voir , crurent que cette mort étoit fausse ; mais la sçachant véritable , & voyant dans ses discours tant de modération , ils l'admirerent au lieu de la plaindre.

C'est une grande fermeté d'ame , que celle qui résiste aux sentimens de la nature. Les femmes d'aujourd'hui regarderoient celle-là comme une mere dénaturée. On se trouve bien loin de pratiquer une vertu : quand on est incapable de la connoître.

La femme de *Phocion* , qui avoit reçu des loüanges publiques répondit à une Dame qui lui montrait sa parure , *qu'elle aimoit mieux être parée des vertus de Phocion , que d'être superbement habillée.*

C'est à peu près ce que dit Madame la Duchesse de. . . de son mari quand il fut mort : *Si on me reproche quelque chose , dit-elle , au moins ai-je l'avantage d'avoir été la femme d'un homme de mérite.*

C'est aussi un grand avantage à des enfans d'avoir eu une mere vertueuse ; quand le dérèglement se trouve dans la fille d'une honnête femme , il semble qu'on le peut arrêter , n'ayant pas encore pris racine dans le sang ; mais quand la mere a été déréglée , le vice *saisit* souvent la fille comme son propre heritage.

Pour revenir à *Phocion* , il avoit été je crois Disciple de Platon , & de Xenocrate , & il avoit appris dans leur école à supporter la pauvreté ; aussi refusa-t'il cent talens qu'Alexandre lui envoya pour le mettre dans son parti contre les Atheniens ; il se retira à la Campagne dans un petit heritage , qui à peine lui fournissoit les choses nécessaires à la vie : dans la suite il fut obligé de prendre les armes pour défendre sa patrie contre Philippe. Il avoit l'esprit ferme , mais toujours opposé au sentiment du peuple ; & un jour que son avis fut approuvé par les Atheniens , se tournant vers un de ses amis , il lui demanda *s'il n'avoit pas dit une extravagance.*

Une autre fois ayant donné son avis pour défendre une Ville assiégée , il arriva qu'en faisant le contraire on la défendit beaucoup mieux ; lui ayant demandé ce qu'il pensoit là-dessus , il répondit ;

*qu'on avoit bien fait , mais qu'il ne se repen-
roit pas du conseil qu'il avoit donné.*

Cette fermeté sent un peu l'esprit fe-
roce, & je la crois dangereuse dans la
pratique ; quand ces gens-là prennent le
mauvais parti , ils font périr une armée
plûtôt que de changer de sentiment.

Dans la suite Phocion étant Archonte
& Gouverneur d'Athenes , le Port de
Pyrée fut surpris par les ennemis , avec
qui lui & ses amis accusez d'avoir eu de
l'intelligence , furent condamné à la
mort.

Quand ses amis eurent bû de la ciguë,
Phocion voyant qu'il n'y en avoit plus
pour lui , & que le Bourreau n'en vouloit
plus piler sans argent , il en emprunta de
ceux qui étoient presens : *Puis qu'à Athe-
nes , dit-il , il faut mourir à ses dépens.*
Et comme Theudippus ne pouvoit se ré-
soudre à mourir , il lui reprocha d'être
assez lâche , pour craindre la mort en sa
présence.

Bien des gens l'affrontent dans les ba-
tailles , mais peu la reçoivent de sang
froid sans trembler , lorsque la nature a
le tems de réfléchir , elle souffre , témoin
le Maréchal de Biron , qui mourut avec
une foiblesse extrême : quand les Philo-
sophes , aussi bien que les Capitaines sont

arrivez à ce dernier moment , quelque bonne mine qu'ils fassent , il y a bien de la fausseté dans la vertu.

Trouvez-vous beaucoup de bon sens dans les paroles que dit à la mort *Anne Connétable de Monmorency* ? Se sentant importuné de l'exhortation d'un Prêtre , il le fit taire , lui demandant *s'il croyoit qu'un homme qui avoit sçu vivre quatre-vingt ans n'avoit pas appris à mourir un quart d'heure*. Il auroit parlé plus judicieusement s'il avoit dit , *qu'un homme qui a vécu quatre-vingt ans , doit avoir appris à vivre un quart d'heure* , parce que l'on doit sçavoir faire ce que l'on a longtemps fait. Mais il n'est que trop ordinaire , qu'un homme qui a vécu quatre-vingt ans , ne sçache pas mourir un quart d'heure.

Faites-vous aussi grand cas de la mort de Caton ?

Après la défaite de Pompée dans la Thessalie , & celle de Scipion dans l'Afrique , il se retire à Utique dont il veut soulever le peuple contre Cesar , il fait embarquer pendant la nuit les trois cens Senateurs qui l'avoient suivi , pour aller chercher leur salut dans une terre étrangère , il embrasse son fils & ses amis , il s'enferme dans sa chambre , lit le Dialo-

que de Platon, il dort, il ronfle même ; & s'éveillant à la pointe du jour, que les oiseaux commençoient à chanter, il s'enfonce son épée dans l'estomac, & furieux contre ses Esclaves qui le veulent secourir, il déchire sa playe, & meurt.

Cette mort est un vrai desespoir, & n'a que de l'ostentation ; à la vérité l'oppression de la Republique étoit le dernier malheur, mais un Stoïcien tel que lui devoit être prêt à voir périr le monde même sans peur ; & de plus il auroit peut-être trouvé l'occasion de rendre la liberté à sa patrie. Mais c'étoit une vertu feroce & orgueilleuse : ce qui parut sur tout quand le peuple d'Utique voulut prier Cesar pour lui : *Non*, leur dit-il, *c'est aux Tirans à demander des graces, & non pas à moi qui suis invincible.* Ces rodomontades lui convenoient bien dans l'état où il étoit.

On l'aime beaucoup plus dans l'indifférence qu'il a pour le cocuage ; jamais mari ne s'en est moins soucié, puis qu'il prêta à Hortensius Martia sa propre femme, qu'il reprit quand il la lui voulut rendre. Sa famille a été assez pleine de personnes naturelles ; & à commencer par Atillia son autre femme, elle s'abandonna si fort qu'il fut obligé par bien-

féance de la répudier ; les deux sœurs , nommées Servilia , ne furent pas plus scrupuleuses ; l'une , femme de Lucullus , mena une vie abominable ; & l'autre est celle dont on rendit le billet à César , en plein Senat.

Cette femme se servoit d'un homme d'affaire bien judicieux , c'est à peu près ce que faisoit autrefois M.... qui envoyoit ses billets à sa maîtresse par un grison , qui les lui rendoit devant tout le monde.

Vous serez ravi de trouver ici la Lettre que Monsieur de ... a écrit à sa femme , qui la montre à tous ses amis , je l'ai lûë comme les autres , & en ai retenu les endroits que vous allez voir.

Après lui avoir dit , que tant qu'elle n'avoit eu qu'un amant l'un après l'autre , il avoit louë sa vertu , & qu'il s'étoit estimé le plus heureux mari du monde ; mais que les voyant venir chez elle par bande , ses amis lui avoient fait une confusion de sa facilité. *Il y a long-tems , Madame , continuë-t-il , que je connois vôtre foiblesse , & je sçai qu'on ne peut toujours modérer son temperament , une femme comme vous , jeune & vigoureuse , a des besoins qui lui donnent droit de rechercher des ressources ; mais quand vôtre santé seroit*
moins

moins forte , vous êtes exposée à tant de jeunes gens bien faits , que j'ai toujours crû impossible que vous n'eussiez pas quelques amis qui pussent confirmer les autres , dans les idées qu'ils ont de vos charmes secrets.

Il lui dit ensuite , qu'ayant menurement pesé ces raisons , il avoit crû très juste de compâtir à ses foiblesses , & qu'il l'auroit toujours fait si elles n'étoient trop connues ; qu'il la supplioit de trouver bon qu'ils se séparassent volontairement , que la bienséance l'y obligeoit malgré lui , qu'il sçavoit bien que le monde étoit ridicule ; mais que les plus sages étoient contraints de s'ajuster à ses manieres dans certaines occasions , où il semble qu'il a droit d'exiger nôtre obéissance , & finissant : Au reste , Madame , ajoûte-t-il , nôtre séparation ne m'empêchera pas de vous conserver le même amour & la même tendresse que j'ai toujours eue pour une femme aussi aimable que vous , qui fait le plaisir de tout le monde.

La séparation s'est faite volontairement , il lui a laissé un bien considérable , & elle s'est retirée chez une parente jusqu'à ce que la maison qu'elle a prise soit meublée. Depuis la séparation le mari la va voir comme amant , & quand il trouve compagnie chez elle , il se retire.

122 SAINT-EVREMONIANA.

Puisque je suis tombé sur le sujet de cette femme, je vous confierai une passion qu'elle a eue pour un jeune homme beau & bien fait, mais muet & de petite conséquence ; je ne pense pas que cette passion soit connue que de très peu de personnes ; elle a fait cent infidélitez à ses amans, pour ce favori, que pas un d'eux n'a jamais soupçonné, aussi elle l'a si bien ajusté, qu'il est mort, un de ses ennemis, qu'elle n'a pû découvrir, afficha au dessus de l'endroit où il est enterré l'Epitaphe suivante.

Ici repose en ce Tombeau,
Un Amant qui fut assez beau ;
Iris en est fort affligée,
Et mérite d'être estimée,
D'avoir un si juste regret ;
Car de tous ceux qui l'ont aimée,
C'étoit l'Amant le plus secret.

Si tous les amans avoient été comme celui-là, jamais femme n'auroit joui avec plus d'honneur de son privilège.

Le Manuscrit m'en fournit une qui a plus aimé son mari que celle dont je viens de parler.

C'est *Jeanne Reine de Castille*, fille de Ferdinand & d'Isabelle, elle conçût une

si violente douleur de sa mort, que personne ne l'en pût consoler. Elle ne sortoit que la nuit ; & ne vit jamais depuis cette mort la lumière du Soleil, mais seulement celle des flambeaux, & des étoiles, & ne chercha que des objets lugubres pour nourrir son affliction.

Je connois une femme, qui depuis trente ans que son mari est mort, conserve encore son appartement tendu de noir. La Police devroit à la fin terminer ces monstrueuses douleurs ; mais si elle ne le fait pas, c'est sans doute parce qu'elles sont rares, & qu'on ne craint pas qu'elles tirent à conséquence.

Voici encore une bonne femme, même de l'aveu de son mari : c'est *celle de Pistrate* ; elle étoit pleine de vertu, & quand elle fut morte, son mari ne crût pas pouvoir mieux honorer sa mémoire, qu'en prenant une autre femme ; quand il fut sur le point de se remarier, ses enfans lui venant demander s'il le faisoit pour quelque mécontentement qu'il eût reçu d'eux ; *au contraire*, leur répondit-il, *je suis si content de vous, que je ne me remarie, que pour avoir d'autres enfans qui vous ressemblent.*

A propos de cela. Un Conseiller de Cour Souveraine se trouvant veuf avec

524 SAINT-EVREMONIANA.

une petite fille d'environ huit ans, dit un jour à un de ses amis, qu'il vouloit se remarier pour retrouver avec une autre femme le bonheur qu'il avoit perdu. La petite fille qui se trouva là par hazard, courant à lui & l'embrassant. *Non mon papa, lui dit-elle, vous ne deviez être heureux qu'une fois en vôtre vie.*

Pour revenir à Pisistrate, il me souvient d'un trait prudent qu'il fit pour conserver l'honneur de sa femme ; comme un jour elle eût reçu une insulte de quelques jeunes gens yvres & masquez qui couroient par la Ville, ces gens craignans le ressentiment de Pisistrate, furent le lendemain lui demander pardon ; Pisistrate ayant commencé par leur faire une severe correction, ajouta que *pour ce qui étoit de sa femme, ils se trompoient de croire l'avoir insultée, parce que ce jour là elle n'étoit pas sortie de chez elle.*

Il vaut beaucoup mieux nier avoir reçu certaines violences, que d'en recevoir la réparation, qui n'est du côté de l'offensé qu'un aveu de son deshonneur, & du côté de l'offençant, qu'une confirmation de l'injure.

Pisistrate passoit assez facilement aux femmes l'article de la galanterie, témoin ce qu'il fit pour sa mere ; elle étoit encore

belle, & aimoit un jeune homme qui n'osoit la voir que rarement à cause de lui ; ce bon fils l'envoya chercher, & après l'avoir régalé dans un festin magnifique, il lui promit le même traitement aussi souvent qu'il feroit plaisir à sa mere.

J'ai lû quelque part que ce Grec ne s'étoit mis au dessus de ces sortes de délicatesses, que pour reconnoître dans le sexe le service considérable qu'il avoit reçu d'une femme. Vous sçavez qu'il servit parfaitement à la prise de Salamine ; enflé de ce succez, il lui prit envie de se faire maître d'Athenes, pour en venir à bout, il feignit avoir été maltraité, & demanda des Gardes aux Atheniens, qui lui en donnerent, & dont il se servit pour prendre la citadelle, il en fut chassé quelque tems après ; mais il y rentra par le moyen d'une courtisane nommée *Phié*, qu'il avoit habillée en Minerve. Ce service méritoit bien qu'il eût de la complaisance pour le sexe.

Toutes les Courtisanes n'ont pas été également portées contre leur país, témoin *Fulvia* du tems de Ciceron, qui découvrit à ce Consul la conjuration de Catilina.

Parmi les Grecs, *Phrygné* ayant gagné des sommes immenses par ses galan-

teries , donna une statuë d'or massif au Temple de Jupiter, avec cette inscription, *de l'intemperance des Grecs* ; elle fit aussi rebâtir les murailles de Thebes , y faisant écrire *qu'elle avoit relevé ce qu' Alexandre avoit détruit.*

Au moins il y a Courtisane & Courtisane ; je vous dis cela , parce qu'il y a eu *deux autres Phrygnes*, avec qui il ne faut pas confondre celle dont je viens de vous parler, qui mérite une noble distinction. L'une fut surnommée d'un mot Grec, qui signifie *Crible* , parce qu'elle cribloit & ruinoit tous ses amans, sans en être plus riche, comme presque toutes celles que nous voyons aujourd'hui.

L'autre fut accusée d'impiété à Athenes, & comme son Avocat sentit qu'il la défendoit mal, il lui découvrit tout à coup le sein devant les Juges, qui sur le champ la déclarerent innocente. Cette maniere de justifier n'est point encore abolie, & il y a bien de belles femmes coupables quand on ne les voit pas, qui deviennent innocentes aussi-tôt qu'on les voit : Souvent même les Juges punissent les femmes pour certain crime, qu'ils voudroient bien avoir fait avec elles.

Mais d'où vient que peu de femmes naturelles amassent assez de bien pour vi-

vre commodément ? Un jour faisant cette question à Monsieur le Comte de C. . . . à l'occasion d'une Phrygné de nôtre tems, qui est dans l'abondance ; *C'est*, me répondit-il, *que la plupart des femmes aiment du corps seul ; & celle de qui vous me parlez, aime du corps & de la tête.* De toutes les femmes, les hypocrites sont à mon sens les plus punissables ; je n'approuve pourtant pas que les naturelles fassent gloire de leurs foiblesses, mais au moins qu'elles ne déchirent pas la réputation des autres, sous prétexte d'une vertu qu'elles n'ont pas : qu'elles vivent comme *Lucie*, elle ne fait vanité de rien, tout se passe chez elle paisiblement & avec honneur, quand l'un en sort, l'autre y entre, après celui-là un troisième plus riche remplit la place. Bien loin de trouver à redire à celles de son goût, elle ferme la bouche à ceux qui en parlent mal ; personne ne le trouve mauvais, au contraire on estime sa modération, & la compagnie est toujours nombreuse chez elle. Si le Senat des femmes, qu'Heliogabale s'étoit fait pour délibérer des affaires de son Empire eût été composé de personnes d'aussi bon sens, ses peuples en auroient été mieux gouvernez.

Ce que les femmes ont de bon, c'est

que quand elles sont une fois entêtées ; elles aiment plus-fortement que les hommes , & même jusqu'à laisser mourir leurs amans , plutôt que de les voir infidèles. Je tiens la preuve qui n'est pas trop ancienne.

Vous vous souvenez du *Comte d'Essex* & de la Reine Elizabeth , elle aimoit si ardemment cet homme , que dans un tendre moment elle lui donna une bague , lui disant que si jamais il s'oubloit jusqu'à faire contre l'Etat quelque entreprise qui méritât la mort , il lui envoyât cette bague avec confiance d'obtenir son pardon. Le Comte d'Essex aima quelque-tems après une autre femme ; dans la suite il se révolta , & fut condamné à la mort ; en cette extrémité il donna à cette femme la bague pour la porter à Elizabeth ; comme elle en sçavoit le mystère , elle aima mieux garder la bague , & laisser couper la tête à son amant , que de le voir infidèle.

Que Dieu préserve tout homme de bien d'une maîtresse de ce caractère ; à la vérité elles sont rares aujourd'hui , & j'en connois une qui n'a jamais voulu promettre fidélité à son amant , que pour un mois , & encore lui a-t-elle manqué de parole.

Je reviens au Manuscrit, où je trouve la mort déplorable d'Octavie femme de Neron, que je n'ai pas la force de vous raconter ; quel étrange assortiment de la plus sage Princesse de son tems avec le plus cruel de tous les monstres ! Neron pour contenter Poppée, fit ouvrir les veines à cette malheureuse Princesse ; & le sang ne coulant pas assez vite au gré de cette femme, elle la fit étouffer dans le bain ; ensuite s'étant fait apporter sa tête, & l'ayant regardée avec une extrême joye, elle courut aux Temples célébrer des sacrifices, *comme si elle eût voulu*, dit un Historien, *rendre aux yeux du peuple les Dieux complices de son parricide.*

Le même Manuscrit me fournit un trait plaisant d'un Gentilhomme attaché depuis long-tems au *Cardinal Mazarin*, de qui il étoit fort estimé, & qui pourtant n'en étoit pas plus riche. Il y avoit long-tems que le Cardinal l'accabloit de promesses ; un jour s'en trouvant fatigué il en témoigna de l'aigreur. Le Cardinal qui ne vouloit pas perdre l'amitié de cet homme, l'appella dans son cabinet, & après avoir tâché de lui persuader la nécessité où il avoit été jusqu'alors de distribuer les graces à certaines personnes nécessaires au bien de l'Etat, il lui promit de

songer à lui. Le Gentilhomme qui ne faisoit pas grand cas de ses paroles, s'avisa de lui demander pour toute récompense de lui fraper de tems en tems sur l'épaule, avec un air de faveur devant tout le monde; ce que fit le Cardinal, & en deux ou trois ans le Gentilhomme se vit accablé de richesses, seulement pour donner son apui auprès de son Eminence, qui ne lui accordoit, que ce qu'il auroit accordé à tout le monde, & qui plaisantoit avec lui de la sottise de ceux qui payoient si bien sa protection.

Les hommes sont tous dupes, l'opinion donne le prix aux choses les plus communes; qui sçait se donner un air important, & faire valoir ses denrées, les vend bien cher, & n'en a pas qui veut.

Un jour que feu Monsieur Colbert devoit ajuger quelques Fermes à une Compagnie, P..... parut dans la salle, & un moment après, on le mena dans le cabinet du Ministre; on vit aussi-tôt la consternation sur le visage de ceux de cette Compagnie, dans la pensée que P..... venoit faire une enchere. Deux heures après étant sorti, ces Messieurs lui députerent chez lui pour le supplier de ne pas leur nuire, & qu'ils lui feroient present de cent mille francs. P..... qui n'avoit parlé à

Monsieur Colbert que des affaires de Monsieur L..... sans penser à dire un mot des Fermes, se servit de l'occasion; & après avoir fait quelques difficultez aux députez, comme si effectivement il eût voulu aller sur leurs brisées, il reçût le present. Il n'a jamais fait visite qui lui ait tant valu.

Je vais finir cette Lettre par deux choses que j'ouïs dire ces jours passez. La premiere est une plaisanterie d'un Juge qui ne haïssoit pas le vin; & l'autre, une question: Sçavoir, si l'amour vaut mieux que l'ambition, & à laquelle de ces deux passions un honnête homme doit plutôt s'abandonner.

Un Juge ayant passé la nuit à boire interrogea le matin un Criminel condamné à la mort au premier Tribunal, après lui avoir demandé son nom, son âge, & le reste, les vapeurs du vin l'assoupirent un peu; & s'éveillant un moment après: *Comment te portes-tu*, (lui demanda-t-il croyant parler à quelque ami ?) Le criminel le regardant fixement: *Si je me portois aussi bien que vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas soif*. Cette réponse fit rire les autres Juges, qui adoucirent son suplice & lui sauverent la vie.

Quant à la question, qui est si l'a-

mour vaut mieux que l'ambition.

On dit pour l'amour, qu'il donne des plaisirs parfaits, & d'autant plus préférables à tous les autres, qu'ils sont fondés sur les purs sentimens de la nature, qu'il remplit & satisfait l'homme entier, les sens par ses douceurs, l'esprit par la connoissance de la beauté, & le cœur par la possession ; qu'il rend agréable, gaillard, magnifique, tendre, & qu'il apri-voise jusqu'aux bêtes féroces, qu'il sçait inspirer le courage dans les occasions, & qu'il est la source d'une infinité d'actions heroïques, qu'après les fatigues il délasse les amans en les mettant dans une vie agréable pour leur donner des plaisirs plus doux & plus tranquilles ; & qu'enfin, il attire les Rois, les Philosophes, & les ambitieux mêmes, qui abandonnent les plus grands honneurs pour les personnes qu'ils aiment.

Les raisons pour l'ambition sont, que l'amour donne véritablement des plaisirs, mais que tout se passe dans les sens ; au lieu que l'ambition élève l'esprit & le courage, que les plaisirs de l'amour finissent, & qu'un amant rougit souvent de ses extravagances ; mais que l'ambition ne finit jamais, & qu'un ambitieux loin de rougir de sa gloire, la publie à toute la terre ;

que l'amour ternit la vie des amans par une conduite molle & languissante, au lieu que l'ambition fait les conquerans, & les rend maîtres du monde. Qu'enfin la tranquillité de l'amour n'est qu'une indolence méprisable pour toutes les grandes actions, & que l'ambition est un feu divin, qui anime les Heros, & qui les rend dignes des Empires.

Choisissez de l'amour ou de l'ambition, pour moi je ne veux ni l'un ni l'autre, je laisse de tout mon cœur la tendresse aux amans, & le courage aux ambitieux. Il y a des folies de toutes les façons, & chacun est fou à sa mode; adieu, Monsieur, jouissez de votre campagne, & si vous me croyez, que ce soit sans amour, & sans ambition. Je suis, &c.

LES FEMMES.

RIEN n'est si utile que les femmes, & rien n'est si dangereux; elles sont bonnes, & elles sont pernicieuses. La fortune élève souvent ceux qu'elles protègent, & détruit ceux qu'elles persécutent. D'un esprit grossier elles font quand il leur plaît un galant homme, & il suffit de vouloir leur plaire, pour avoir mille

attentions d'honnêteté qui contribuent aux agrémens de la vie.

Mais il suffit aussi quelquefois de leur plaire pour languir dans la mollesse, pour oublier ses devoirs, & pour ruiner sa fortune. Elles ont un pouvoir absolu sur le cœur ; & quand elles savent faire ce qu'elles font, qu'elles connoissent la force de leur sexe, & qu'elles en usent à propos, les Philosophes, les indifferens, les orgueilleux, les misantropes, & les gens de bien même, ne sont que des hommes. On se défend d'une Sçavante, mais on ne se défend point d'une femme ; on a quelque estime sèche & sterile pour la capacité de l'une, mais le cœur s'allume pour les agrémens de l'autre. Une coquette vive, piquante, qui agace avec esprit, & qui sait ménager ses faveurs, est un démon apprivoisé, qui fait enrager tout le genre humain.

¶ Quelque mal qu'on dise des femmes, l'on ne peut les haïr, & les hommes sont de mauvaise foi là-dessus : Une marque c'est qu'après mille injures & mille emportemens, ils reviennent à elles ; trop heureux qu'ils puissent rentrer dans leurs bonnes grâces.

Les Misantropes passent quelquefois leur vie à faire ce manège avec les fem-

mes qu'ils aiment ; ils les grondent , les querellent , les quittent , & à peine les perdent-ils de vûë , qu'elles leur reviennent dans l'esprit avec de nouveaux agrémens , les voilà adoucis , & on les voit à leurs pieds humbles , soumis , pleins de foiblesse & de confusion.

¶ Les femmes peuvent tout , parce qu'elles gouvernent les personnes qui gouvernent tout. Nulle intrigue considérable , nulle affaire importante où quelque femme ne soit mêlée ; telle puissance vient de rebuter telle personne , qu'un moment après une femme mène *par la main* dans le cabinet ; elles ouvrent toutes les portes , & pénètrent dans les plus profonds secrets ; avec elles on quitte sa gravité , son visage misterieux ; on cesse d'être Magistrat , Ministre , Prince , personnages incommodes , personnages de contrainte & de représentation , on redevient dans l'état de pure nature , foible , badin , & souvent puerile ; au lieu de paroles méditées , on dit tout ce qui tombe dans l'esprit , & on parle comme les autres hommes. A ces grands discours , où l'on vient de décider de la fortune du monde , succèdent des entretiens doux & paisibles : l'esprit fatigué de réflexions importantes , se met à son aise , & le cœur com-

mence à se rafraîchir, & à respirer un air de liberté.

¶ Quand les femmes veulent, elles créent les hommes, & les font passer du néant à un être sublime. Elles les tirent de la bouë, leur donnent les entrées, les mettent en place. La jeuneſſe de *Ménalque*, ſa vivacité, un eſprit joli, qu'une femme a voulu trouver en lui, ont touché ſon cœur; il lui parut dans une occaſion ſi obligeant, il fit une choſe pour elle de ſi bonne grace, qu'elle penſa même à ſon inſçû à le mettre dans le chemin de la fortune, elle a eu ſoin de lui donner des inſtructions, & à proportion que ſa confiance a augmenté, elle l'a élevé à des poſtes qui ont ſurpris tout le monde; elle le proteſte touſjours, ce favori ne craint rien, il marche ſûrement, & quelques obſtacles qu'il rencontre, c'eſt une femme qui le conduit.

Elles ne ſont pas toutes également favorables, & leur amour nuit quelquefois plus que leur haine. On voit de jeunes gens, ſages, pleins d'eſprit, remplir avec réputation des poſtes conſidérables, qui tombent malheureusement par le commerce des femmes.

Ils deviennent rêveurs, ils ſe refroidiſſent pour leurs interêts, négligent leurs devoirs,

devoirs, croient perdre tous les momens qu'ils ne paissent pas avec elles, ils se font celer à tout le monde, leurs meilleurs amis leur sont incommodes, la fortune même les importune ; & ce qui est étrange, ils connoissent leur état & en prévoient les mauvaises suites, mais ils sont aimez & ils aiment, & leur amour leur tient lieu de fortune, de repos & de félicité.

¶ Les femmes doivent être regardées comme *le feu*, & il ne les faut voir que de loin ; les plus belles, & les plus sages sont les plus dangereuses ; un homme prudent évitera de trop connoître leurs bonnes qualitez. Homme occupé, solitaire, jeune, vieux, tout risque en leur présence ; elles tirent l'un de la solitude, & ôtent à l'autre l'attention aux choses les plus importantes ; le vieux se r'anime, en leur compagnie, le jeune tombe dans des extravagances, & le sage perd sa vertu.

Jadis un personnage vénérable par son âge & par sa sagesse, dans une éminente fortune, ennemi des plaisirs, tomba sous l'empire d'une femme. Le voilà entièrement changé. Elle lui ôta sa modération, & le sépara du commerce de ses amis, & même de sa famille ; elle distribua ses gra-

ces , & tant qu'il a vécu elle a jouï de sa dignité. Ses lumieres , sa justice , tout avoit disparu , il n'étoit qu'homme , & homme foible , & méprisable.

¶ Que les femmes ne tirent point de vanité de leurs victoires , elles n'ont pas moins à craindre des hommes , que les hommes ont à craindre d'elles , ce mélange est une étrange chose ; non seulement ils s'entre-gâtent , mais ils n'ont point d'autre dessein ; l'un passe la journée à affermir sa frisure , l'autre étudie des minauderies devant son miroir ; le jeune Magistrat veut plaire à la Coquette par sa douceur , & la Coquette au Magistrat par son air riant , & ils se veulent placer dans le cœur l'un de l'autre. La vieille malgré sa taille petite & voûtée , malgré ses rides , ses yeux éteints & son visage sec , employe la moitié de son bien à avoir de quoi se donner de la jeunesse & de la fraîcheur , elle est exacte à toutes les modes , & affecte continuellement de petits airs enfans. Pourquoi tant de puerilité ? elle veut plaire. Pourquoi encore ? on n'ose le dire , & on ne veut pas même y penser.

Parcillemeut le Moine veut avoir son froc bien mis , la Religieuse sa guimpe bien ajustée , l'Abbé ne se forme que dans

la bagatelle, le rabat tiré, la tête naissante, historiée par une frisure d'étage, la bouche vermeille, & les yeux rians : il tombe dans les compagnies des femmes, comme dit un plaisant : *comme une bombe pour les renverser toutes s'il peut*. Tout le monde se gâte, & tout le monde veut se gâter, la société languiroit sans cette attention. Ecueil où vont échoüer la raison, la vieillesse, & la vertu.

LE CARDINAL DE RETZ.

LE Cardinal de Retz étoit vif, intrepide, entreprenant, & quoi qu'éloigné par son état de la profession des armes, il étoit capable de commander. Il étoit ambitieux, & son ambition lui a attiré des disgraces, mais sa fierté n'en étoit que plus irritée, & alors il a renversé des obstacles, qui dans un autre tems lui auroient paru invincibles. Ses ennemis pour le rendre odieux, ont souvent fait passer pour hauteur une noble élévation d'ame, qui le rendoit sensible à certaines manières qui aigrissoient son courage. Jamais ami n'a été plus chaud, il a mis pour les siens ses biens & sa vie. Personne n'a plus aimé la magnificence, & il donnoit si no-

blement qu'il paroîssoit être obligé à ceux qui recevoient ses profusions.

Il étoit agréable & complaisant , & gaignoit tous ceux qui étoient sensibles à la politesse ; une noble confiance lui faisoit découvrir le fond de son cœur à ses amis , sans penser , (tant son ame étoit droite ,) qu'aucun d'eux pût ou osât abuser de sa confiance. Personne n'étoit plus honnête avec ses égaux & avec ses inférieurs ; mais quand il se croyoit blessé par les procédez des personnes plus élevées , aucune considération ne pouvoit arrêter ni modérer ses hauteurs & son ressentiment.

Jamais Courtisan n'a été moins dissimulé & plus sincère ; ce fut dans cet esprit qu'il écrivit à Innocent XI. contre le Nepotisme , quand Sa Sainteté lui demanda , comme il fit à tous les Cardinaux , ce qu'il pensoit là-dessus. Le Cardinal de Retz s'y opposa plus fortement que les autres , ce qui plut si fort au Pape , qu'il le remercia par un Bref obligeant de la sincérité de ses sentimens.

L'éloquence lui étoit naturelle , & l'on voit la beauté de son esprit dans ce qu'il a écrit de la conspiration de Fiesque ; mais on acheveroit de s'en persuader , si on voyoit l'Histoire de son tems qu'il a écri-

te, & les Conclaves où il a assisté qui sont pleins de discernemens.

* Il s'y blâme de s'être trop défié de l'Ambassadeur de France qui étoit alors à Rome, & de n'avoir pas agi de concert avec lui pour la gloire du Royaume : Aveu qui sied si bien aux grands hommes, qui ne se croient pas exempts de foiblesses dans les plus grandes élévations.

Quand il fut revenu de ses premières ardeurs, il admiroit combien les divers âges font penser différemment sur les mêmes choses, & combien sont frivoles les projets où les jeunes gens placent leur gloire & leur ambition : *On m'a crû vif,* disoit-il un jour, *& je l'ai été beaucoup plus qu'on ne me l'a crû,* la conversation étoit alors sur plusieurs choses passées auxquelles il ne pensoit jamais sans douleur, il n'y avoit que ces réflexions qui l'humiliaient. Il faisoit si peu de cas des grandeurs, qu'il voulut deux fois quitter le Cardinalat, sans que Rome écoutât ses instances; au contraire le Pape l'estimoit si fort, qu'il lui répondit, *qu'il voudroit pouvoir lui donner un deuxième chapeau, tant son mérite faisoit honneur à sa dignité.*

Quand il pouvoit découvrir que des

* *Monsieur de Fontenai Mareuil.*

142 . SAINT-EVREMONIANA.

personnes qu'il considéroit , manquoient des choses nécessaires à la vie , il avoit mille moyens ingenieux pour soulager leur besoin , & pour ménager leur pudeur ; les dernieres années de sa vie , il leur distribuoit le premier jour de chaque mois une somme assez considérable , qu'il prenoit sur son entretien , ne se réservant que le nécessaire. C'est le retranchement qui lui a donné moyen de payer deux millions cinq cens mille livres de dettes , qu'il avoit faites dans des tems qu'il apelloit *Tems de sa jeunesse & de ses égaremens.*

En parlant une fois de ce tems-là , il raconta ce qui lui étoit arrivé au Palais Royal un jour qu'il crût être le dernier de sa vie. Y étant allé pour rendre ses respects au Roi & à la Reine Mere , une heure après comme il voulut sortir de la chambre de leurs Majestez par la salle , on le mena à un petit escalier étroit & obscur : il se sentit tout à coup saisi de frayeur , craignant les mauvais offices que ses ennemis auroient pû lui rendre , il parloit encore de cette aventure en fremissant ; *Jamais* , disoit-il , *je n'ai recommandé mon ame à Dieu de si bon cœur que je fis alors* ; Benferade qui se trouva présent passa devant lui pour le conduire ;

étant dans la cour il commença à respirer, & pria Benferade de sçavoir pourquoi on l'avoit empêché de passer par la salle, il lui vint dire que le Roi y dansoit, & cela acheva de lui rendre la vie.

Pendant la guerre de Flandre, étant à Commerci & se promenant un matin à la campagne, à peine eût-il fait quelques pas, suivi de deux ou trois de ses Gentils-hommes, qu'un parti Espagnol vint fondre sur lui; mais le Chef l'entendant nommer se jetta aussi-tôt de Cheval pour lui demander pardon de ne l'avoir pas connu plutôt; le Cardinal le pria de faire ses complimens au Gouverneur de Luxembourg, & en même-tems tirant un diamant de son doigt, il lui en fit present: *Afin, lui dit-il en souriant, que sa courtoisie ne lui fut pas inutile.*

Quelque-tems après étant à Paris il tomba malade, la fièvre augmentant il fut saigné plusieurs fois, & peut-être trop pour son âge; peu de jours après on le crût hors de danger, & il reçût la visite d'une Dame qui le vint féliciter de son meilleur état; mais le 28. d'Août à sept heures du matin, la fièvre l'ayant repris tout à coup, l'empêcha presque de respirer; le râlement vint ensuite, qu'il continua jusqu'à deux heures après midi, qu'il mourut.

LE CARDINAL MAZARIN,
& sa maladie.

LE Cardinal Mazarin tomba tout à coup dans une langueur qui dura sept mois, pendant ce tems-là il devint si sec & si foible, qu'à peine pouvoit-il se soutenir; mais cet abattement n'alla pas jusqu'à son esprit, qu'il conserva toujours sans aucune alteration: il agissoit à son ordinaire dans les soins du ministère, & ne perdoit aucune occasion d'augmenter la gloire de l'Etat, il régloit devant tout le monde plusieurs choses qu'il vouloit être executées après sa mort, il écrivoit à quelques-uns de ses amis, il marquoit des pierreries qu'il destinoit à certaines personnes, & tout cela avec beaucoup de tranquillité.

Il prit le tems de sa maladie pour écrire lui-même l'état de la Cour & du Roïaume; il fit un détail des affaires, & le portrait de ceux des Courtisans dont on devoit le plus esperer, ou dont on avoit le plus à craindre.

Le jour avant qu'il mourût, le Roi dans le premier Conseil qu'il tint à Vincennes, nomma les quatre Ministres; on ne sçait si

si ce fut par son avis que Sa Majesté ne
 choisit point de gens d'épée ; *Parce que*
ces personnes , comme disoit le Cardinal ,
joignant souvent beaucoup de présomption
à peu de capacité , souffrent impatiemment
des Collègues , qui ne soient pas de leur
naissance.

Ayant fait réflexion à la grande auto-
 rité qu'il avoit eüe pendant la minorité
 du Roi , il representa à Sa Majesté le dan-
 ger d'un pouvoir semblable au sien ; il
 l'exhorta à gouverner l'Etat par lui-mê-
 me , & non pas par des personnes , qui
 quelques zelées qu'elles paroissent , ne
 peuvent s'empêcher de sentir dans les oc-
 casions du penchant à leurs interêts. Il
 lui dit que s'il avoit vécu plus long-tems ,
 il lui auroit remis la conduite des affaires ,
 Dieu lui ayant donné toutes les lumieres
 nécessaires pour les grands succès : Et il
 finit en l'assurant que son seul regret étoit
 de mourir sans avoir eu le bonheur de vi-
 vre sous son gouvernement. Sa Majesté
 l'honora jusqu'au dernier moment de sa
 vie , de son estime , & de son affection ;
 & pour comble de graces , elle lui laissa
 avant sa mort la disposition de toutes les
 charges vacantes , afin que ce Ministre
 eût la gloire de mourir dans les plus no-
 bles fonctions de l'Empire. Il mourut en

146 SAINT-EVREMONIANA.

la cinquante-neuvième année de son âge, & dans la dix-neuvième de son Ministère, quelque-tems après qu'il eût fait la paix des Pyrenées, & le Mariage du Roi, qui rétablit l'abondance dans le Royaume.

Personne ne connoissoit mieux que lui les hommes & les affaires, il sembloit pénétrer dans le fond des cœurs, tant il employoit judicieusement ses créatures aux choses qui leur convenoient. Il avoit un genie particulier pour les négociations & pour les expédiens; une de ses principales maximes étoit que *le tems & le monde ont des révolutions insurmontables*; cette pensée faisoit qu'il cedioit aux difficultez, qu'il surmontoit souvent en les abandonnant à leur propre poids, & il arrivoit ordinairement qu'après avoir fait leur circuit naturel, elles s'aplanissoient d'elles-mêmes, & le Cardinal prétendoit que cette maniere de les vaincre avoit sa force & sa dignité: Soit par politique ou par temperament, son humeur douce & flexible l'empêchoit souvent de pousser ses résolutions, comme s'il en avoit attendu le succez du hazard & de sa bonne fortune.

Il étoit facile à promettre, mais difficile & lent à excuter; il chargeoit ses amis de grandes esperances, & combleoit

quelquefois de biens ses ennemis par des raisons d'Etat , ne refusant des graces à ses amis que pour les tenir toujous attachez à ses interêts. Politique qui l'empêchoit de récompenser ceux qui avoient du mérite , & qu'il croyoit dignes de sa protection.

Ce qui l'a porté à la grande élévation où nous l'avons vû , c'est principalement la douceur de son esprit , qui se faisoit sentir dans sa conversation , & qui lui gaignoit tous ceux qui l'aprochoient. Il étoit laborieux, magnifique dans sa table, & royal dans son équipage.

Il établit son pouvoir sur l'ignorance de ses concurrens ; tant qu'il eût des compagnons dans le gouvernement , il ne voulut montrer qu'une capacité médiocre , qui lui attira d'abord le mépris , & ensuite la persécution ; mais enfin il trouva le moyen de se rendre seul maître des affaires , & de réunir en lui tout le ministere.

C'a été depuis ce tems-là qu'il a conservé les Alliez de la France ; qu'il a étendu ses frontieres , & qu'il a retenu l'Angleterre & la Suede dans nos interêts, dissimulant l'insolence de Cromwel, & tournant toute sa politique à la gloire & à l'utilité du Royaume. Jamais Ministre n'a

été plus traversé, il a senti l'excez de la mauvaise fortune, & il a souffert l'exil, la confiscation de ses biens, & la proscription même de sa tête; mais ce qui a toujours fait admirer sa modération, c'est qu'étant revenu à sa grande fortune, il n'a pas été cruel, & qu'au milieu d'une infinité d'objets de vengeance, il n'a pas versé une goutte de sang.

Quand le Cardinal s'éloigna de la Cour, il n'avoit pour tout bien que huit cens mille livres, qu'il confia à une personne qu'il croyoit le plus fidèle de ses amis: ensuite se trouvant à Sedan, & ayant besoin de cet argent, il envoya à cet ami un homme avec une Lettre de créance pour le retirer, l'ami faisant le surpris nia le dépôt, & dit que le Cardinal ne lui avoit jamais rien confié. Peu de tems après étant sur le point de revenir à la Cour plus puissant qu'auparavant, & l'ami craignant son indignation, il courut à Sedan lui apporter lui-même la somme. Le Cardinal fit semblant de recevoir ses excuses, & depuis il ne lui marqua pas le moindre ressentiment.

LA SUPERIORITE' DE GENIE.

UN jour quelques personnes ayant parlé du genie superieur du Cardinal de Richelieu , l'un de la compagnie demanda ce que c'est que la superiorité de genie.

La réponse doit suposer à mon avis , une distinction entre les différentes superioritez de genie qui se trouvent parmi les hommes. L'un est superieur à l'autre pour la science , par exemple , ou pour les Arts , c'est-à-dire , il a l'esprit plus propre pour y faire de plus grands progresz , en ce sens là les hommes sont superieurs les uns aux autres. Tel qui est moins sçavant Medecin que son confrere , devient plus habile Architecte que lui , quand même ce confrere voudroit se mêler de l'architecture. Ce n'est pas la superiorité de genie dont il est question.

Quelques-uns mettent l'esprit superieur dans l'étoile , qui au tems de la conformation verse des influences heureuses dans le sein de la mere , qui se mêlant avec la matiere de l'embrion , & sur tout avec celle du cœur & du cerveau , lui donnent la superiorité d'esprit, que les hommes ne

pour les grandes entreprises font paroître dans la suite de leur vie.

Je crois que ces Philosophes disent vrai : L'influence heureuse est une semence de la superiorité de genie , mais cette semence veut être cultivée , autrement elle meurt , comme on voit dans les enfans de basse naissance , en qui on aperçoit souvent des saillies qui marquent des dispositions à de grandes choses ; lesquelles saillies sont à la fin étouffées par la mauvaise éducation , si l'influence n'est assez forte pour y résister.

L'influence commence donc la superiorité de genie ; mais , comme je viens de dire , il faut cultiver le genie , & le rendre capable de gouverner les peuples ; (car c'est de celui-là dont je parle.) On le cultive par la science qui convient , & par une longue expérience accompagnée de réflexions continuelles. Le Cardinal de Richelieu sçavoit tout ; & comme il trouvoit en lui les qualitez de l'esprit nécessaires , il persuadoit par des raisons qu'il rendoit puissantes par sa vivacité , par son éloquence , & par l'étendue de son esprit.

L'autorité ne fait-elle point aussi le genie supérieur ?

Non , l'autorité du Cardinal de Riche-

Heu n'avoit nul pouvoir sur les étrangers qui ne le craignoient point. Son autorité auroit pû sur les François qui étoient dans sa dépendance ; mais un genie n'est point superieur , quand il soumet par la crainte , il faut qu'il soumette par la raison.

Il y a des hommes redoutables , avec qui on craint de négocier. Tel étoit le feu Duc de Vitri , il avoit reçu de la nature un genie solide & profond , la science lui manquoit ; un mécontentement , qu'il voulut croire fondé , le fit retirer de la Cour dans une de ses Terres , où il passa plusieurs années à l'étude des Politiques & des Historiens , & il s'acquit une si grande capacité , que le Roi l'ayant nommé Plenipotentiaire pour la Paix de Nimègue , tous les Ministres étrangers , qui sçavoient comme il avoit ménagé le feu Duc de Bavières pour la France , craignoient sa négociation.

Un genie superieur réfléchit toujours sur sa conduite , pour voir en quoi il a réussi ou manqué , à quel moyen il doit son succez , & en quelle occasion on a voulu le surprendre ; il connoît parfaitement les differens caracteres des hommes en general , & sur tout de ceux avec qui il négocie. Il propose les affaires avec des

raisons qu'il fait trouver solides , & il est plein d'expédiens pour le succez. L'étendue de son esprit lui fait prévenir les objections auxquelles il a préparé les réponses, & sur tout il ménage les personnes avec une telle dextérité, qu'il les conduit où il veut, sans qu'elles s'en aperçoivent. Pour tout cela , quels talens ne faut-il point avoir ! pénétration, douceur, prudence, adroite simplicité, force dans les raisons, aparence dans les expédiens , & choix même dans les paroles : Toutes ces qualitez se trouvoient dans le Cardinal de Richelieu.

Un genie superieur, demande-t-on , peut-il user de surprise dans les négociations ?

Machiavel l'ordonne , & tout est permis suivant lui pour le succez. Cependant la surprise est indigne d'un esprit superieur. Quand deux Princes sont en guerre , permis à eux de mettre en usage toutes sortes de ruses , & tant qu'ils ont les armes à la main , le droit des gens les autorise , mais quand leurs Ministres entrent en conférence , le droit des gens n'autorise point les surprises.

Pour finir donc par où j'ai commencé, le Cardinal de Richelieu avoit un genie superieur, qui contenoit toutes les qualitez

nécessaires pour le gouvernement des peuples , & pour le succès des négociations.

PO R T R A I T D E F E R N A N D.

Fernand est hardi , entreprenant , emporté , toujours dans les intrigues , d'une si grande vivacité qu'il ne laisse jamais achever ce qu'on lui dit , ni même la réponse qu'il demande , faisant cent questions à la fois , répondant à ce qu'on ne lui demande pas , & voulant deviner les pensées. Politique plus qu'homme du monde , sensible aux louanges , & sur tout à celles qui viennent du Prince , alors il perd haleine de plaisir , & il est sur le point d'expirer , bon ami quand il veut , & pour les gens qu'il croit utiles à son ambition , il parle pour eux , il demande , il importune , il presse , il tourmente , & s'il n'obtient il arrache. On l'aproche facilement , & son accueil donne de la confiance , il ménage tout le monde , les uns pour sa gloire , & les autres pour ses intérêts. Qui n'a pas des raisons fortes pour se confier à sa protection , doit se garder de ses paroles ; souvent après mille promesses , le moment d'ensuite il les oublie

toutes , & oublie celui à qui il a promis.
 Du plus loin qu'il aperçoit quelqu'un dont
 il se soucie peu , il lui fait un long compli-
 ment , & sur tout devant le monde , bien
 moins pour lui marquer son amitié , que
 pour soutenir la réputation d'homme
 obligeant. Il a eu autrefois des passions ,
 & a tout employé pour les satisfaire ; on
 a sçû d'une femme qu'il a aimée , que le
 fonds de son cœur n'est pas toujours bien
 droit , & que son grand art est de donner
 à ses sentimens une couleur naturelle , afin
 que les plus habiles mêmes s'y laissent
 quelquefois surprendre. Rien ne lui cou-
 te pour une action éclatante , mais tout
 lui est cher pour les choses secretes , qui
 ne lui feroient honneur que devant Dieu ;
 il n'estime pas les esprits dangereux , mais
 il les souffre , ou les néglige jusqu'à ce
 qu'un ordre supérieur l'oblige de les pour-
 suivre ; alors sa pénétration lui fait voir
 des crimes dans les imperfections , & l'or-
 dre supérieur lui tient lieu de Loi & d'E-
 vangile. Il y a deux hommes dans lui ,
 c'est l'homme le plus vif & le plus rêveur
 qui soit au monde , le plus étourdi & le
 plus prudent , qui parle le plus , & qui se
 tait le mieux , avec un esprit ardent il
 semble ne pouvoir garder un secret , &
 cependant personne ne peut lui reprocher

une indiscretion. Dans les conversations ordinaires il dit cent choses à la fois, & quand il s'agit d'une affaire importante, il y fixe toute son attention; personne ne profite mieux que lui de la foiblesse de son adversaire, & prenant la superiorité, il le persuade plus par ses manieres vives & par ses expressions animées, que par ses raisons, le faisant entrer dans les sentimens, sans lui donner le tems de réfléchir & de répondre. En un mot, jamais homme n'a été plus à craindre & plus à estimer, c'est un ami fidèle, un partisan passionné, & un ennemi dangereux.

PORTRAIT DE THEOPHILE.

THEOPHILE au contraire a l'esprit doux, pensant long-tems, d'un raisonnement presque pesant, sans pourtant prendre jamais le mauvais parti. Il ne demande point, mais il supplie; il ne presse pas, mais il attend, & ses empressements sont de très humbles remontrances qu'il soumet toujours au sentiment de celui de qui il demande la protection. Sa politique n'est pas hardie, mais pleine de circonspection; il craint, il ne sçait s'il doit parler, s'il parlera deux fois de la

même chose , il ne veut dire que cela , & rien davantage. S'il entreprend le succès d'une affaire , il médite le tems , le lieu , les expressions ; & quand il est devant les personnes , il étudie l'air de leur visage , la situation de leur esprit , & il faut qu'il trouve les choses bien favorablement disposées pour commencer son entreprise.

Quand il rend compte à son ami de ce qu'il a dit ou fait pour lui , c'est d'un ton lent , en lui faisant faire plusieurs réflexions , lui grossissant les obstacles , appréhendant d'importuner , & penchant assez souvent pour le mauvais succès. Courtisan assidu qui ne quitte point le Maître , & qui est toujours anéanti devant ses yeux & cela plus par habitude que par sentiment ; car dans le fond il est plus ambitieux que le premier , & il n'y a rien de grand où il ne voulut atteindre.

Jamais homme plus souple , tout son but est de plaire , & il est si adroit qu'il trouve le secret de se faire aimer par le bien qu'il fait & par celui qu'il ne fait pas , contentant les plus clair-voyans par des services réels , & les plus dociles par sa bonne volonté. Cependant il est comme l'autre bon ami quand il veut , mais il se rebute facilement par les difficultez , il lui faut du tems pour revenir à la charge , &

il n'obtient les graces que par les règles. A la verité, quand une fois il s'est fait avec les obstacles quelques grands qu'ils paroissent, il a assez d'esprit pour les vaincre, ou assez de flegme, pour les laisser tomber d'eux-mêmes, se servant ensuite de l'occasion à son avantage.

Ils conviennent tous deux en ce qu'ils font consister leur félicité dans la faveur du Maître, & qu'ils remplissent leurs devoirs les plus saints, par rapport à leur réputation & à leur fortune. Quand la vertu est cachée, ils ne la cherchent pas avec un grand empressement, mais ils sacrifient tout pour la suivre en public, y étant bien moins portés par leur salut, que par leur gloire.

Les uns aiment mieux la vivacité du premier, que la lenteur de l'autre; ils prétendent qu'avec celui-là un bon moment suffit pour l'intéresser dans leur fortune, qu'un esprit vif se tourne plus aisément, & qu'on en tire de plus grands avantages quand on sçait prendre le moment favorable.

Les autres estiment mieux la lenteur de celui-ci, fondée sur ses réflexions & sur sa prudence; ils disent que la vivacité est un coup de foudre, qui fait en un moment des maux irréparables, qu'il n'y a per-

homme plus sujet à la prévention que les gens vifs ; qu'à la vérité on les tourne comme on veut, mais aussi qu'on leur donne toutes sortes d'impressions, auxquelles ils se laissent emporter sans attention aux suites de leurs emportemens. Que les esprits lents sont plus judicieux & plus retenus dans leurs jugemens, & qu'étant une fois dans leur estime on peut compter sur leur protection.

A mon sens, ces deux hommes ont de grands défauts & de grandes vertus ; qui veut tirer des graces de l'un & de l'autre, doit avoir plus d'esprit que tous deux. Auprès d'eux le mérite fait quelque chose, mais la gloire fait tout. Qui pourra leur être utile par cet endroit aura leur cœur, leur protection, & leurs biens.

LA FRAGILITE' HUMAINE.

LA foiblesse est extrême dans les deux sexes, ni honneur, ni attachement à ses devoirs, ni considération de fortune ne peuvent retenir deux amans qui trouvent l'occasion. Il sort des hommes & des femmes, *des atômes crochus*, qui ont bien de la peine à se séparer.

¶ Platon, je crois, dit que les Géans

Qui firent la guerre aux Dieux avoient deux corps, & que Jupiter pour les châtier les desunit, leur laissant toujours le penchant à la réünion. Ce penchant est la source de la fragilité humaine; ces deux corps conservent toujours l'un pour l'autre une extrême sympathie; & comme dit Balsac, *on ne se rencontre gueres deux ensemble qu'on n'ait quelque pensée de faire un tiers.*

¶ J'ai oüi dire à des femmes honnêtes, qu'un joli homme ne perdoit jamais rien auprès des Dames, qu'elles sentoient sa présence jusqu'au fond du cœur, & que celles qui affectoient de paroître les plus dédaigneuses, étoient les plus sensibles.

¶ Telle est sage, parce qu'elle est laide, ou desagréable par son humeur, ou parce qu'elle ne voit que des hommes peu propres à lui faire faire des réflexions; mais que cette Vestale qui ne jure que par sa vertu, se trouve avec quelqu'un qui lui plaise, à la verité, elle sentira d'abord un petit combat entre sa pudeur & sa fragilité, mais un moment après elle sourira avec des airs gracieux, qui adouciront sa fierté. Aussi les hommes ne sont point les dupes de ces vertus feroces, qui mordent & qui égratignent; car ou elles ne

mordent pas long-tems, ou elles ne mordent pas tout le monde.

Une de ces Vestales fit un grand chemin en peu de tems, & comme une de ses amies étonnée, lui representa le tort qu'elle se faisoit de marquer tant d'inclination pour les hommes; *Qu'y a-t-il de mieux à faire*, lui répondit-elle?

Dorine toute sage qu'elle est, immobile & muette quand elle n'est qu'avec des femmes, ressuscite à l'aparition d'un homme; ses yeux se vivifient, on lui voit le teint coloré, l'air animé; elle parle, remuë, fretille; il n'y a qu'un moment qu'elle avoit une affaire importante; elle devoit rendre aussi une visite d'honneur à une femme considérable, à peine un homme entre-t-il dans la compagnie, que tous ses projets disparoissent, elle se rengorge, elle ajuste sa coëffure, tire son gand pour faire voir sa belle main, l'objet la retient par un lien invisible.

¶ Les autres femmes sentent tous les jours la même foiblesse; & celles qui la sentent davantage, fulminent le plus contre celles qui la sentent moins. Les plus honnêtes ne sont pas celles qui font le plus de bruit; quand on fait éclater sa vertu, très souvent on se veut faire un voile pour cacher son libertinage, & un malheureux qu'on

qu'on hait & qu'on sacrifie en public, couvrir un heureux qu'on aime & qu'on caresse en particulier.

¶ C'est une chose naturelle d'aimer à être avec les femmes ; mais ce seroit vouloir faire une trop grande violence à la nature, d'y être sans le sentir : se voir, badiner, plaisanter, se dire des tendresses, il n'en faut pas tant pour échauffer le cœur d'une femme, que l'on voit souvent malgré sa précaution changer de couleur. L'ardeur du sang ne permet pas aux jeunes personnes de faire des réflexions, elles ne viendront qu'après l'expérience.

¶ Nos peres, disent les jeunes gens, ont bonne grace de venir nous donner des instructions qu'ils ont si mal suivies, puis qu'ils ont fait leur tems, qu'ils nous laissent faire le nôtre. Voilà ce qui a fait encore que nos ayeuls n'ont rien valu, que nous ne valons pas plus qu'eux, & que nos enfans vaudront encore moins. Tant que chacun FERA SON TEMS, & qu'il ne s'instruira que par sa propre expérience, les femmes & les hommes ne vivront pas dans une grande vertu.

¶ *Julie* si modeste a voulu courir le bal, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, elle s'est instruite, & peut parler sçayamment. C'est un étrange état

que celui d'une jeune personne , vive au milieu de mille objets agréables , dans des lieux qui n'inspirent que le plaisir , que *Julie* dans cet état , borne sa curiosité à voir le bal , c'est un grand bonheur pour elle , mais ce n'est peut-être pas sa faute.

Dorimene la prude ne court le bal qu'avec des hommes sages , à la bonne heure ; mais les hommes sages sont beaucoup plus dangereux pour les honnêtes femmes que les débauchez ; ceux-ci leur font horreur , & elles se confient à la sagesse des autres ; elles ne prennent pas garde qu'en estimant leur vertu , elles estiment leur personne. Dans la suite se sentant plus touchées du sexe que de la modestie , leur liaison qui a commencé par la sagesse finit par la fragilité.

Certaine Vestale avoit les meilleures intentions du monde avec un saint personnage qui la voyoit , ils s'étoient souvent rencontrés dans des lieux où l'on pratique toutes les vertus chrétiennes , & la charité seule étoit l'occasion de leurs visites , ils regardoient leur union comme un effet de la Providence ; cette union les a rendus insensiblement un peu plus familiers , & le moment fatal est venu où ils se sont aperçus l'un de l'autre.

Il y a donc bien de la fragilité dans le

monde ; & on doit bien l'éviter pour conserver sa vertu ; les belles portent leur venin ; les laides sont peut-être bien faites ; peut-être ont-elles de l'enjouement , & si elles blessent les yeux les premières fois qu'on les voit , on s'y accoutume dans la suite ; d'autant plus qu'on est vertueux , d'autant plus on est sensible. Puisque je tombe sur cet article , je dirai franchement que quand des hommes pieux n'ont à parler avec des femmes que sur le règlement de leurs mœurs , la conversation n'est pas longue ; mais lorsque leur discours dure deux & trois heures , on y traite plus souvent des affaires du cœur que de celles de la conscience.

Que ces entretiens se fassent dans les Eglises à la vûe du monde ; cela ne les rend pas moins suspects.

La publicité & la sainteté du lieu empêchent bien les actions extérieures , mais non pas les mouvemens secrets. Les fréquentes conversations avec des pénitentes , ont jetté plus d'une fois dans l'esprit du Directeur les semences de sa perte ; il n'y a rien de plus charitable que de consoler les affligés , mais on ne cherche pas toujours à leur donner une consolation spirituelle , & j'ai appris au sermon d'un F.... que *les entretiens ne sont ni longs ni*

frequens, quand on n'y parle que des intérêts de Dieu.

¶ Il y a des femmes qui affectent de paroître indifferentes pour les hommes, comme si le Seigneur les avoit faites d'un limon plus pur que les autres ; celles-là sont d'autant plus ridicules, que l'expérience fait voir que leur vertu ne consiste que dans leurs paroles.

On en voit d'autres qui avoient trop ingénument la fragilité de leur sexe, & leur aveu est imprudent ; les hommes, malins comme ils sont, croient souvent que sous prétexte d'avoüer la foiblesse generale des femmes, elles veulent faire connoître la leur particuliere, pour leur donner occasion de leur plaire. Les honnêtes femmes ne marquent ni indifférence ni attachement pour les hommes, elles ne blâment ni la mauvaise conduite des autres, ni ne loüent leur propre vertu, elles vont leur chemin, & on estime leur simplicité.

Dispute pour connoître la vertu d'une Fille.

JE fus present ces jours passez à une dispute sur une matiere assez délicate, qui est le moyen de connoître sûrement la vertu d'une fille. Cette dispute vint à l'occasion d'une relation qu'un homme revenu depuis peu de tems des Indes, faisoit des mœurs & de la religion des Banians ; après avoir parlé de leur créance, il vint à leur mariage, il dit qu'ils se marient à sept ans, & qu'ils sont peres à dix ; que si un garçon meurt avant que d'avoir eu une femme, les parens en cherchent quelqu'une, qui moyennant une somme couche avec le mort, pour qu'on ne reproche pas à sa famille, qu'il est mort sans avoir été marié.

Et quant aux cérémonies, il ajouta que l'on commençoit à faire du feu entre le marié & la mariée, pour signifier leur amour reciproque ; qu'un cordon de soye, qui faisoit le tour de leurs corps, marquoit le lien de mariage, & qu'une toile blanche qu'on mettoit entr'eux témoignoit leur chasteté, & sur tout celle de la fille à l'égard de tous les hommes.

Là-dessus, (& voici l'occasion de la

dispute) un plaisant bon ou mauvais de la compagnie, dit que la toile blanche étoit assez inutile.

Le voyageur répondit que les Indiens prétendent être sûrs là-dessus par le moyen d'une racine, qui portée au nez d'une fille, si elle est chaste, excite en elle une maniere d'assoupissement ; & si elle ne l'est pas, des mouvemens convulsifs.

Il confirma cette expérience par la vertu d'une autre herbe qu'il dit avoir vû dans une contrée des Indes Occidentales, sur laquelle, si les filles chastes s'asseient, elles se levent dans le même état que si elles venoient de se prostituer, ce qui n'arrive pas quand elles sont débauchées.

Grande dispute sur la vertu de ces herbes ; les uns croyoient cette vertu fabuleuse, les autres la souûtenoient par des principes de Physique. Ceux qui étoient contre la racine, convenoient que le démon pouvoit faire connoître la pudeur d'une fille ; comme autrefois à Rome, où l'on voyoit dans le Temple de la Chasteté une Statuë de marbre qui representoit la Verité, dont la bouche étoit toujours ouverte, & où les filles enfonçoient le bras, que les chastes le retiroient sans péril ; mais que la Statuë le coupoit à celles qui vivoient, ou qui avoient vécu dans le déreglement.

Qu'à Ephese il y avoit un antre du Dieu Pan, où l'on enfermoit une fille ; que si elle étoit vierge, on entendoit aussi-tôt une harmonie admirable, & qu'elle en sortoit avec une guirlande de feuilles de Pin sur la tête.

De ces deux exemples ils concluient que les deux racines de question ne pouvoient avoir aucune qualité naturelle pour faire connoître la vertu d'une fille, mais seulement une vertu magique que les Banjans accoûtument au démon y mettoient avec des paroles. Ils se confirmoient dans leur opinion par la vertu de la mandragore, de la lunaire, & de plusieurs autres herbes dont on se sert pour les sortilèges.

Les esprits étant échauffez, un inconnu qui étoit venu en cette maison pour quelque affaire, & qui d'un bout de la chambre avoit oïr la dispute sans dire mot, s'avançant vers la compagnie, demanda audience. Messieurs, dit-il, ce barbet que vous voyez est à moi depuis quelques années, je vous assure qu'il n'est pas forcier, & qu'on n'a dit sur lui aucune parole magique, je lui connois une qualité qui va finir votre contestation. Il ajouta qu'il distinguoit parfaitement par son odorat une fille d'avec une fem-

me, & qu'on n'avoit qu'à lui jeter le gand d'une fille mêlé dans cinq ou six gands de femme, qu'il apporteroit sûrement celui de la fille, & cela autant de fois qu'on voudroit sans se tromper.

On fit l'expérience sur le champ, & le chien ne se trompa point ; on prit une autrefois six gands de fille & un de femme, il raporta les six gands, & laissa l'autre.

On demanda un nouveau gand de fille, qu'on mit avec plusieurs de femme, le chien raporta celui de la fille, qui étoit présente, on gronda le barbet comme s'il avoit manqué, & lui ayant rejeté le même gand mêlé avec ceux de femmes, il le raporta encore : alors le maître faisant semblant de le vouloir battre le lui rejetta, le chien non seulement raporta le même gand, mais il vint tirer avec les dents le bas de la jupe de la fille, pour faire entendre que le gand étoit à elle.

L'expérience plusieurs fois réitérée parut miraculeuse, les voilà à recommencer leur contestation ; les uns vouloient que le barbet eût en lui quelque chose de magique ; & les autres plus phisiciens, disoient qu'il sort du corps d'une fille, & de celui d'une femme des esprits tout différens, qui se répandent sur tout ce qu'elles touchent, & que ces esprits frappant

diffe-

différemment l'odorat du barbet, qui sans doute devoit être beaucoup plus fin que l'odorat des autres chiens, produisoit en lui la connoissance distincte d'une fille d'avec une femme. J'ajoute ici par occasion que le barbet ne fit pas vieux os, & qu'une fille fort dévote devant les hommes, & aparemment peu devant Dieu, le sacrifia à sa prétenduë vertu. Dans le vrai, son odorat étoit dangereux, il avoit des suites trop fâcheuses, & en bonne police on ne devoit pas souffrir ce chien en vie un quart d'heure.

Le maître, qui sous les auspices de son chien avoit été reçu dans la conversation, dit avoir appris autrefois d'un mari docile, qu'un Roi nommé. *Pheron* étant devenu aveugle, & demandant à l'Oracle un remede pour guerir, il lui ordonna de l'urine d'une femme fidelle à son mari, que la sienne & toutes les autres de son Royaume manquant de cette vertu, il avoit été obligé de dépêcher des Ambassadeurs pour en chercher dans les Royaumes voisins; qu'après des recherches infinies le hazard lui en avoit donné une qui le guerit, qu'ayant commencé par faire brûler sa femme, il épousa celle qui lui avoit rendu la vûë; qu'à la verité elle ne fut pas si chaste dans la suite, & que le Roi.

lui demandant pourquoi elle avoit été fidelle à son premier mari, elle lui répondit naïvement, que *personne ne lui avoit jamais rien demandé.*

¶ Une fille de qualité jeune & jolie, mais d'un bien très médiocre, me fit voir dernièrement un placet qu'elle avoit dressé pour demander une pension au Roy. Sa principale raison étoit, qu'elle avoit toujours été sage, & que Sa Majesté lui pouvoit accorder cette grace d'autant plus facilement, qu'elle ne tiroit pas à conséquence.

Il y a des femmes aussi sage qu'elle, & tout ce qu'on dit ici ne doit point blesser les personnes honnêtes qui n'ont nulle part à la plaisanterie.

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR.

¶ **O**N doit regarder les Proverbes comme des maximes qui contiennent des vérités incontestables, ce sont en quelque façon des principes généraux tirez d'une infinité d'expériences sûres, qui à force de nous avoir frapés, nous ont à la fin convaincus.

Qu'on est heureux, dit-on, de se voir accablé de richesses & de dignité, on tient

toute la terre en respect ; il est vrai , mais l'attention continuelle & fâcheuse à conserver sa fortune , la rend amere , on l'achete à tous momens par des soins trop assidus , & par des ménagemens qu'on est contraint d'avoir pour des personnes souvent indignes , dont le commerce fait de la confusion. A la verité *Damon* paroît heureux , mais il ne fait jamais ce qu'il veut , toutes ses actions sont contraintes , il n'a pas la liberté de s'éloigner des yeux du maître , & il est obligé d'être toujours present pour dissiper les orages que l'envie pouroit élever contre lui.

¶ La Fortune impose un tribut aux heureux du monde , & ce tribut est l'incertitude & la crainte continuelle de l'avenir. C'est par là qu'elle a trouvé le moyen de donner aux hommes les choses qui sont le fondement du bonheur sans les rendre heureux , parce qu'elle leur en ôte la *certitude* dans la jouissance.

¶ On pleure sous le dais , plus que dans les chaumieres ; il est vrai que les pauvres pleurent quelquefois sur leur pauvreté , mais il faut peu pour apaiser leurs larmes , mais les grands pleurent sur leur grandeur par les difficultez qu'ils ont de la soutenir , & dans la crainte continuelle où ils sont de la perdre.

Autre explication du même Proverbe.

¶ **T**El qui depuis long-tems paroît attaché à vos intérêts , qui même les soutient dans les occasions , n'est pourtant qu'un perfide qui ne cherche qu'à mériter votre confiance , & à se rendre maître de vos secrets , pour le devenir de votre fortune. Le zele qu'il marque pour vous n'est qu'un piège plus assuré. Quand il vous soutient , il n'a pas encore trouvé l'occasion de vous perdre ; un peu de patience , le tems viendra qu'il vous dépouillera de vos charges , & qu'il sera le premier à profiter contre vous de votre simplicité , & à vous accabler secrètement de votre mauvaise fortune.

¶ Combien de sceleras qui ne s'étudient qu'à un'dehors de retenue ! Ames noires , grands comédiens de vertu , qui s'attirent les graces , & qu'on propose comme les modèles des gens de bien , ils ébloüissent le monde & leurs envieux mêmes , qui se voyent forcez à les estimer de peur d'être accablez par la multitude.

¶ Une femme d'un âge avancé , après avoir usé tous les artifices pour avoir encore quelques intrigues , se résout enfin

à être dévote, métier qu'elle ne fait qu'à son corps défendant. Elle est modeste dans ses habits, & en retranche la parure, qui d'ailleurs ne lui convient plus; elle a des liaisons avec toutes les dévotes; les billets attachés aux portes des Eglises apprennent au public la profusion de ses aumônes: cependant la voilà tout à coup refroidie, ne seroit-ce point que ces jours passez entrant la dernière dans une assemblée de charité, tout le monde ne se leva pas par respect, & qu'on oublia de lui donner la première place? On la croyoit morte à ses passions, & sur tout à l'orgueil; tout ce qui luit n'est pas or.

¶ Le proverbe n'est pas moins vrai pour la science que pour la vertu; tel fait le sçavant, dont la mémoire n'est chargée que de lieux communs. *Ariston* alloit l'après-dîné debiter avec un ton de suffisance les traits d'histoire qu'il avoit appris le matin; un étranger feroce s'est malheureusement trouvé dans la compagnie, qui a déconcerté sa capacité, il s'étoit préparé ce jour-là sur les premières années d'un tel règne, & il ne sçavoit pas les suivantes, l'étranger l'a poussé, & *Ariston* a été obligé de se taire. On a trouvé qu'il est Historien avec les Philosophes, & Geographe avec les Archi-

rectes, & que la plus belle partie de sa science consiste à sçavoir l'origine de quelques anciennes Epitaphes, qui ornent de vieux Tombeaux.

L'Amour vient quand on y pense le moins.

JULIE menoit une vie retirée, elle étoit peu sensible au plaisir; apliquée à des choses sérieuses, pleine de vertu, & n'ayant autre attention que sur sa propre conduite, malgré tout cela, elle est devenue sensible, & quelques conversations de hazard avec *Celse* l'ont jettée dans un engagement qui trouble son repos.

Celse vivoit depuis quelques années hors de tout commerce, deux ou trois amis de son caractere faisoient toute sa société; le monde ne le touchoit par aucun endroit, & de toutes les passions, l'amour étoit celle dont il étoit le plus éloigné: Cependant il aime. *Celse* & *Julie* s'aiment donc parfaitement; à la vérité *Celse* est tout sagesse & tout modération, *Julie* est la vertu même, ils sont pourtant ravis de se voir, ils ne se voyent jamais assez, leur cœur est quelquefois touché de jalousie, on gronde, on se fait de petits reproches, & on se raccommode avec des

plaisirs cinq fois trempez dans le nectar des Dieux. Ils s'entendent tous deux au moindre signe, & *Celse* ne perd rien de ce que *Julie* lui dit de tendre ; ce qui n'est pas un petit plaisir pour elle de voir qu'un cœur *philosophe* sent les moindres fa-
veurs.

Ce qui surprend les personnes qui connoissent *Julie*, c'est qu'elle a eu en Italie & en France plusieurs amans illustres, qu'elle a négligé, & elle n'a pû se défendre de *Celse*, qui à la vérité a son mérite, mais qui n'est ni fort jeune ni fort dangereux, & qui certainement ne pensoit pas à la rendre sensible. Elle disoit ces jours passez à une dévote, à propos de je ne sçai quoi, *qu'elle n'avoit jamais fait de pechez de commission, mais bien d'omission*, lui voulant faire entendre qu'elle ne péchoit que par l'éloignement qu'elle avoit de la galanterie.

Ce qui la rend aimable c'est sa douceur & sa complaisance, à la voir avec des personnes qui veulent primer, elle est docile jusqu'à la stupidité ; ce qui a fait dire qu'elle n'avoit qu'un esprit médiocre, & qu'on ne trouvoit aucune ressource dans son entretien : Mais on en va juger par la suite.

Il y a quelque tems que se trouvant à

la campagne, éloignée de son amant, & à paremment avec un peu d'inquiétude, elle se leva une nuit par un beau clair de Lune, & descendit dans le jardin de la maison où elle étoit ; ce clair de Lune la fit souvenir de Diane, qu'un Poëte Italien décrit descendant du Ciel pour venir voir Endimion. Comme cette idée lui plut par rapport à la situation de son cœur, à peine fut-elle remontée dans sa chambre qu'elle traduisit l'endroit du Poëme de la maniere suivante.

*Endimion fatigué de la longueur du jour
dormoit une nuit couché sur des fleurs, les
petits amours, après lui avoir délié son
carquois, arrangeoient ses cheveux blonds
sur son visage, & des fleurs qu'ils cueil-
loient auprès de lui, faisoient des tresses pour
lui lier les mains, & des guirlandes pour le
couronner. Les lys & les roses perdoient
leur beauté auprès de ses lèvres vermeilles.
L'air étoit parfaitement tranquile, le ze-
phir même retenoit son haleine, & tous les
objets d'alentour sembloient dire par leur
silence, voilà l'Amour qui dort.*

*Alors la Déesse du premier Ciel toute
couverte des rayons du Soleil, tira le voile
sur la scene du monde, elle considéra quel-
ques momens les campagnes vastes & soli-
taires, & ayant secoué le bord de sa robe*

pour faire tomber la rosée , elle jeta par hazard les yeux sur une côte , où apercevant Endimion qui dormoit , elle descendit du Ciel pour consentir de plus près sa curiosité.

A peine parut-elle que la troupe craintive des petits amours disparut. Se voyant seule auprès de ce beau Berger ; d'abord la pudeur retint ses pas , & incertaine de ce qu'elle devoit faire , elle commençoit déjà à se retirer ; mais la beauté d'Endimion la fit revenir.

Elle se sentit tout à coup brûlée d'un feu qui remplit son cœur de tendres desirs ; elle marchoit doucement autour du Berger , s'approchant peu à peu jusqu'à ce qu'elle s'assit à son côté , & des diverses fleurs que les amours avoient tressées , elle lui couronna le front , & lui couvrit le sein.

Un moment après elle lui prit la main qu'elle baisa , & ses baisers furent si vifs & si tendres , qu'Endimion en fut éveillé. Ebloüi du grand éclat qui sortoit des yeux de la Déesse , il trembla de respect , & s'alloit jeter à ses pieds , si en l'embrassant elle ne l'eût retenu.

Aimable Berger , lui dit-elle , pourquoi es-tu surpris en me voyant ! je suis Diane , l'Amour me conduit vers toi dans cette campagne , ne te troubles point , pense

Entretien avec deux Voyageurs.

JE fus hier chez une personne pour une affaire, comme je prenois congé de lui, je vis entrer deux hommes que je connus être de ses anciens amis, qui venoient lui rendre visite. Ils me parurent gens d'esprit; & sçachant qu'ils avoient passé plusieurs années à voyager, & sur tout dans l'Asie, je m'arrêtai pour m'éclaircir sur plusieurs choses que j'ai lûës des Relations, que je ne crois pas bien fidèles.

Je les priai de me dire ce qu'ils avoient appris dans la Chine, de la fameuse muraille qui la sépare de la Tartarie. Ils me répondirent avoir sçû des Chinois, que Crisnagol cent dix-septième Roi de cet Empire avoit fait bâtir cette muraille il y a deux mille ans, pour mettre son Etat à couvert de l'irruption des Tartares, qu'elle avoit plus de quatre cens lieues de long, douze aunes d'épais, & que sept cens cinquante mille hommes y avoient travaillé vingt-sept ans pour l'achever.

Ils me dirent dans la suite de la conversation, que les Chinois étoient communément bien faits, polis, d'un esprit

doux, politiques, inventifs, aimant l'oisiveté, industrieux, peu capables de guerre, manquant de bons soldats, & que pour cette raison, les Provinces les plus septentrionales de cet Empire étoient tombées sous la domination des Tartares, qui avoient depuis un grand nombre d'années percé en plusieurs endroits la muraille dont ils venoient de me parler; que les Chinois étoient plus jaloux qu'aucun peuple de l'Asie, qu'ils tenoient leurs femmes dans une rude captivité, & que de tous les maux que leur avoit fait la domination des Tartares, ils comptoient pour le plus cruel & le plus insupportable, la liberté qu'ils avoient donnée à leurs femmes d'aller à la promenade, quand il leur plaisoit, & d'avoir le plaisir de la campagne, qu'elles n'avoient jamais eu avant leur conquête.

Ils ajoutèrent qu'en certaines Provinces de la Chine les Magistrats faisoient épouser les belles filles aux hommes riches, & que comme les maris dotoient leurs femmes, les mêmes Magistrats prenoient la dot pour marier les laides à des hommes pauvres.

Que dans d'autres Provinces, quand le mari avoit doté la fille qu'il vouloit épouser, elle portoit la dot à son pere

pour la peine qu'il avoit eüe à l'élever ; que néanmoins cette pieté des enfans envers les peres , n'étoit pas dans les peres pour les enfans ; que quand les Chinois en avoient trop , & qu'ils étoient pauvres , ils en vendoient une partie , ou même ils les noyoient dans la pensée , suivant la Metempsychose , que leurs ames passeroient dans les corps de quelques enfans riches , & qu'ils seroient plus heureux.

Ils nous dirent encore que les sciences florissoient dans la Chine , qu'ils y avoient vû de sçavans Geometres , d'habiles Medecins , & d'excélens Astronomes , & que la Medecine y étoit exercée avec une grande capacité , & une excellente méthode. Que depuis CONFUTIUS , la Philosophie y étoit si estimée , que tous les grands de l'Empire en faisoient profession , & sur tout de celle de ce Philosophe , & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient remplis de ses maximes qui eussent part au gouvernement.

Ils m'apprirent que CONFUTIUS étoit le Socrate des Chinois , qui vivoit à peu près dans le tems du Socrate des Grecs , qu'il passoit pour le Sage de la Chine , parce qu'il n'avoit jamais voulu étudier que la science des mœurs. Que c'étoit lui

qui avoit ramassé toutes les Sentences des Philosophes qui l'avoient précédé, auxquelles il avoit joint ses propres réflexions que les Chinois trouvoient si belles, qu'ils les suivoient comme les règles de leur vertu.

Après cela, nous faisant quelque détail de leur Religion, ils nous dirent qu'ils croyoient un seul Dieu Roi du Ciel; qu'en quelques Provinces ils avoient plusieurs sortes d'idolâtries, qu'ils sacrifioient aux Astres, & qu'ils regardoient leurs premiers Rois & leurs anciens Philosophes comme des *Divinites*, qu'ils faisoient pourtant dépendre de Dieu. Qu'en d'autres endroits de la Chine ils étoient sorciers, que le diable les trompoit par plusieurs choses sensibles; & qu'ils croyoient si fort la résurrection, qu'ils se prétoient de l'argent à condition de se le rendre en l'autre monde.

Je ne pûs m'empêcher de sçavoir gré à ces peuples, d'honorer si parfaitement leurs Philosophes; & sur ce que je dis que nous étions bien éloignés d'avoir pour les nôtres la même vénération, l'un d'eux me répondit que nos Philosophes étoient bien differens de ceux de la Chine; que les nôtres ne remplissoient l'esprit des jeunes gens que de subtilitez vaines, qui

les rendoient incapables des choses solides ; mais que les Philosophes Chinois ne s'apliquoient qu'à une morale pleine de bon sens , pour leur donner de la probité & de la vertu. Qu'en Europe on étoit Philosophe pour contester , & que dans la Chine on s'attachoit à une Philosophie d'usage , qui tenoit les peuples dans la tranquillité ; qu'en un mot nous étions Philosophes par intérêt & par orgueil , & que les Chinois , persuadés que les Sçavans devoient être plus gens de bien que les autres, n'étudioient que pour être plus justes & plus modérez.

Après cela ces deux hommes recommencerent à nous parler de plusieurs choses curieuses de l'Asie , entr'autres du *Mannati* , qui est un poisson , dans la tête duquel il se produit une pierre qui guerit de la mélancolie.

Ils nous assurèrent avoir vû dans le *Pangab* , Province des Indes , une allée droite plantée d'arbres , qui a bien cinq cens mille de long , c'est-à-dire , plus de cent cinquante lieuës de France.

Ils ajoûterent que Mogul Roi d'Indostan nourrissoit trois cens mille Chevaux & deux mille Elephans , avec une pate faite de beurre & de sucre noir apelée *Donna*.

Ils

Ils nous raconterent plusieurs choses judicieuses de l'Elephant, entr'autres que dans le Mogol, quand un criminel a mérité la mort, qui est d'être jetté aux pieds de l'Elephant, on lit la sentence en sa présence, & qu'il écoute bien le nombre des coups qu'il lui doit donner, sans jamais aller au-delà de la condamnation.

Ensuite ils nous dirent un mot des manieres differentes des peuples & des Rois de l'Asie. Ils trouvoient les Siamois vifs, ingenieux, hardis, entreprenans, cruels, féditieux.

Les Tartares belliqueux, cruels, laborieux, brutaux, mais s'ils vouloient capables de science & de politesse. Et pour nous bien faire connoître le caractère d'esprit des Rois des Indes, ils nous raconterent les demandes ridicules d'un de ces Rois à un *Zeriont* qui le pressoit d'entrer dans sa Religion.

Ce Roi y consentit, à condition qu'au paravant il lui promit quatre choses : La premiere, *qu'il ne mourroit jamais* : La seconde *qu'il pourroit monter au Ciel, & en descendre quand il voudroit* : L'autre, *qu'il sçauroit tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il fera* : Et enfin *que son corps seroit toujours invulnérable*.
Après nous avoir entretenu de plusieurs

Q

autres choses semblables, ils prirent congé de nous, & se retirèrent.

Quand je fus seul avec mon ami, je le priai de m'apprendre qui étoient ces voyageurs ; il me dit qu'ils étoient deux anciens amis, & que celui qui s'appelloit la *Bussiere* avoit eu depuis quelques années une affliction très sensible, qu'il me raconta de la maniere suivante.

HISTOIRE.

LA *Bussiere* aimoit une fille, belle, jeune, riche & de bonne maison, & ils s'aimoient tous deux d'un amour d'autant plus tranquile, qu'il étoit approuvé par leurs parens qui avoient dessein de les marier. Cette fille étant un jour conviée au mariage d'une de ses amies, fut vûë par un jeune homme, fils unique, de très bonne maison, avec des biens immenses, qui pénétré de ses agrémens & de ses manieres, dit à son pere, qui lui avoit laissé le choix d'une femme, qu'il en avoit trouvé une pour laquelle seule son cœur pouvoit être sensible & il la lui nomma ; ce pere qui connoissoit celui de la fille, la lui vint demander pour son fils ; cette proposition trouvée très avantageu-

se, fut acceptée fut le champ, & les articles furent dressés peu de jours après. Le pere de la fille les lui montra, en lui aprenant son nouvel engagement. Un coup de foudre ne l'auroit pas plus étourdie, & son pere la voyant interdite la laissa sans lui parler davantage.

A peine eût-elle repris ses sens qu'elle écrivit cette nouvelle à son Amant, qui pensa mourir de douleur. Le lendemain son pere revint qui lui marqua ses intentions avec plus de vivacité; & après plusieurs raisons d'interêt & de fortune, à quoi elle demeura toujours insensible, il la menaça de toutes les violences imaginables, si elle résistoit plus long-tems à sa volonté. Enfin se voyant dans l'impossibilité d'éviter le sacrifice, elle se laissa entraîner à l'Autel.

Le mariage fait, on la mena dans la maison de son mari, où l'on avoit préparé une fête magnifique, qui bien loin de lui donner du plaisir la pénétra de douleur.

Heureusement pour elle le mari se trouva parfaitement honnête homme, d'une douceur & d'une complaisance achevée, lui donnant avec profusion tout ce qu'elle souhaitoit, & allant au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir.

L'amour est bien injuste : quelque raison qu'elle eût d'estimer au moins la tendresse de son mari, elle lui étoit insupportable, & tout ce qu'elle pouvoit prendre sur elle, c'étoit de violenter son cœur pour lui cacher son indifférence, cependant il la sentit, & en fut sensiblement touché ; mais comme il ne crût pas qu'elle aimât personne, il continua ses empressements dans la pensée de lui donner dans la suite des sentimens plus favorables pour lui.

Dans ce tems-là un de ses amis revenant de l'armée vint prendre part à la joye de son mariage, & lui aprit sans dessein, que sa femme avoit aimé la Buffiere, & que leurs parens avoient été sur le point de les marier ; le mari frappé de cette nouvelle, ne chercha plus la cause de sa froideur, il voulut connoître la Buffiere, que son ami lui fit voir à la Comedie. Le mari sans dire mot, examina pendant quelques mois la conduite de sa femme qu'il trouva très régulière, point d'intrigues, point de jeu, point de compagnie suspecte, retirée dans sa maison, veillant à ses affaires, beaucoup d'égard pour lui, mais point de tendresse, & il voyoit avec douleur que la seule raison & non pas son goût, lui faisoit remplir ses devoirs. Il admiroit sa vertu, & se

plaignoit en lui-même de sa mauvaise fortune.

La belle saison étant venuë , dans le dessein de l'éloigner d'un lieu où étoit son amant , il lui proposa d'aller passer quelques mois en une terre, ce qu'elle accepta. J'ai oublié de vous dire que cette Dame desaignoit parfaitement , & que son plus grand plaisir étoit de faire des Païsages. Après avoir donné tout le tems nécessaire à ses devoirs , elle se retiroit au haut de sa maison dans un cabinet qu'elle s'étoit fait , qui avoit de tous côtez des vûës charmantes. Là elle passoit quelquefois les après dînées entieres à desaigner ; & comme elle avoit toujourns sa passion également presente , elle ne faisoit aucun païsage où elle ne peignit son amant , tantôt en voyageur , tantôt en berger , cueillant des fleurs dans un parterre , ou pêchant assis au bord d'une riviere ; & comme elle ne sçavoit pas que son mari le connût elle lui laissoit voir tous ses desseins. On peut s'imaginer la douleur secrete qu'il sentoît , voyant le cœur de sa femme toujourns sensible pour cet heureux rival : Mais ce qui acheva de l'accabler d'affliction , ce fut quand il lui vit placer ces païsages en la ruelle de son lit , afin que son amant fut le premier objet

qui frapât ses yeux à son réveil ; & un matin que ce mari si digne de compassion fit semblant de dormir profondement , il eût la douleur de l'entendre soupirer en regardant ces tableaux. Une indifférence si cruelle ne le porta jamais à lui marquer le moindre ressentiment , au contraire redoublant sa tendresse , il se flatoit de lui faire prendre à la fin pour lui les sentimens qu'il méritoit.

Il passa quelques années dans le même état , mais sans pouvoir changer le cœur de sa femme , ce qui le fit résoudre à aller faire une campagne. Comme il conservoit toujours pour elle une tendresse extrême , il lui écrivoit avec toute la passion d'un amant , & elle faisoit tout son possible pour lui marquer dans ses réponses les mêmes sentimens ; mais croyant voir , comme il étoit vrai , de la contrainte dans ses paroles , & désespérant enfin de la gagner , il s'abandonna dans une occasion , où faisant des actions dignes de son courage , il reçût deux blessures mortelles , & comme il sentit encore quelque reste de force , il lui écrivit pour la dernière fois.

Il commença par lui témoigner sa douleur de l'avoir mise par son mariage dans un état aussi triste que celui où elle étoit ;

que si avant que de l'épouser il eût scû que son cœur eût été engagé, il ne l'eût pas séparée d'un homme qu'elle aimoit si tendrement ; après cela il lui marqua qu'il avoit vû avec un déplaisir extrême cet homme heureux représenté sous diverses figures dans ses païsages, & qu'il avoit souhaité mille fois de mourir en voyant ces tableaux près de son lit exposez à ses yeux, qu'il avoit entendu ses soupirs pour cet amant, qu'il n'avoit osé lui en parler de peur de lui faire quelque peine, en lui marquant que son engagement ne lui étoit pas inconnu. Qu'au reste il ne s'étoit jamais plaint de son malheur à personne, qu'il s'étoit contenté de le déplorer en lui-même, n'ayant voulu imaginer autre moyen que son amour pour tâcher de la rendre sensible. Il lui fit voir une estime parfaite pour sa vertu ; qu'il avoit vû la violence qu'elle s'étoit faite pour l'aimer sans l'avoir pû ; que son malheur venoit de son étoile, & non pas d'elle, qu'en mourant il n'osoit la prier de se souvenir de lui, qu'il la supplioit au contraire de l'oublier, afin qu'aucun fâcheux souvenir ne vint jamais troubler la douceur qu'il lui souhaitoit avec son amant.

Vous pouvez penser l'effet que cette Lettre produisit dans le cœur de cette

femme , elle tomba dans une affliction extrême , qui redoubla à la nouvelle de la mort de son mari ; & quand elle vit venir son corps qu'on apporta de l'armée , elle voulut se sacrifier , afin de lui donner sa vie n'ayant pû lui donner son cœur. Après avoir passé plusieurs jours à se reprocher son indifférence ; elle crût la réparer en quelque façon en lui sacrifiant les passages qui lui avoient donné une si cruelle douleur ; mais étrange tyrannie de l'amour ! quelque juste que lui parût ce sacrifice , s'apercevant qu'elle brûloit les divers portraits de son amant , elle sentit au fond de son cœur un regret cuisant , qui lui fit bien connoître qu'elle étoit toujours sensible.

Quand son mari fut mort , la *Bussiere* en aprit peu de jours après la nouvelle à Londres , d'où il revint aussi-tôt , mais on lui dit qu'elle ne voyoit personne ; elle fut quelques mois dans la même retraite , pendant lesquels il rendoit des visites fréquentes à son pere , qui le recevoit avec beaucoup d'amitié , & ce fut par son moyen qu'il la vit , & que peu d'années après il réunit leur cœur & les maria.

Quelque plaisir qu'elle eût de son nouvel état , elle avoit de la peine à éloigner de son esprit les idées du mari qu'elle avoit perdu ,

perdu , & le souvenir de sa froideur pour lui , venoit troubler son repos. Mais la *Bussiere* toujours present à ses yeux lui adouciſſoit sa peine ; & enfin elle lui laissa voir peu à peu toute la tendresse de ses sentimens.

Ce fut dans un de ces momens d'effusion de cœur , qu'elle lui découvrit de quelle maniere elle amusoit son amour par des paſſages , où elle le peignoit sous différentes figures , & qu'elle plaçoit près de son lit , pour avoir le plaisir de le voir à son réveil ; cet aveu le charmoit , mais leurs plaisirs ne furent pas longs , comme vous allez voir dans la suite.

Pendant le premier mariage de cette femme , la *Bussiere* fut fort aimé d'une Angloise. Il y avoit eu entr'eux ce qui arrive à tous les amans , de la jalousie , des querelles , & puis la paix ; cette personne lui avoit donné son portrait , & lui avoit écrit plusieurs lettres tendres pendant leurs broüilleries & dans leurs raccommodemens , que la *Bussiere* avoit toujours gardées , & aparemment sans y penser.

Un jour pressé de quelque affaire , il laissa la clef à la porte de son cabinet , où sa femme entra par hazard , & trou-

194 SAINT-EVRÉMONIANE.

vant une cassette ouverte , elle eût la curiosité de voir ce qui étoit dedans. Le sort la fit tomber sur ce portrait & sur ces lettres qu'elle lut , & qui la pénétrèrent de douleur. Elle se persuada aussitôt que son mari ne l'aimoit plus , & qu'il avoit une inclination secrète , à qui il confioit ses plus tendres desirs. Elle tomba dans des rêveries dont elle ne voulut jamais dire la cause à personne , & elle crut que les instances que son mari lui fit dans la suite pour la sçavoir , n'étoit qu'une couleur aparente pour lui cacher son engagement.

Jamais elle ne rapella plus vivement & avec des larmes plus abondantes , la tendresse du mari qu'elle avoit perdu , dont elle se grossissoit alors toute l'ardeur & tout le mérite ; elle se reprochoit d'avoir cherché les moyens d'entretenir son indifférence, pour lui , & redoubloit ses pleurs au souvenir de son ingratitude. Sur tout quel repentir d'avoir dit à la *Bussière* ce qu'elle avoit fait pour le conserver toujours présent à son esprit, dans un tems où elle devoit tout faire pour l'oublier.

Un état aussi violent ne pouvoit durer sans des suites fâcheuses , elle tomba dans une fièvre ardente , & persua-

dée qu'elle étoit trahie , elle s'opiniâtra
toujours à cacher la cause de son mal ,
sur tout à la *Bussiere* , ou de dépit , ou
craignant peut-être de lui faire voir qu'el-
le avoit découvert son infidélité.

Ils avoient de leur mariage une petite
fille d'environ quatre ans , l'ayant fait ve-
nir , & la prenant par la main , elle la lui
présenta , le suppliant de la recevoir com-
me le dernier gage de son amour. La
Bussiere fondeoit en pleurs , on le tira de ce
spectacle douloureux , & on fut deux jours
à lui cacher la mort de sa femme.

Une nièce qui ne l'avoit pas quittée
pendant sa maladie , trouva , après qu'elle
fut morte , ce portrait & ces lettres
sous le chevet de son lit ; à peine les eût-
elle lûes , qu'elle devina facilement la
cause de son malheur , elle eût d'abord la
pensée de les remettre à la *Bussiere* ; mais
ayant fait réflexion , elle aima mieux les
supprimer , de peur de le faire mourir de
douleur.

Comme rien ne pouvoit consoler la
Bussiere , & que tout ce qu'il voyoit lui
rapelloit continuellement les tristes idées
de ce qu'il avoit perdu , ses parens le por-
terent à voyager , à quoi il avoit toujours
eu de l'inclination ; la personne que vous
avez vû avec lui , me dit mon ami , ne l'a

point quitté , & c'est de leurs voyages qu'ils viennent de nous entretenir.

Après qu'il eût achevé de parler : Vous voyez , reprit-il un moment après , que l'homme n'est pas fait pour vivre dans une longue prospérité.

D' A P O L L O N I U S .

De la Magie , & du Démon de Socrate.

JE viens de lire la vie d'*Apollonius de Thiane* , composée par Philostrate. C'est cet Apollonius qui prédit l'Empire à Domitien. Dans la suite , il fut pourtant mal récompensé de sa prédiction ; car dans une occasion cet Empereur l'auroit fait mourir s'il n'eût disparu à ses yeux par le secours d'un démon qui le porta à Poussol.

Philostrate dit qu'il se rendoit invisible quand il vouloit , qu'il devinoit les pensées , qu'il délivroit les possédez ; mais qu'il n'étoit pas Magicien , ne faisant ces prédictions & ces prodiges , que par le secours d'un genie qui lui obéïssoit , & qui lui révéloit les choses futures , comme il étoit arrivé à Socrate.

Cependant *Apollonius* étoit Magicien,

& même ses prestiges ont été nuisibles à l'Eglise ; ils paroissoient si merveilleux , que plusieurs personnes le prirent pour un Dieu , & Hierocles publia un livre où il le faisoit aussi puissant que Jesus-Christ. Saint Jean le combattit à Ephese. Ce fut dans cette même Ville , où haranguant le peuple , il s'arrêta tout à coup , criant : *Courage Etienne , frappe le Tiran* , ajoutant qu'on venoit de tuer Domitien , ce qui se trouva vrai , par la nouvelle qu'on eût peu de tems après de sa mort.

Apollonius voulut passer pour immortel , & ce fut pour cette raison que l'Empereur Nerva lui ayant écrit , il envoya la réponse par Damis son cher disciple , à qui il avoit dessein de cacher sa mort. Ses sectateurs publient qu'en l'année 97. de Jesus-Christ , il fut enlevé au Ciel : les autres , qu'il est mort en Candie ; & quelques-uns assûrent qu'étant en l'Isle de Rhodes il entra dans le Temple de Minerve , & que là il disparut tout à coup en la presence du peuple. Vrai semblablement il fut emporté par le démon comme un insigne Magicien , qui pendant sa vie s'étoit fait une application particuliere de détruire la Divinité de Jesus-Christ.

Philostate rapporte qu'après sa mort il parut à un jeune homme de Tiane , qui

doutoit si l'ame mouroit avec le corps, & qu'il le persuada de son immortalité.

Il n'est pas vrai qu'*Apollonius* devinât les pensées, ni qu'il chassât les démons du corps des possédez. Dieu seul connoît le secret du cœur, si ce n'est que les pensées soient accompagnées de quelque signe extérieur, qui les découvre au démon.

Pareillement jamais Magicien n'a chassé le démon du corps des possédez; car il ne pourroit le faire que par le moyen d'un autre démon; & alors, comme dit le Seigneur, son Empire seroit divisé.

A la vérité, dans les choses naturelles, un démon peut empêcher l'action d'un autre démon, parce que l'un étant d'une espece plus noble que l'autre, peut par sa propre force s'opposer à ce que l'autre veut faire. Ce qui pourtant n'empêche pas qu'un démon inférieur, s'il a un ordre de Dieu, n'arrête ou ne détruise tout ce que les démons supérieurs auroient fait, ou voudroient faire, parce qu'alors Dieu lie le démon plus puissant, & ne lui permet pas d'agir.

On demande un jour là-dessus, pourquoi un démon ne pouvoit pas chasser un autre démon, puisque dans Tobie la fu-

mée du foye d'un poisson chassa le démon qui avoit tué les sept maris de Sara, fille de Raguel.

Pour entendre les paroles de l'Ange à Tobie, il faut se souvenir que Tobie pendant son voyage, se lavant les pieds au bord du Tigre, un poisson sortit de l'eau tout à coup pour le dévorer. Raphaël lui ayant commandé de tirer ce poisson à terre, lui dit, que quand il seroit mort il lui ôtât les entrailles, & qu'il gardât le *foye*, le *cœur*, & le *fiel*. On sçait que le foye est le siege de la concupiscence; cela supposé.

On pourroit, ce me semble, répondre que la fumée du poisson ne chassa point le démon de la chambre de Sara la première nuit de ses nôtces avec Tobie; mais que ce fut la continence de Tobie, qui fit ce que l'Ange lui avoit ordonné. Comme les sept maris de Sara ne cherchoient dans leur mariage que la seule concupiscence, Dieu les abandonna au pouvoir du démon. Tobie au contraire la première nuit brûla le *foye* du poisson, c'est-à-dire, sacrifia ses desirs à Dieu, & passa les deux suivantes en oraison, ce qui est signifié par le *cœur* & par le *fiel* du poisson, qui marquent l'amour ardent qu'il avoit pour Dieu, & la quatrième nuit il habita

avec Sara sans craindre la puissance du démon.

Mais surquoi la défense de la magie peut-elle être fondée !

Sur ce que le monde matériel & visible, tel qu'est le nôtre, ne doit avoir aucun commerce avec le monde spirituel & invisible. Comme les esprits & les créatures corporelles ne peuvent être sujettes aux mêmes loix, elles ne peuvent entrer dans une même société. Suivant cette raison *Palingenius* se trompe, quand il dit que l'air étant rempli de bons genies, il nous seroit utile d'avoir liaison avec eux.

De plus, les esprits qui sont dans les élémens, ne sont point de bons genies, mais des Anges rebelles, (à la vérité moins que les autres) dont le commerce seroit très nuisible à notre vie, & à notre salut.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici en quel tems a commencé la magie, & si *Zoroastre* n'en a pas donné les premières connoissances.

Zoroastre étoit Astrologue & non pas Magicien ; mais ce qu'on peut dire de plus raisonnable là-dessus, c'est ce que dit CASSIEN dans ses * Conférences,

* pag. 332.

que la plus ancienne tradition nous apprend que *Cham* fils de Noé instruit de la magie, & n'osant mettre dans l'Arche des livres de cette matiere, grava sur des lames de divers métaux, & sur des pierres les connoissances qu'il en avoit, afin que le déluge n'en pût effacer les caracteres, & qu'après que les eaux seroient retirées, il les pût reprendre, comme il fit, pour les transmettre à la posterité.

Quant au genie ou au démon de *Socrate*, on ne peut croire que ce Philosophe ait eu de la communication avec son bon Ange, étant une grace que Dieu n'a accordée qu'à quelques Saints. On ne doit pas penser non plus qu'il ait été inspiré par un mauvais démon, lui, dont la vie a été si pleine de vertu, que plusieurs Pères n'ont pas desespéré de son salut.

Ce qu'on peut donc penser de ce *genie*, c'est que les Philosophes du tems de Socrate s'attachoient tous à la Physique, & que lui s'apliqua uniquement à la Morale pour mieux connoître le cœur de l'homme, & les vertus qui lui conviennent. L'étude continuelle qu'il faisoit de cette science que les autres Philosophes négligeoient, & le grand progrès qu'il y fit, le rendirent si vénérable aux Athéniens, qu'ils lui attribuerent un démon,

ne pouvant s'imaginer que ses lumieres lui vinssent d'ailleurs, que d'une intelligence superieure.

Il me souvient de deux choses que j'infererai ici par occasion, qui marquent assez bien le caractere de ce Philosophe.

Il ne pouvoit pardonner l'attention continuelle qu'on a à se donner des agrémens, & la négligence que l'on marque à se parer de la vertu. Quand il voyoit des personnes qui se faisoient peindre ; *Que nous avons de soin*, disoit-il, *de faire un portrait qui nous ressemble ! & que nous en avons peu d'en faire de nous, un, qui ressemble à la Divinité !*

Il estimoit *le repos*, le plus grand de tous les plaisirs, & *un bon ami*, le plus excellent de tous les biens, & le seul qui peut être légitimement désiré & cherché par un Philosophe.

Il recommandoit trois choses à ses Disciples, *la sagesse, la pudeur, & le silence*. Il disoit qu'il n'y avoit rien de plus utile à l'homme qu'*une méchante femme*, parce que s'étant accoutumé à la souffrir, il ne trouvoit plus rien de difficile.

Quand on vint lui dire qu'il étoit condamné à la mort par les Atheniens ; & eux, répondit-il, *le sont par la nature*. Et sa femme se plaignant que c'étoit inju-

stement : *Voudrois-tu*, lui dit-il, *que ce fut justement ?*

LA JUSTICE.

Vertu inconnuë parmi les hommes. Ceux qui par leur devoir s'obligent à la rendre aux autres, ne se la rendent presque jamais à eux-mêmes, leur intérêt les aveugle, & il semble qu'étant parvenus aux dignitez, ils se sont acquis le droit de faire impunément des entreprises injustes. Qu'un misérable tombe dans la moindre erreur, c'est un monstre ; qu'un homme de qualité fasse une action infâme, ce n'est tout au plus qu'une fragilité. Lorsque je reçois une injure de mon inférieur, je m'en plains ; & quand un grand me casse le bras, je suis trop heureux qu'il ne m'ait pas ôté la vie.

¶ Si voler & faire des concussions sont des injustices, où en fait-on plus que parmi la plupart des Praticiens ? Combien de mauvais conseils donnez ? Combien de subtilitez pernicieuses pour multiplier les contestations ? Et le pis est que mon Procureur me trompe le premier en abusant de ma simplicité. Je l'avouë, j'ai été la dupe plus d'une fois de ceux à qui j'avois

donné ma confiance, & j'ai connu à mes dépens que j'avois plus à me garder de mes gens d'affaires, que de mes ennemis.

Un jour feu *Arlequin* representoit dans une Comedie un voleur de grand chemin. Se sentant poursuivi par les Archers, il vient sur le théâtre tout hors d'haleine, & ne sçachant où se cacher. *Ha ! ciel*, dit-il, *je suis perdu ; les Sergens, les Archers, le Prevost, tous ces gens de bien^m me poursuivent, que deviendrai-je ? où me fourrer ? Je me suis déguisé avec cet habit d'Arlequin pour n'être pas reconnu ; il y a dix ans que je suis dans la profession, je l'ai toujours exercée avec honneur, sans jamais prévariquer ; & ma conscience ne me reproche rien là-dessus, mais les honnêtes gens ne sont pas heureux. & si j'avois été fripon j'aurois fait fortune. Un miserable Prevost & des malheureux Archers, plus voleurs que moi, sont venus interrompre mon occupation, & me courent comme un lievre. Je me suis sauvé dans cette ville, où l'on aura de la peine à me reconnoître ; car il y a tant de gens de ma profession, que j'espere d'être confondu dans la foule.*

Mais, continuë-t-il, *ce n'est pas tout, il faut vivre & je n'ai rien. Quel métier*

faire ! je sçai assez bien le Palais , & je pourrois être principal Clerc d'un Procureur ; mais non , ce seroit tomber de fièvre en chaud mal. Homme d'affaire , encore pis , &c.

¶ On appelle les Praticiens *gens de Justice* , jamais gens plus mal nommez , on les souffre pourtant tels qu'ils sont , parce qu'ils se rendent tous les jours plus nécessaires. Il y a quelque-tems que me trouvant au Palais , l'Intendant d'un homme de qualité me fit voir par occasion un solliciteur , qui se livre à toutes sortes de Parties pour tourmenter leurs adversaires par toutes les chicanes imaginables ; & puis qui fait dire adroitement à ces adversaires , que moyennant quelques pistoles plus ou moins il cessera ses poursuites ; & sur ce que je demandai à cet Intendant pourquoi on ne pendoit pas de tels scelerats ; *Bon* , me répondit-il , en riant , *y auroit-il des Palais sans eux ?* Je crois qu'en effet , les Praticiens se cotisent pour leur donner pension.

Un Normand me loüant dernièrement l'esprit & l'habileté d'un Procureur. *Comptez* , me dit-il , *qu'il n'y a point de mauvaise cause entre ses mains. L'excellent homme* , dis-je , *qui change le blanc en noir , & le noir en blanc !* Par

combien d'injustices est soutenue une telle capacité ? Et quelle détestable ressource pour favoriser le brigandage ! Voilà pourtant les sortes de gens qui sont destinez à défendre le bien , l'honneur , & la vie des hommes.

¶ Une personne d'autorité veut être payée , & sur le champ , & jusqu'à la dernière obole , mais elle ne veut point payer , ou il le veut faire quand & comme il lui plaît. Tout presse quand il s'agit de le satisfaire , & rien ne presse quand il faut qu'il satisfasse les autres. Si l'on égratigne son chien , il accable de poursuites ; écrase-t-il les autres , on lui manque de respect quand on se plaint. Il prétend que le monde commence & finit à lui ; il E s t , lui seul comme Dieu , & tout le reste des hommes est compté pour rien. On peut appliquer ce qui vient d'être dit , à la plupart des personnes distinguées par leur autorité , par leur charge & par leur naissance.

¶ Une autre espece d'injustice. Nous sommes remplis de défauts que nous faisons sentir aux autres , nous trouvons même étrange qu'ils en soient incommodés , & nous ne pouvons souffrir de nos amis les moindres imperfections. Tout doit être fait pour nous plaire , il faut

paroître devant *Sofie* avec une attention extraordinaire , & ne rien dire qui le puisse blesser, & *Sofie*, au lieu de taire ses extravagances, en tire vanité, & prétend nous les rendre vénérables.

¶ Quelle injustice de vouloir être fourbe , concussionnaire , adultere , & de trouver mauvais qu'on le dise. Un homme de condition, élevé dans les premières dignitez, qui ne donne que de mauvais exemples, par une vie abominable, me fait punir parce que je dis ce qu'il est ; il me punit, dis-je, & il ne se punit pas lui-même, lui, qui est le véritable coupable, on ne veut pas que je blâme ses crimes, comme si mon silence devoit les autoriser ; ses vices sont publics, toute la ville en est scandalisée, & il prétend que l'on doit avoir pour eux le même respect que pour des choses sacrées, auxquelles on n'oseroit toucher d'une seule parole. Je ne sçai s'il y a une chose plus injuste ?

¶ Une autre injustice, c'est la légèreté de nos sentimens sur les mêmes choses, & sur les mêmes personnes. *Eugene* est pauvre, c'est un fût, un fat, il n'ouvre jamais la bouche que pour dire des impertinences qui impatientent tout le monde.

Devient-il riche ? est-il élevé à un poste éclatant ? le maître l'écoute-t-il ? est-il mêlé dans les négociations importantes ? c'est un homme d'un mérite distingué, un genie du premier ordre ; un oracle, *un Dieu*, & on n'ose prononcer son nom qu'avec vénération. Cependant *Eugene* dans sa fortune n'a changé ni de pensées ni de sentimens, toujours les mêmes lumieres & le même cœur, à l'orgueil près qu'il a reçu de son élévation.

Mais le voila retombé. On ne peut concevoir par quel endroit il étoit parvenu, & plus on l'examine, plus on déplore l'aveuglement de ceux qui avoient contribué à sa fortune. On adore *Sejan*, on tremble devant lui, & on n'ose le regarder qu'avec des yeux anéantis dans la soumission. Est-il disgracié, on le massacre, on brise ses statues, on traîne son corps dans la bouë ; * *Quelle bouche, quel air, quel traits !* S'il eût été possible de le faire revivre, & de le remettre dans sa premiere fortune, ses meurtriers seroient redevenus ses adorateurs. Voilà le monde où l'on vit, qu'on aime si fort, & qu'on ne peut abandonner.

Ce que je viens de dire a été dit une

* *Juvenal.*

infinité

infinité de fois ; n'importe , on ne peut trop publier des vérités aussi constantes , & aussi nécessaires au repos & à la tranquillité de la vie. C'est pour n'être pas persuadé de ces vérités *qu'un exilé* pleure , lamente & meurt de déplaisir dans le lieu de son exil ; il n'y voit que des gens de bien , sincères , il peut jouir d'un beau jour & d'une promenade agréable , il y peut vivre paisiblement sans défiance & sans inquiétude. Tout cela lui déplaît , il veut revenir , il aime l'esclavage , & la perfidie ; il n'est pas fait pour le repos , mais pour le trouble ; il se croit heureux d'effuyer la bizarrerie & la froideur des favoris , & d'être en butte à mille ennemis secrets qui visent à ruiner sa fortune. Il veut parler toujours en tremblant , choisir & compter ses paroles , & être à tout moment exposé à des orages imprévus. Aimer une telle vie , c'est se haïr bien cruellement , & être bien ennemi de soi-même.

¶ Autre injustice. *Theophraste* , par la bonne opinion qu'il donne de lui , prétend obliger le monde , d'approuver le parti qu'il prend dans une affaire qui va ternir sa réputation. Et pour cela il affecte de marquer une exactitude extrême dans toutes ses autres actions ; sa conduite est

un modèle de sagesse, retenu dans ses paroles, judicieux en tout pour lui & pour ses amis, il ménage avec dextérité ses intérêts & leur gloire. Il finit des contestations par des expédiens, qui rendent la tranquillité aux deux adversaires. Il remplit parfaitement les devoirs d'un ami, d'un pere, d'un courtisan, d'un mari, rien n'échappe à son attention, le meilleur maître du monde, il est même touché de compassion pour les misérables à qui il répand des charitez secretes. Que de vertus dans Theophraste ! c'est dommage qu'il ne les pratique, que pour soutenir une mauvaise affaire qu'il affectionne. Ces vertus sont comme le voile, au travers duquel il la presente au public pour arracher son aprobation.

¶ Je place ici une idée qui me vint. il y a quelque tems, je ne sçai en quelle occasion elle ne regarde peut-être pas l'injustice, mais n'importe.

Le monde est un rendez-vous de toutes les passions. Personne qui n'ait la sienne, qui n'en soit possédé, & qu'il ne suive, ou directement, ou indirectement, en lui rapportant tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait. Si bien qu'une assemblée de gens qu'on appelle sages, habiles, expérimentez, n'est qu'une assemblée de passions sa-

ges, habiles, expérimentées, raison apparente dans leurs discours, mais passions raffinées dans leurs paroles; combien d'avis dans ces assemblées donnez en apparence pour le bien public, qui pourtant sont secrètement raportez au bien particulier de celui qui parle?

Un peuple entier à la promenade, est un peuple de passions qui se divertit, les armées d'hommes sont des armées de passions; les passions se rendent visites les unes aux autres dans celles qu'on se rend dans le commerce du monde. La Cour, centre & réduit de toutes les passions les plus fines, les plus déliées, & les plus dangereuses. Le Palais, assemblée des passions les plus vives, les plus violentes, & les plus furieuses. Parlerons-nous des *De-vots*, où régne, ce semble, la modestie, la douceur & la charité, & dans le fond les passions les plus cruelles, les plus inexorables & les plus sanglantes?

Passions par tout, l'un est conduit par l'avarice, l'autre par l'ambition, par la vengeance, & par un éternel ressentiment. Celui-ci par la calomnie, & par l'envie; celui-là par la gourmandise, par la jalousie, & par le plaisir. Cette femme court après cet homme qui la méprise pour courir après une autre femme, à

qui peut-être est-il lui-même insupportable. Les uns dans les intrigues & dans les contestations, les autres dans le jeu & dans la débauche. Passions par tout, adresse, fourberie, intérêt, orgueil. Les terres, les mers sont couvertes de passions. Ce seroit-là un étrange spectacle, & un séjour bien terrible pour un homme, qui par hazard se trouveroit raisonnable !

D I A L O G U E.

*De Manon & d'Angelique sur leurs
Maîtresses, dont l'une est joyeuse,
& l'autre coquette.*

Man. JE me doutois bien que je te trouverois endormie.

Ang. Il y a trois jours que je n'ai fermé l'œil.

Man. N'attends-tu pas toutes les nuits que ta maîtresse revienne du jeu ?

Ang. Juste.

Man. Je te plains.

Ang. Nous menons dans cette maison une vie de Bohémien, il y a six semaines que le Cocher ne s'est pas couché, le Suisse ne se deshabilille plus, les laquais sont

toute la nuit par voye & par chemin , les valets de chambre ne font que boire & jouïer ici ou ailleurs ; pour moi je passe les nuits dans un fauteuil , à maudire le jeu & les jouïeurs.

Man. Au moins ta fatigue te vaut-elle quelque chose de ta maîtresse ?

Ang. Rien du tout , au contraire elle perd continuellement , & j'en porte la folle enchere.

Man. Quoi ?

Ang. Elle gronde pour rien , elle trouve à redire à tout. Des grimaces , des duretez , des injures. . . .

Man. Comment peut-elle faire pour payer ?

Ang. Bijoux colliers , pierreries , habits , on met en gage , on vend ; & quand on n'a plus rien , la jeunesse & une jolie figure sont de grandes ressources.

Man. On dit qu'en effet elle en trouve ; entre nous a-t-elle beaucoup d'amans ? Certain vieux . . . tu m'entends bien , cela fait du bruit.

Ang. Elle me veut faire accroire qu'elle n'a que celui-là , mais je vois ce que je vois ; elle emprunta dernièrement trente louis à Monsieur . . . qui s'en payera bien-tôt , s'il ne l'a déjà fait ; elle prend de celui-ci un bijoux , de celui-là

un diamant , l'autre se laisse perdre une discretion : ma foy , je sçai bien moi , que les hommes ne sont pas dupes , & que quand ils sont des presens à de jolies femmes , ils sçavent bien où les reprendre. Mais baste , ils sont comme ils l'entendent , ce ne sont pas là mes affaires.

Man. Comment vit-elle avec son vieux ?

Ang. Quand elle a perdu , elle le mange de caresses pour tirer de lui de quoi payer , elle lui mord le bout des doigts , lui baise les mains ; mais quand elle a gagné , elle fait la Vestale , & ne veut pas seulement qu'il la regarde.

Man. Elle est jeune , & peut-être reviendra-t-elle de son entêtement.

Ang. J'ouïs dire ces jours passez à un homme sage , que l'on revenoit du vin & des femmes , parce qu'il faut de la force & de la santé pour continuer la débauche , mais qu'on ne revient jamais du jeu , qui au contraire augmente toujours avec l'âge. Tu connois bien Madame. elle perdit ces jours passez chez la. cent treize louis , elle fit mille sermens de ne toucher carte de sa vie ; à peine fut-elle rentrée chez elle , qu'elle recommença un lansquenet , où elle y fut encore pour plus de quatre-vingt pistoles , avec des

contorsions & des grimaces qui faisoient peur.

Man. Que veux-tu dire ?

Ang. Tu n'as donc jamais vû jouer ?
 Imagines-toi des joueurs autour d'une table, le commencement du jeu est assez tranquille ; un quart d'heure après on sent un peu de chaleur , après on s'échauffe davantage ; ensuite les passions s'animent à proportion du gain du de la perte. Tous attentifs à la carte fatale, poussent tout à coup, quand elle vient, mille voix à la fois. L'attente de la carte suivante les replonge dans le silence , l'un s'emporte, l'autre déchire les cartes, celle-ci les mord, l'autre les écrase, elle maudit la couleur, se desespere du coupe-gorge ; le perdant veut se racquitter, & s'embarasse toujours plus, il se pique, passe la nuit au jeu, nulle moderation, colere, plaintes, emportemens, enfin figures-toi une assemblée de possédez, chaque joueur a son démon dont il est agité jusqu'à la fin du jeu, qui se termine presque toujours par le dépit & par la douleur. Que je suis mal-heureuse de servir une femme de ce caractère !

Man. Consoles-toi, chacun a son mal, pour n'avoir pas affaire à une joueuse, je n'en suis pas mieux.

Ang. Comment ! J'ai toujours envié ton état.

Man. Crois-moi , tout ce qui huit n'est pas or. Tu n'as jamais servi de coquette ? J'en fers une qui est la créature la plus bizarre , & la plus méchante qui soit au monde. Nous passons , ma compagne & moi , la moitié de la nuit à sa toilette , & l'autre à faire son lit , il n'est jamais bien à son gré , & aujourd'hui depuis minuit jusqu'à cinq heures, nous l'avons fait quatorze fois.

Ang. Quatorze fois ?

Man. Tout autant ; tantôt il n'est pas uni , tantôt il est trop haut , les draps sont repliez , ils la blessent , ou ils sont trop rudes ; ou ils ne sentent pas bon ; & puis la voila à crier. Chacun a sa peine. Si tu passois trois heures à lui dégraisser le sein , à la pomader , à lui laver les pieds & les mains avec de la pâte d'amande ; & puis quand elle est dans le lit , à lui frotter avec un linge les jambes , & que sçai-je , tout le reste du corps. Je ne sçai ce que tu deviendrois.

Ang. Les femmes sont bien insupportables.

Man. Ce n'est rien que cela. Le matin il faut relaver , la peigner & bien doucement ; car si par malheur le peigne lui
tire

tire un cheveu, elle me fait mettre sur sa chaise pour m'en arracher une poignée.

Ang. Quelle bizarrerie !

Man. Ce matin encore, en lui attachant son manteau, elle a senti tant soit peu la pointe de l'épingle, elle m'a pris cette même épingle, & m'en a piqué jusqu'au sang, à la vérité elle n'ose faire cela quand il y a du monde ; mais alors elle me donne par derrière des coups de pied dans les jambes.

Ang. Et tu souffres cela ?

Man. Que veux-tu que je fasse, les autres femmes valent-elles mieux ? Si elles ne sont joyeuses, elles sont coquettes ; si elles sont dévotes, elles font enrager leurs filles à force de scrupules ; les ménagères font mourir de faim leurs domestiques, & on ne fait jamais rien avec elles. Que devenir ? Les filles sont bien malheureuses d'être obligées à servir ! en changeant de maîtresses, elles changent de tourmens.

Ang. Je te plains !

Man. Le grand œuvre c'est le matin, à se faire un visage avec du blanc & du rouge, à se mettre du vermillon sur les lèvres, au bout des doigts, & au sein, à trouver les places heureuses pour des mouches, à se coiffer de bon air, & ce

DIALOGUE

DES NOUVEAUX DIEUX.

L'Amour ancien , & l'Amour nouveau.

L'Amour anc. JE t'aurai donc toujours devant mes yeux ?

L'Amour nouveau. Je ne te cherche pas.

L'anc. Que moi qui suis le plus noble des Dieux, je ne puisse chasser d'ici un....

Le nouv. Pas si noble que tu crois.

L'anc. Que veux-tu dire par-là ?

Le nouv. Je veux dire que si l'on étoit bien curieux de ta généalogie, on te trouveroit une mere qui ne te feroit pas beaucoup d'honneur.

L'anc. Imposteur !

Le nouv. Point d'injures, je t'en prie. Veux-tu sçavoir entre nous qui tu es ? Porus est ton pere, & la Pauvreté ta mere. Sçais-tu à qui tu dois ta naissance ? A l'ivrognerie ; t'apprendrai-je pourquoi on t'a fait accroire que tu étois fils de Vénus ? Parce que tu es né dans la fête qu'on fit pour célébrer la naissance de cette Déesse.

L'anc. Quelle calomnie !

Le nouv. Écoute jusqu'au but. *Po-*
rus , qui étoit du banquet , yvre de ne-
ctar , entra dans le jardin de Jupiter , &
s'endormit , *la Pauvreté* s'aprocha de lui
& te conçût. Vois si cela te peut donner
une grande vanité.

L'anc. Et toi qui es tu ?

Le nouv. Je suis fils du *Plaisir* & de la
Joye , & ils ne me quittent jamais. Aussi
tout le monde m'aime , & il n'y a que les
gens du vieux tems , & quelques avantu-
riers , qui reverent encore ta divinité.

L'anc. Comptes-tu pour rien d'être
Maître des Dieux , & de faire tous les
jours de Jupiter même de nouvelles meta-
morphoses ?

Le nouv. En effet n'est-ce point toi
qui l'as changé en aigle pour enlever Ga-
nimedé ? Tu t'es mêlé-là d'une belle né-
gociation ; je t'estimerois , si tu avois pû
conduire Pallas dans quelque galanterie ,
mais pour tes Dieux ils n'ont jamais eu
besoin de ton secours pour leurs in-
trigues.

L'anc. Mais toi aprens-nous un peu
ton pouvoir , & quelle est ton occupation
dans le monde ?

Le nouv. Tout mon pouvoir est de n'a-
procher jamais personne qu'avec la Joye

& le Plaisir. Si tu étois capable de réflexion, je te ferois convenir que tu es le plus méchant enfant de l'Univers.

L'anc. Bien soit, je t'écouterai, mais je veux parler à mon tour.

Le nouv. Il ne tient qu'à toi de commencer.

L'anc. Je le veux bien. N'est-il pas vrai que je donne de l'esprit, de la prudence, & du courage ? Les Poëtes de toutes les nations n'ont-ils pas chanté mes douceurs & mes plaisirs ? Et le * Romain, en parlant des baisers que je fais donner aux amans, *ne les trempe-t-il pas cinq fois dans le nectar des Dieux* pour en exprimer les délices ? D'un cœur bas n'en fais-je pas un cœur noble, & d'un esprit feroce, un homme complaisant ? Sans moi point de bonne grace, ni de politesse, j'adoucis les occupations pénibles des hommes, je dissipe leurs inquiétudes, je vivifie leur cœur, je r'anime leurs sentimens, & je modere même la gravité des Philosophes. Les sociétés où je me trouve sont vives, ingénieuses, animées, agréables, & pleines de plaisirs ; hé ! quelle félicité plus parfaite que celle de deux amans, qui sans témoins, & libres dans leurs conversations se font des effusions de cœur, &

* *HORACE.*

se communiquent leur tendresse ?

Le nouv. Comment se peut-il, que donnant comme tu viens de dire, tant de prudence, tu fasses les hommes si foux ? Quelle nature de sagesse est la tienne, qui tombe dans la fureur & l'importement ? Au contraire, méchant dans tes desseins, malin dans ta conduite, artificieux dans tes discours, fourbe dans tes conseils, tu ne cherches qu'à séduire & à perdre. Où sont les plaisirs que tu donnes ? En as-tu jamais donné un pur & sans mélange de quelque amertume ? Est-il même en ton pouvoir de le faire ? Quelle malignité à exciter la jalousie sur la moindre apparence ! & quand tu as jetté dans le cœur cette vilaine passion, quelles tragédies ! tes plus grandes faveurs vont à remplir tes favoris d'imaginations agréables pour un tems, & à les amuser de quelque légère espérance. Soulagement frivole, que tu ne manques pas de leur faire cruellement payer dans les suites par des douleurs bien longues & bien sensibles !

L'anc. Eh toi ! dis-moi un peu ta conduite.

Le nouv. Je ne paroïs jamais qu'avec un air gracieux, les amans que j'instruis sont toujours satisfaits, ils s'aiment sans s'incommoder, tant & si peu qu'il leur

plaît, ils se quittent, se reprennent, s'empruntent, se prêtent, & deviennent même les confidens les uns des autres sans le moindre chagrin. Mes loix sont douces, aisées, commodes, on les observe sans soupirs & sans inquiétude. Dans mon empire point de rupture d'éclat, au sortir de l'amour, on entre dans l'estime & dans les agrémens. Un amant fait une nouvelle intrigue, parce qu'il est touché d'un nouvel objet, & quitte son ancienne maîtresse pour laquelle il ne se trouve plus sensible. Personne ne s'étonne de ces changemens, la maîtresse les apprend en riant, & offre son service pour leur donner un bon succès. Sur tout, point de longues amours, mais toujours le plaisir de la nouveauté, on se moque des amans passionnez, tristes, sombres, je les fais guais, fleuris, vermeils. Tes élèves sont gens ferores, soupçonneux, inquiets; les miens toujours persuadés de leur mérite, polis, bien auprès de leurs maîtresses qu'ils courtisent jusqu'à l'heure d'un nouveau rendez-vous : enfin chez moi point de reproches, mais toujours paroles douces & obligeantes, langage, qu'on tient également à toutes les femmes, parce que suivant mes loix, celle qu'on voit est celle qu'on doit toujours aimer davantage.

L'anc. Et avec ces belles maximes, tu as trouvé moyen de t'introduire parmi elles !

Le nouv. Je ne les ai faites que par rapport à leur goût. Combien d'entr'elles qui languissoient sous une fidélité tyrannique, qui presentement sentent leur cœur soulagé par la liberté qu'elles ont de changer d'amant ? Le blond, le brun, le plaisant, le sérieux, le vieux, le jeune, elles s'accoutument de tout, le vieux fournit au luxe, le jeune au plaisir, le plaisant réjouit, le sérieux plaît quelquefois, le blond a de l'éclat, le brun de la vivacité, l'humeur diverse des femmes met en usage tous ces differens caractères, & cette variété donne toutes sortes de plaisirs. Mais sur tout défense à la plus fidèle d'aimer plus d'un mois.

L'anc. Plus d'un mois !

Le nouv. Le terme leur paroît encore trop long, & il n'y en a guères qui puissent aller jusqu'au bout. Enfin je suis l'amour aisé, qui apporte avec moi la tranquillité, la joye & le plaisir. Les amans que je conduis dorment d'un sommeil profond, sans être interrompu par aucune inquiétude. Ils ne se morfondent point sous les fenêtres de celles qu'ils aiment, ils ne souffrent ni le froid, ni le chaud,

grand feu en Hiver dans la chambre de leurs maîtresses ; & en Eté ils ne font pas difficulté de quitter devant elles leurs cravattes & leurs perruques, & même quand le cœur leur en dit de se mettre en robe de chambre.

L'anc. Manieres bien aisées.

Le nouv. Elles font du goût des François. De ton règne le Cavalier parloit le premier, presentement c'est la Dame, elle dit tout & s'explique sur tout. A force de faire les amans respectueux, tu les avois rendus ridicules : & moi qui ai fait de nouvelles découvertes dans le cœur des femmes, & qui ai connu leurs vrais sentimens, j'ai formé les amans tels qu'elles les demandent. Et c'est par cette conduite que j'entraîne tout le monde.

L'anc. Je n'ai donc plus rien à faire en ce pais-ci ?

Le nouv. Pas grande chose. Il n'y reste que quelques amans du bon vieux tems, descendus de ces anciens aventuriers qui ne cherchoient qu'à mourir pour les Dames. Mais elles sont bien revenues de leur erreur, & ne veulent plus d'amans à beaux sentimens. Elles les ont tous releguez dans le pais des Romains ; où se rencontrans seuls à seuls, ils se font qu'à exhaler leurs passions par de

belles paroles. Les femmes d'aujourd'hui employent le tems plus utilement.

L'anc. Que deviendrai-je donc moi, car il faut bien que je devienne quelque chose ?

Le nouv. Tu peux te retirer en Espagne, ou en Italie, ce sont pais à aventures, tu y triompheras, tes artifices & ta malignité feront des prodiges de constance & de jalousie. Car ces nations sont encore dans ces sortes de puerilités ; pour ici si tu y demeurois plus long-tems, tu ne trouverois pas de quoi vivre.

L'anc. Adieu donc, je vais suivre ton conseil.

Le nouv. Viens auparavant que je t'embrasse : Adieu, ne regrette pas ce pais, & sois persuadé que tu n'y feras regretté de personne.

DIALOGUE

DE JULIET ET DE SOPHIE.

Julie. TU l'aimes donc bien ?

Sophie. A la folie.

Jul. On ne sçauroit te faire changer ?

Soph. Non.

Jul. Que dit ton pere ?

Soph. Rien.

Jul. Il veut donc que tu l'épouses ?

Soph. Aparemment ; car pourquoi souffriroit-il que je le visse tous les jours ?

Jul. Je venois te proposer un amant riche & plein de bonnes qualitez.

Soph. J'en suis persuadée, mais je t'en remercie, gardes-toi bien d'en parler à mon pere.

Jul. Je louë ta fidelité, & je veux être ta confidente.

Soph. Le mien est le plus aimable du monde, ce n'est ni un soupirant, ni un passionné, point de manieres ardentes ni de soins importuns, il est sincere, tendre, fidèle, nôtre amour n'est ni inquiet ni turbulent, nous sentons une joye parfaite & toujours nouvelle à nous voir, & nous ne nous quittons jamais sans avoir encore mille choses à nous dire. Pour moi je lui conserve une fidelité si délicate, que quand nous sommes tous deux en un concert, si la musique excite en mon cœur quelque tendresse, je le regarde aussi-tôt, & je la lui sacrifie.

Jul. Tu es bien à plaindre quand tu ne le vois pas !

Soph. Je me console en pensant à lui.

Comme l'amour est ingénieux à se donner du plaisir, aussi bien qu'à se faire de la peine, je rapelle dans mon esprit tout ce qu'il m'a dit, il fait le même de moi; nous nous disons ensuite les réflexions que nous faisons l'un & l'autre sur notre cœur & sur nos sentimens, & nous vivons ainsi doucement & sans inquietude.

Jul. Jamais de broüillerie ?

Soph. Une fois, mais elle dura peu. Un ruban que je pris innocemment devant lui à un de mes cousins, & que j'attachai le lendemain à ma coëfure, lui fit de la peine, & il me quitta avec une douleur, dont alors je ne m'aperçûs point. Il me l'écrivit quand il fut chez lui; & comme il ne venoit plus, touchée de sa froideur, j'allai quelques jours à la campagne pour y cacher ma tristesse. Un matin que je me promenois sous ces grands arbres que tu connois, qui sont derriere la maison, j'entendis gémir une pauvre tourterelle, dont un moment auparavant j'avois vû tuer le compagnon; & comme alors on chantoit plusieurs couplets nouveaux sur le ton *des Folies d'Espagne*, je chantai celui-ci qui me venoit.

Toi seule ici plaintive Tourterelle,
 As du raport à ma douleur mortelle,
 Tu pleures un mort, je pleure un
 infidelle.

Jul. Aprens-moi vite la fin de ta
 broüillerie.

Soph. A peine achevois-je de chan-
 ter que je l'aperçûs.

Jul. Qui, ton amant ?

Soph. Lui-même, il vint à moi les
 yeux baignez de larmes, & se jetta à
 mes genoux, il n'eût pas la force de me
 dire un mot, ni moi celle de le relever.
 Quelques momens après, touchez l'un
 & l'autre, nous nous regardâmes, &
 nous causâmes comme à l'ordinaire, sans
 rien dire alors de ce qui s'étoit passé. Que
 de pardons il m'a demandé depuis ! & que
 de pardons je lui ai accordé ! Nous con-
 noissons nôtre bonheur, & rien ne peut
 diminuer nôtre tendresse.

Jul. Que la fortune favorise un amour
 aussi fidèle, & puisse-t-il être aussi heu-
 reux qu'il le mérite. Bien loin de le trou-
 bler, fasse le Ciel que je vous voye bien-
 tôt comblez tous deux de plaisirs, & de
 prosperitez.

D I A L O G U E

DE VENUS ET DE L'AMOUR.

Venus. Vous êtes un fripon, un scelerat. Vous jouiez tous les jours de nouvelles mascarades ; & à moi, qui suis vôtre mere, vous me faites faire, quand il vous plaît des voyages du Ciel en Terre, tantôt sur le Mont-Ida pour voir Anchise, tantôt sur le Liban pour Adonis. Que pensez-vous de la scene que vous m'avez fait donner aux Dieux ! Ce filet, où Mars & moi... Eh !

L'Amour. Je suis un fripon, un scelerat, & tout ce qu'il vous plaît, & cependant je suis moins fou que tout tant que vous êtes de Divinitez ; pourquoi vous amuser à moi ? Et à quoi vous servent tant d'expériences que vous avez de ma malignité ? Que ne me chassez-vous ; au lieu de cela, point parmi vous de bonnes parties si je n'y entre. Pour vous, ma mere, vous me tourmentez un peu plus que les autres.

Ven. Comment ! petit impertinent.

L'Am. Vous seriez bien fâchée que...

Ven. Que ! achevez.

L'Am. Que je vous abandonnasse dans vos intrigues. Vos plaisirs seroient bien secs.

Ven. Hé bien , je vais suiyr votre conseil , je vous chasse d'auprès de moi. Voyez-vous ce Berger sur le Mont-Ida, assis au pied d'un arbre , tout contre une fontaine. Je vous mène à lui , & vous y laisserai , afin qu'il vous instruise & qu'il vous aprenne à être plus sage à l'avenir.

L'Am. Moi demeurer.

Ven. Oüi , vous , & si vous faites le mutin , je vous arracherai vos aîles. Rendez tout à l'heure votre arc & vos flèches. Tout ce que je puis faire pour vous , c'est de ne pas dire qui vous êtes.

L'Am. Et vous pensez par là ?

Ven. Je pense ce que je pense.

L'Am. Et moi aussi je pense ce que je pense.

D I A L O G U E

De l'Amour déguisé en enfant, & d'un vieux Berger.

Le Berger. **H**E bien, mon fils, aimes-tu la vie champêtre ?

L'Amour. Elle est douce, mais peu animée, on voit toujours les mêmes objets, & on y a les mêmes plaisirs. Bois, prairies, fontaines, tout cela est agréable, mais il n'intéresse point le cœur.

Le Berger. Qu'y manque-t-il pour l'intéresser ?

L'Am. L'Amour.

Le Berg. Ah ! mon fils, tu ne sçais ce que tu dis.

L'Am. J'en ai pourtant ouï raconter de bien jolies choses.

Le Berg. Et à qui ?

L'Am. A des personnes qui aiment. Elles ont mille sortes de plaisirs, elles voyent les objets d'une manière toute différente, leur cœur animé de l'idée de la personne qu'ils aiment, leur fait trouver dans ces lieux champêtres des agrémens que les indifferens n'y trouvent pas.

Le Berg. Mais, mon enfant ne t'a-t-on jamais raconté les cruautés ? N'as-tu jamais ouï dire que pour un plaisir léger il donne des douleurs mortelles ? Qu'il déchire le cœur par des inquiétudes, & qu'il fait perdre la raison aux Dieux mêmes, qu'il réduit à d'étranges métamorphoses.

L'Am. Les chagrins des amans, ou ne durent pas, ou ils sont doux. Les peines & les plaisirs mettent une variété dans l'Amour, qui lui donne des agrémens toujours nouveaux ; une douceur uniforme deviendrait languissante, une cruauté suivie seroit insupportable, le mélange de ces deux choses tenant le cœur dans des mouvemens continuels, l'occupe & le remplit, & il en devient plus tendre, & ses agitations plus aimables.

Le Berg. Tu parles avec assez d'esprit, mais tu parles en enfant sans expérience. Mon fils écoute l'instruction la plus excélente que je te puisse donner, tu es jeune, & je vois bien que dans la suite tu tomberois infailliblement dans les pièges de l'Amour sans le connoître. A la vérité l'Amour est un enfant qui a l'extérieur tout aimable, il est beau, jeune, gracieux, mais cruel, perfide, étourdi, sans égard, même pour sa mère, pas un

Dieu ne peut lui résister, tout lui cede, gardes-toi bien de ses flatteries, & remplis ton esprit de force pour le vaincre. * Mais, hélas ! que viens-je de sentir dans mon cœur ? Ha ! petit traître, je te reconnois, tu m'as blessé & tu m'échapes.

LETTRE I.

A Monsieur

JE vais répondre en peu de mots à votre Lettre, où vous me demandez ce que j'estime le plus, la Physique ou la Morale, & à laquelle de ces deux sciences un homme doit s'attacher. J'estime plus la Morale, c'est-à-dire, la connoissance du monde & de soi-même. Sçavoir tout, & ignorer ce qui se passe dans nous, c'est nous mépriser comme indignes de nos réflexions, ou au moins négliger la chose la plus nécessaire pour nôtre repos. C'a été pour s'être bien connu, qu'autrefois Socrate a été déclaré par l'Oracle le plus sage de tous les hommes. Véritable science qui apprend à agir, & non pas à cause, qui tend à la vertu, & non point à la con-

* *L'Amour blesse le Berger, & dispa- roît.*

testation, & en un mot qui nous fait hommes.

La Physique est belle. Rien de si beau, que les divers systêmes du monde, je veux qu'on sçache distinguer la *matiere subtile*, des *atômes*, & de la *matiere premiere* ; mais est-on sage de passer sa vie à disputer si les êtres naturels sont composez des quatre élemens, ou de la matiere subtile, & si cette matiere est elle-même un amas d'atômes, ou de parties divisibles à l'infini ? La Terre placée dans un Ciel particulier, & les tourbillons de la nouvelle Philosophie peuvent-ils contribuer à une bonne conduite ? Mais peut-on démêler la verité de ces contestations ? Quand on l'auroit demêlée, quel fruit en pourroit-on tirer, si ce n'est une gloire assez vaine d'avoir le premier éclairci une chose inutile ? Quand Dieu qui nous cache les secrets de la nature, en promettrait la découverte aux méditations des Philosophes, pourroient-ils les éclaircir ? Eux qui ne contestent que par jalousie, qui envelopent la nature dans de nouvelles obscuritez, & qui la confondent par leurs raisonnemens oposez.

J'aime beaucoup mieux la Medecine & la Jurisprudence ; l'une conserve la vie, & l'autre maintenant la Justice par-

mi les hommes , les tient en paix & en tranquillité.

L'Histoire est fort estimable , nous mettant devant les yeux tout ce qui s'est passé ; elle contribue par les bons & par les mauvais exemples , au règlement de nos mœurs , les Conquerans y trouvent des modèles , & les Politiques des instructions.

Ces connoissances valent beaucoup mieux que des subtilitez souvent pueriles , qui ne font que des discoureurs importuns , moins disposez à nous découvrir la verité , qu'à se distinguer par la nouveauté de leurs sentimens.

Pour la Poësie , si je parle suivant mon inclination , je m'y abandonne , comme vous ; mais si j'en parle par rapport à elle-même , je la regarde comme un arrangement sonore de quelques mots , qui rendent une agréable harmonie. Mais elle ne m'apprend rien par elle-même ; au contraire ses agrémens amolissent l'esprit , quand il s'y laisse aller avec trop de plaisir. J'aime les Satiriques , où je considère moins les vers que la matiere ; Juvenal fait des déclamations utiles & pressantes , & Horace est plein de fines railleries , & de solides instructions. Les Comiques présentent des caractères qui vont aux

mœurs : il faut regarder ces Poësies comme une Morale excélente , qui fait bon pere, bon ami, & qui rend le vice ridicule, en sorte que si on ne le suit par les principes de la vertu, on l'évite par la crainte de l'impertinence. Etre honnête homme par les principes de la raison, est une grande disposition à le devenir par les mouvemens de la charité.

Mais pour la Poësie, par rapport précisément à elle-même, comme je viens de dire, on doit la prendre comme un agréable amusement, & non pas comme une affaire, d'où pourtant les Poètes voudroient faire dépendre s'ils pouvoient le salut de l'Empire. Une belle Elegie, une Eclogue, un Sonnet, &c. divertissent pour quelques momens ; on estime ces galanteries ce qu'elles valent, mais on doit les oublier le moment après, pour passer à des occupations plus sérieuses.

Ce que je viens de dire fait que je vous blâme d'approuver les plaintes continuelles que font sur tout les Poètes contre leur siècle, qui n'a pas grand soin de leur fortune. Ils doivent plutôt considérer que le monde étant matériel ne se soutient que par des choses sensibles ; le Commerce apporte les richesses qui rendent les Etats florissans ; les Soldats,

les Finances , & le moindre Commis ; vaut mieux par raport à cette fin , que toute la Poësie ; tout ce qui ne va qu'au *pur esprit* , ne contribuë en rien à la force & à la puissance d'une Nation : & les Romains , tout grossiers qu'ils étoient autrefois , n'ont pas laissé de vaincre les Grecs , quoi qu'ils fussent les peuples les plus polis , & les plus sçavans de l'Univers.

Cependant tous les Poëtes n'ont pas été également malheureux , on en a vû qui de peu sont parvenus à des états considérables ; à la verité ce sont de ces miracles que fait la Fortune quand elle veut se divertir , elle assemble si juste toutes les circonstances favorables de tems , de lieu , & de personnes , que tel qui s'est élevé dans certaines conjonctures , s'il fût venu un peu plutôt ou un peu plus tard , n'auroit pas vû son mérite si bien récompensé.

Je viens aux sçavans qui font le principal article de vôtre Lettre. Je suis de vôtre avis , il est rare d'en trouver qui daignent s'humaniser. Toujourns remplis d'eux mêmes , se berçans de leurs propres idées , ils ne parlent jamais sans apesantir leur mérite sur ceux qui les écouitent , & avec un air & des manie-

res misterieuses, ils semblent avoir acquis le droit de faire taire tout le reste du monde.

Vous marquez bien le caractère de ces sortes de gens, quand vous dites qu'ils ne veulent connoître que des Princes, dont ils prétendent être les favoris & les confidens; que tout ce qui n'est pas grand les deshonne, & qu'ils se croient pris en flagrant délit, quand on les trouve avec un homme sans nom & sans équipage.

Si un étranger d'un grand nom paroît dans une Ville, ils lui font annoncer leur mérite, & attendent de paroître eux-mêmes, qu'on les ait long-tems promis comme le Messie, & puis on voit un homme qui souvent connoît les anciens, sans sçavoir vivre avec les modernes, & qui prend une place de distinction parmi des personnes, qui ne le souffrent que comme un recitateur, & qui l'interrogent, quand ils commencent à bailler, & qu'ils veulent s'endormir sur un passage d'Homere.

Vous dites encore vrai, que quand un d'entr'eux s'est fait une opinion, quelque fausse qu'elle lui paroisse dans la suite, il ne la retracte jamais, qu'il prétend que la solidité de son opinion vient de la protection

tection qu'il lui donne, ne voulant pas qu'on puisse douter des propositions qu'il avance. Orgueil tyrannique, qui ne laisse à personne la liberté de ses sentimens, & qui fait que de tous les hommes, la plupart des Sçavans sont ceux qui rendent la science plus méprisable.

L'Orgueil entre si naturellement dans leur caractère, que les plus dociles sont voir même sans y penser, de la vanité dans leurs discours. Il y a quelque tems, qu'ouvrant un Livre au hazard, je tombai sur ces paroles. *Tout le monde parle de la Gloire, & cherche la gloire, & presque personne ne sçait & ne peut dire ce qu'elle est, &c.*

J'aimerois autant que l'Auteur me dit ; *Tout le monde parle de la Gloire, & presque tout le monde l'ignore, & c'est à moi seul à qui le Ciel a réservé l'honneur de l'apprendre aux hommes, qu'on m'éconte, &c.* Et ordinairement après des commencemens si fastueux, au lieu de nous détromper de nos erreurs sur les sujets qu'ils traitent, ils en forment des idées à leur mode, & nous donnent leurs imaginations pour des vérités. Je trouve aussi bien que vous, que ces sortes d'expressions blessent, les hommes ne veulent point être traités avec tant de hau-

142 SAINT-EVREMONTEAN
teur, ni si magistralement, un
modeste plaît davantage, & ce n'e
moindre secret de l'éloquence,
conduire à elle en nous faisant cro
nous y allons de nous-mêmes. Il
manière sage d'instruire les ignora
est bon de ménager au moins pa
séance, les expressions simples for
un esprit modéré, qui ne se déco
de sa capacité. Si un Auteur par
sa modestie cache les défauts de
cours, & s'il parle bien, on esti
finiment plus ce qu'il dit, quand
le présente avec déference; en u
si un Sçavant qui réüffit mérite d
me, un Sçavant modeste, dans
ées, ne peut être dignement récom
Je suis, &c.

LETTRE.

A Monsieur....

Vous serez peut-être surpris
cevoir de moi une Lettre
de.... en voici la raison. Monsieu
se trouvant seul dans sa maison de
gne, m'a fait l'honneur de m'e

chercher pour passer quelques jours avec lui. Au reste, quelque mérite que vous lui connoissiez, vous lui en trouverez infiniment davantage, je ne l'ai jamais vû dans un si grand dégoût du monde, nos conversations ne roulent que là dessus. Il me dit à tout moment qu'il n'est capable de penser à lui que dans cette retraite, & qu'il s'y remplit de réflexion pour adoucir les peines qu'il sent dans l'accablement des affaires, que sa plus sensible douleur est de se voir contraint à faire des malheureux, qu'il est toujours tourmenté ou par son propre état, ou par celui d'autrui, qu'il ne peut plus compter sur aucun ami, que ceux qui lui paroissent les plus fidèles deviennent ses envieux, & que sa prospérité lui attire des jalousies continuelles.

Sa famille le tient dans ses dignitez plutôt que son inclination ; ses lumières utiles au bien public, ont des suites qui troublent son repos, & on peut dire en quelque façon qu'il n'est malheureux que par son mérite. A peine rentre-t-il dans la fonction de ses charges, qu'il devient l'esclave public, & il sent & porte tout le poids de sa fortune. Avec un esprit attentif, & plein de bonnes intentions, il craint toujours de mal faire ;

les personnes les plus assiduës à lui faire leur cour, sont autant d'espions qui rendent compte de sa conduite, ils étudient ses yeux pour découvrir ses sentimens, & empoisonnent ses desseins sur les moindres apparences. Comme il a affaire principalement à des gens durs, il ne peut leur persuader la modération, & il arrive souvent qu'au lieu de les fléchir, de certaines considérations le font consentir à leurs entreprises.

Quand il se promene seul dans les allées de son parc, il fait des résolutions admirables ; mais il trouve bien de la différence entre faire des résolutions & les pratiquer, il les fait dans la solitude, où son esprit se forme sans obstacle diverses idées de vertu ; mais les difficultez qu'il trouve dans l'exécution, renversent tous ses projets, & font évanouir ses bons sentimens.

Ces jours passez, à l'occasion d'une chose qui le regarde, il me parla de la Cour, qu'il me dit être un coin *des espaces imaginaires*, où les habitans ne se nourrissent que d'illusions. Qu'elle n'est composée que de personnes artificieuses, contre lesquelles il faut être continuellement en garde, qu'une distinction du Maître broûille les amis les plus intimes, qu'on

n'y regarde rien avec des yeux indifférens, que les moindres apparences fondent des conjectures, & font prendre des résolutions, & que le vice & la vertu n'y paroissent tels, que par le jour qu'on leur donne.

Dans le goût où il est pour la solitude, il me lut dernièrement un Parallele qui flatte bien son inclination, & qui met le *Solitaire* au dessus-même du *Conquerant*. Le voici.

Parallele du Solitaire & du Conquerant.

LE Conquerant qui rentre en lui-même trouve bien des choses à blâmer dans ses conquêtes : le Solitaire, qui est toujours dans lui, ne trouve rien à blâmer dans ses actions.

Le Conquerant est tout au dehors, & ne se possède jamais ; le Solitaire est tout au dedans, & se possède toujours.

Les passions grossissent la gloire aux yeux du Conquerant, le Solitaire la connoît telle qu'elle est.

Le Conquerant n'estime que les choses brillantes & passagères, le Solitaire n'estime que les solides & les permanentes.

Quand le Conquerant a tout vaincu, il

se reste à se vaincre soi-même, le Solitaire commence par se vaincre, & croit toute autre victoire indigne de sa vertu.

Le bruit remplit la vie du Conquerant, le silence rend heureuse celle du Solitaire.

Le Conquerant a besoin de tout pour son bonheur, le Solitaire n'a besoin de rien pour son repos.

Le Conquerant se perd dans l'élevation, le Solitaire se conserve dans la médiocrité.

La victoire du Conquerant est plus éclatante, celle du Solitaire plus utile.

Les conquêtes altèrent toujours le Conquerant, la modération satisfait toujours le cœur du Solitaire.

Le monde est trop petit pour le Conquerant, une petite retraite suffit pour le Solitaire.

Enfin, le Conquerant est l'ouvrage du monde, de l'ambition & de la fortune, & le Solitaire celui de la raison, de la sagesse, & de la vertu.

Nos conversations ont été interrompues par des personnes qui le sont venu voir ; entr'autres par Monsieur L..... J'avois si souvent entendu parler de lui, que j'ai été bien aise de le connoître par moi-même. A vous parler franchement,

c'est l'homme du monde le plus rempli de sa naissance & de son mérite, & qui se croit le plus éloigné de ce défaut. Son aveuglement là-dessus va jusqu'à la stupidité, il est continuellement sur le cérémonial, & toujours entêté du titre que vous sçavez qu'il prétend. A son entrée dans le monde il s'attira l'estime publique par sa politesse, qui, laissoit dans toutes les occasions des idées de la noblesse de son esprit & de son cœur, & présentement comme s'il étoit fatigué de sa modération, il ne cherche que des distinctions qui le rendent odieux, jusques dans les visites qu'on lui fait, quoi qu'il soit seul, & sans occupation dans sa chambre, il affecte de faire attendre plus ou moins, suivant le rang de celui qui lui veut parler de peur de manquer à une cérémonie qui diminuât sa dignité.

Madame de..... arriva le lendemain que l'homme dont je viens de vous parler fut parti. Ce sont des manieres bien opposées, elle nous dit mille histoires du monde; à la verité les peintures étoient vives, & la prochaine avoit sa place dans la Satire; ce qui me réjoüit, ce fut une réflexion qu'elle fit, après avoir achevé une intrigue peu avantageuse à une femme, qui est que l'on ne pouvoit parler de qui

que ce soit sans égratigner un peu sa réputation. A peine eût-elle achevé sa réflexion, qu'elle nous raconta une autre intrigue pire que les premières.

Elle parle aussi franchement d'elle que des autres ; en nous faisant son portrait, elle dit entr'autres choses, qu'elle sçavoit assez bon gré à ceux qui lui disoient la vérité, mais qu'elle étoit beaucoup plus aise de la trouver elle-même, parce que cela flattoit son amour propre, & qu'elle ne vouloit devoir sa vertu qu'à ses réflexions.

Dans ce tems-là, on vint rendre au maître de la maison un paquet de Madame de..... dont par occasion il me dit beaucoup de bien, que je fis semblant de croire. Je vous ai toujours dit que personne n'impose tant que cette femme, mais je la connois trop, & je vais vous la bien faire connoître, afin que vous ne vous trompiez pas à son caractère. Si elle passe pour un esprit fort, c'est parce qu'elle est insensible, elle donne la dureté de son cœur pour une fermeté d'ame, ses manières marquent d'abord de la noblesse & de la grandeur ; mais quand elle n'est vûe de personne, elle descend à une avarice sordide. Rien à ses yeux n'est plus grand que d'obliger les personnes de mé-

rite, cependant elle est ingrate envers ceux-mêmes qui lui ont rendu des services essentiels, quoi qu'ils ne lui demandent que des paroles favorables, qu'elle diroit par vanité pour des personnes indifférentes.

Occupée continuellement de son visage & de ses agrémens, elle veut passer pour un génie sublime, capable de négociations & de grandes affaires. Si une action généreuse lui peut attirer les yeux du public, elle s'y porte avec ardeur; mais si elle doit être secrète, son cœur se trouvant sans l'appui de la vanité, se trouve sans force & sans vertu.

Un brillant heureux répandu sur la personne, ébloût en sa faveur les gens incapables de réflexions, ou qui prévenus favorablement, commencent à la connoître, mais son brillant ne tient pas longtemps contre ceux qui le peuvent soutenir. Son plus grand art est une cérémonie de visites qu'elle rend régulièrement, & un accueil doux & agréable qu'elle fait à tout le monde, mais c'est tout ce qu'on peut tirer d'elle; & si gagné par ses manières on s'engage à elle en des choses solides, comptant d'en tirer de la reconnaissance & de la protection, on se trompe, si ce n'est qu'on exige ses ser-

vices, quand on l'a mise en état de ne pouvoir plus se passer de ceux qu'on lui rend, autrement l'occasion passée, elle revient aux promesses ; & ce qui étonne le plus, c'est qu'elle a le cœur ainsi fait pour ses confidens mêmes, dont la fortune lui est presque aussi indifférente, que celle des personnes qui lui sont inconnues.

A la vérité elle rend quelquefois de petits services, mais pour s'exempter d'en rendre de plus importans, qu'elle prévoit qu'on lui doit demander, & ainsi elle colore son refus par la bonne volonté qu'elle a déjà témoignée en de petites choses, & qu'elle veut persuader qu'elle continueroit dans les grandes si elle n'y voyoit des difficultez, qu'elle veut trouver invincibles. En un mot beaucoup de fausseté dans cette femme, & presque point de qualitez essentielles.

Nous partirons d'ici dans quelques jours, pour aller voir une nouvelle maison que Monsieur. . . a achetée des héritiers de feu Monsieur. . . je la vis l'année dernière par occasion. Elle est petite, le bâtiment médiocre, agréable pourtant, & assez de logement. Elle est située dans une plaine, quatre cens arpens de bois attachez à ses murailles, percez

de longues routes, le jardin est fort grand, bien entretenu, beaucoup d'allées, quantité de jets d'eau, deux ou trois petites grottes, d'où sort de l'eau qui vient d'un grand réservoir, & qui va se jeter par petites cascades dans un canal fermé de quatre hayes en forme de salle, où l'on a taillé plusieurs fenêtres. Cette maison n'a vûë que sur des bois, & sur quelques collines assez éloignées, elle est hors de tout commerce, & un Hermite la trouveroit propre à y mener une vie commode. Je crois que le maître ne l'a achetée qu'à dessein de s'y retirer un jour, & de s'y cacher comme dans un véritable désert. Je ne crois pas y être assez long-tems pour vous écrire. Je verrai pourtant, Adieu, Monsieur, si mes Lettres vous ennuyent ne les lisez pas, ou lisez-les à diverses reprises.

LA PEINTURE.

Qu'il faut nécessairement connoître les passions & tous les mouvemens du cœur pour y exceller.

Eloge de la Peinture , & quelques traits des plus fameux Peintres.

IL y avoit autrefois deux * manieres de Peindre , l'*Ellanique* ou *Grecque* , & l'*Asiatique*. La *Grecque* se divisoit en *Attique* , & *Sycioniene* ; à cause de Theopompe qui étoit de Sycione. Si bien que l'on distinguoit trois sortes de Peintures ; l'*Attique* , la *Sycioniene* , & l'*Asiatique*.

Dans la suite les Romains imiterent les Grecs, mais ils eurent leurs manieres particulieres ; & ainsi on compte parmi les Anciens quatre sortes de Peintures , sur lesquelles les Peintres Modernes ont formé leurs Ecoles d'Italie, dont les premiers Maîtres sont *Michel Ange* , & *Raphaël*.

† Les Peintres Venitiens , & ceux de

* Les manieres anciennes de peindre.

† Les Peintres Italiens.

la Marche Trevisiane, dont *Titien* est le chef, ont principalement imité les beautés de la nature qu'ils se mettoient toujours devant les yeux.

Parmi les Lombards, *le Corregge* qui s'est fait Peintre par son seul genie, a imité la nature encore mieux que *le Titien*, par une maniere tendre, noble & facile.

Les Toscans ont une peinture plus recherchée & plus finie, & qui montre plus l'art à découvert : *Leonardo d'a Vinci*, & *André del Sarto* ont excellé parmi eux.

De ce que je viens de dire, on peut remarquer quatre principales manieres de Peintures en Italie. *La Romaine*, *la Venisienne*, *la Lombarde*, & *la Toscane*, auxquelles les autres se raportent.

J'ajoute que Michel Ange, chef de la Romaine, a donné les règles d'une Peinture grande & hardie qu'il avoit étudiée principalement sur la Statuë d'Hercule de Belvedere, faite de la main d'*Apollonius l'Athenien*, sur laquelle il a formé les idées de ses plus excélens Ouvrages. Voilà pour la Peinture en general.

Voici quelques réflexions que j'entendis faire là-dessus ces jours passez.

On dit que la Peinture est * l'*Imitation*

* *Définition de la Peinture.*

oposée à la cruauté, ne pourra lui fournir les idées sanguinaires du carnage qui se fait dans les combats, qu'il peigne des choses tendres, il réussira, parce qu'alors il peindra plus du cœur que de la main. Il doit aussi examiner ses inclinations; comment avec une ame lâche peindra-t-il un Prince magnanime? & comment marquera-t-il bien dans ses traits les sentimens nobles qu'il ne connoît point?

Je ne voudrois pas non plus qu'un Peintre, qui a le cœur mol, peignît un homme fier & hautain, la fierté n'étant point de son caractère, il sera obligé de faire violence à son esprit pour s'en faire une idée. Ce n'est pas assez de voir la fierté sur le visage des Heros, il faut la connoître un peu par soi-même. La nature est un principe general, qui fait tout, mais non pas par un seul homme; elle fait par l'un les choses tendres & passionnées, & par l'autre les fieres & les heroïques. Combien verroit-on de chef-d'œuvres de Peinture, si chaque Peintre suivoit son inclination, & qu'ils voulussent tous travailler principalement pour la gloire?

C'est cette inclination qui donne l'ame à la Peinture. Mais d'où lui vient cette ame? Est-ce de l'imagination du Pein-

Peintre, de son esprit, ou de son cœur?

* De tous les trois, c'est d'une imagination vive & forte, qui exprime parfaitement l'idée qui met dans la Peinture une vivacité non vague, non étendue, mais ramassée, juste, serrée, & cela dans un arrangement de traits vifs & parlans, comme dans des yeux noirs, un amas de feu qui brille & qui petille.

Cette ame vient aussi de l'esprit du Peintre, qui par son bon goût juge si la vivacité, & la force de l'imagination ne sont point outrées, mais dans le point juste où elles doivent être. Enfin elle vient de son cœur, qui peint les passions, leur degré, & leur ardeur qu'il sent lui-même le premier, & sans cette ame la Peinture est morte.

† De là on peut inferer que les excellens Peintres sont bien au-dessus des Philosophiens. Les Philosophiens ne sont occupez que d'une contemplation oisive des beautés de la nature, & les Peintres les expriment par leur pinceau. Les uns demeurent dans le seul plaisir de la connoissance, & les autres travaillent pour instruire la posterité.

Si l'on sçait tant de gré à ceux qui

* *En quoi consiste l'ame de la Peinture.*

† *Les Peintres sont au dessus des Philosophiens.*

plongent au fond des mers pour en apporter des diamans & des pierreries, quelle obligation n'a-t-on pas aux Peintres, de plonger, pour ainsi dire, au fond de la nature, pour en tirer tant de beautés secrètes, tant de passions & de mouvemens, qui seroient inconnus à la plupart des hommes, étant incapables de les découvrir par leurs réflexions ?

* Peut-être, dira-t-on, que la science que je demande, est nécessaire aux Peintres qui peignent l'Histoire, & non pas à ceux qui font les Portraits. Les derniers, dit-on, cherchant principalement la ressemblance, & ayant toujours les originaux presens, n'ont pas besoin de connoître les passions, ni les mouvemens du cœur, comme les Peintres d'Histoire, qui peignant des Heros, & ne les ayant pas devant les yeux, sont obligez d'entrer dans leur cœur, pour bien prendre la passion qu'ils doivent avoir dans l'action où ils sont representez.

Avant que de répondre, ne pourrois-je pas demander si la Peinture est faite pour les Portraits ? (Je ne dis pas que non, c'est une pensée qui me tombe dans l'esprit, où un doute peut être mauvais que je forme.) On dit bien que la Peinture

* *Un Peintre doit connoître le cœur.*

est un art qui imite, & qui représente les actions humaines ; mais on ne dit pas que ce soit un art qui représente simplement les hommes. Quand la Peinture peint un Heros dans le combat, sa principale intention tend à la passion qu'elle veut représenter, & ne peint le Heros, que comme le sujet où elle la veut faire paroître. Suivant ce raisonnement, la Peinture ne seroit pas faite pour les Portraits, mais seulement pour l'Histoire, qui contient l'amas infini d'actions heroïques, que les Peintres nous représentent. Pour venir à la question, je réponds que jamais Peintre ne fait Portrait, à qui il ne donne quelque latitude, qui n'est que l'action, il peint la personne, ou avec un air gai, ou triste, ou fier, ou autrement. Je demande, le Peintre peut-il mettre dans un Portrait l'air qu'il faut sans connoître la passion ou le mouvement qui le produit ?

J'insere ici par occasion qu'il doit aussi connoître tous les effets de ce mouvement, c'est-à-dire, tous les caracteres extérieurs qu'il met sur le visage, afin que s'il peint une personne gaie, il lui marque les traits qui conviennent à la gaieté ; & encore faut-il qu'il les peigne non pas selon son caprice, mais à proportion

du degré de gayeté qu'il lui doit donner ; n'y ayant rien de plus faux que de représenter une passion comme excessive ; s'il ne doit convenir à la personne peinte qu'une passion modérée.

Mais revenons à la question , il y a une infinité d'occasions où la présence de l'objet sert peu aux Peintres à Portraits. Une femme , par exemple , languissante & amoureuse se veut faire peindre en Amazone. Si le Peintre au lieu de connoître la véritable fierté , & d'aller par sa science la saisir dans le cœur d'une Amazone , s'en fait une à sa manière , fera-t-il un bon Portrait ?

Pareillement si la même femme veut être peinte en Daphné qui fuit les violences d'Apollon , comment s'y prendra le Peintre , s'il ne connoît pas les passions de la peur & de la colere que sent une fille qui fuit la violence d'un Dieu ?

Tout le monde , dit-on , connoît les passions.

Les passions sont un flux , & un reflux , que la nature pousse continuellement du cœur au visage , & du visage au cœur , qui à la vérité frappe les yeux de tout le monde , mais difficilement en connoît-on la cause & le progrès ; & ce qui en augmente la difficulté , c'est que

la même passion est différente d'elle-même en une infinité de manières; la colere d'un Heros, celle d'une femme, & celle d'un homme ordinaire, ne se ressemblent point; celle des Heros se divise en autant d'especes, qu'il y a d'especes d'heroïsme, & qu'il y a de circonstances, & de degrez dans lesquels la même colere du même Heros peut paroître par raport aux différentes situations de son esprit, & aux differens objets qui la peuvent exciter dans son cœur. En un mot, les passions sont comme les visages, tous les hommes ont un front, une bouche, des yeux, &c. & ne se ressemblent point. Pour exceller dans la Peinture, il faudroit avoir cette étendue infinie de connoissance; mais cela étant impossible, les Peintres qui veulent le plus approcher de la perfection, doivent au moins se faire une application continuelle à tous les mouvemens du cœur humain.

* Monsieur le Brun a dit plusieurs fois qu'il trouvoit à étudier dans tout ce qu'il voyoit. Un de ses amis le vit un jour arrêté au coin d'une rue, attentif à voir quereller deux yvrognes qui sortoient du cabaret; ensuite leurs femmes vinrent & leurs enfans, qui prirent cha-

** Traité de son M., le Brun.*

cun le parti de leur pere. Il examinoit les divers emportemens de ces différentes personnes, leurs agitations, le mouvement de leurs corps, le dérangement des traits de leur visage, les diverses passions que la colere excitoit en eux, de quelle maniere ils finissoient leurs contestations, & la nature du calme qui succedoit à leurs emportemens ; & il trouvoit qu'il n'y avoit point d'étude qui valût l'attention aux modèles de la nature.

De plus, ce n'est pas assez de connoître & de peindre parfaitement les passions, le Peintre doit sçavoir peindre la privation ; & pour ainsi dire, le néant de ces mêmes passions, tel qu'on le voit dans un Philosophe, par exemple, qui vit dans une profonde tranquillité. Si le Peintre ne connoît la situation du cœur dans cette tranquillité, comment fera-t-il pour la représenter dans les yeux & sur le visage de ce Philosophe ? Car dans l'état où il est, il ne sent ni amour, ni desir, ni haine, ni douleur, ni aucune autre passion. Sa tranquillité n'est ni nonchalance, ni froideur. C'est un calme. Qu'est-ce que ce calme ? comment le peut-on bien représenter dans une Histoire, ou dans un Portrait ? Cela est assez difficile.

Mais peut-on peindre les personnes plus belles qu'elles ne sont.

* C'est le privilège des femmes laides, qui se consolent en quelque façon de se voir agréables au moins dans leur Portrait. Avant que de répondre, je vais dire un trait d'un Gascon aux parens d'une Parisienne qu'on lui vouloit faire épouser. Elle étoit laide, & on lui en avoit envoyé le Portrait avec des agrémens qu'elle n'avoit pas. Le Gascon arrivé, & dégoûté de la Demoiselle offrit à ses parens, pour les apaiser, d'épouser le Portrait qu'ils lui avoient envoyé.

Venons à la question. Oüi, le Peintre doit peindre les personnes plus belles qu'elles ne sont, c'est-à-dire les faire ressembler en beau. En voici la raison. Chaque personne a de differens airs ; parce que le visage change à tout moment. Parmi ces differens airs, il y en a un qui rend la personne plus agréable, & c'est celui-là qu'un Peintre habile doit démêler pour le lui donner en la peignant, comme la peinture fixe les traits sur la toile ; Si on peint avec l'air de mélancolie une femme, quoi que mélancolique, que je suppose pourtant avoir des heures

* On doit peindre les personnes plus belles qu'elles ne le sont,

de gayeté , elle pourra se plaindre du Peintre qui n'a pas sçû démêler sa gayeté, qui auroit rendu son portrait plus agréable.

Peindre avec de la gayeté , dira-t-on, une personne mélancolique , c'est faire un portrait *dissemblant*.

Oùï, si le Peintre en la peignant gaye, désunissoit ses traits , mais il ne fait que les déranger , demeurans au fond toujours les mêmes ; & c'est pour cela que le Peintre peignant une femme en beau , peut faire un portrait ressemblant.

* Laissons aux personnes laides les remerciemens qu'elles doivent à la Peinture de les embellir , les honnêtes gens lui ont des obligations bien plus essentielles. Elle nous rappelle dans la mémoire tous les tems , & toutes les personnes illustres pour nous instruire de leur vertu. Elle nous représente tous les Mysteres de la Religion , en quoi *le Guide* a admirablement réussi , & a été le premier à donner à ses Figures , dans les Histoires Sacrées , une onction si tendre , qu'on ne peut les voir sans en être touché.

La Peinture tient toujours presens à nos yeux nos ancêtres & nos amis ; elle

* *Eloge de la Peinture,*

nous

nous réunit en quelque façon avec les morts, & avec les absens, & soulage par son pinceau nos soupirs & nôtre douleur. Que ne fait-elle pas dans les paysages; qui sont ses amusemens, & où elle se délassé de ses pénibles travaux? En combien de manieres ne se jouë-t-elle pas de la nature? & quelles tendres idées nous donne-t-elle de ses beautez & de ses agrémens, qu'elle jette à pleines mains sur les divers objets qu'elle représente.

Difons plus, la Peinture est une efpece de Divinité; si Dieu a créé le monde, la Peinture semble le créer à son tour, en donnant un être nouveau à ceux qui sont sortis de sa main. Si la nature lui fournit tous les jours de nouveaux modèles, la Peinture les embellit, & elle a l'avantage sur la nature même; que ne pouvant les conserver, & étant obligée de les livrer à la mort, la Peinture les tire du tombeau pour leur donner l'immortalité.

* J'ajoute ici un mot de quelques Peintres anciens, qui a du raport à ce que j'ai dit. *Aristides* s'avisa le premier de peindre les mouvemens de l'ame, & de représenter sur le visage les passions dont elle est agitée, en quoi il fut très estimé.

* *De quelques fameux Peintres.*

& plût si généralement , qu'il vendit cent talens un de ses tableaux.

Zeuxis , tout illustre qu'il étoit , ne fut pas si heureux , & Aristote lui reproche d'avoir mal exprimé les passions ; cependant sa *Penelope* , & son *Helene* sont des chefs-d'œuvre. C'est lui , qui ayant peint des raisins dans une corbeille , les oiseaux les prenans pour des raisins naturels , vinrent pour les manger. Il peignit aussi une *Vieille* si parfaitement , & son imagination fut si vive & si juste dans son ouvrage , qu'il mourut de rire en la regardant. Il fut contemporain de *Parraſius* , qui a été le premier à mettre dans la Peinture la proportion que les parties doivent avoir entr'elles ; quelques-uns le croient plus habile que *Zeuxis* , mais son orgueil le rendoit insupportable.

Protogenes n'a jamais rien fait de si beau & de si achevé que *Jaliſe* , il travailla sept ans à cet ouvrage , & depuis on le porta à Rome au Temple de la Paix ; ce Peintre ne pouvant bien représenter l'écume d'un chien , jeta de dépit son pinceau contre la toile , & l'exprima parfaitement ; hazard heureux qu'on dit être arrivé à Apelles , dans la représentation de l'écume du cheval d'Alexandre.

Ce dernier a toujours passé pour le plus

excellent Peintre de l'Antiquité , le nombre & la beauté de ses ouvrages ont immortalisé sa réputation. Ses deux chefs-d'œuvres sont *ses deux Vénus* , l'une qu'il fit pour ceux de la Ville de Co , & l'autre sous le nom d'Anadiomene, qui est Venus sortant de l'onde.

Michel-Ange Buonarota a été l'*Apelles* de son tems , peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre quelque détail de ce qui le regarde, il descendoit de l'ancienne Maison des Comtes de Canossè. Ses parens l'ayant mis en nourrice au Village de Settignano, dont tous les habitans, & son nourricier même étoient Sculpteurs , à peine eût-il une première lueur de connoissance, qu'il s'appliqua à travailler suivant son âge. A sept ans il fit voir une si forte passion pour les desseins, que son pere fut obligé de le mettre chez Dominique Ghirlandaio, & à l'âge de seize ans il tailla des figures de marbre, qui furent admirées de tout le monde. Sa réputation devint si grande que tous les Princes de l'Europe le souhaiterent ; François I. Charles-Quint, les Medicis, les Vénitiens, & les Papes Leon X. Clement VII. Paul III. Jules III. & Paul IV. le comblèrent de marques d'estime & de libéralité. Leon X. le visitoit souvent, & pré-

noit un plaisir extrême à le voir travailler. Ce fut lui, si je ne me trompe, qui fit cloûer un Juif sur une croix, & qui lui fit percer le côté d'un coup de lance, pour peindre au naturel un JESUS mourant. On raporte aussi, qu'un jour Leon X. voyant un Enfer, où Michel-Ange avoit peint un Pape, que Leon lui vouloit faire éfacer, il lui dit plaisamment, que, *In inferno nulla redemptio.*

Michel-Ange étoit aussi excéltent Architecte, & le grand Soliman le fit prier de venir à Constantinople pour un pont qu'il avoit dessein de faire, afin de passer de Constantinople à Perà, qui étoit le projet le plus grand & le plus magnifique qu'on eût jamais fait dans les siècles passés; & il auroit été executé si Michel-Ange ne fût mort. Il mourut en 1564. âgé de quatre-vingt huit ans, & peu de tems après son corps fut porté à Florence, où le grand Côme lui fit élever un tombeau magnifique.

Je me souviens de deux excéltens Sculpteurs, dont je vais dire un mot; le premier est *Lisippe le Sicilien*, admirable dans les Statuës de bronze, & qui en fit de ses propres mains jusqu'à six cens dix; & l'autre est *Carrotte*, l'Ouvrier incomparable du *Colosse de Rhodes*, haut de soi-

xante-dix coudées, peu de personnes pouvoient en embrasser le pouce. Après avoir subsisté seulement cinquante - six ans, il fut abatu par un tremblement de terre, & il falut neuf cens chameaux pour emporter le cuivre dont il avoit été fait.

LA DEVOTION.

ON l'a dit une infinité de fois, & on ne sçauroit trop le redire. De toutes les choses, la dévotion est la moins connue, ou elle est de caprice, ou de temperament, de prévention, d'habitude, ou d'amour propre, & presque jamais solide & chrétienne. Cependant il est surprenant que l'on se mette si peu en peine de s'éclaircir sur une chose où l'on s'égare si aisément, & qui a des suites si dangereuses.

¶ Il y a des vices qu'il ne sied pas à une honnête femme de combattre ouvertement. Quand *Celie* parle trop bien contre la galanterie, elle fait croire qu'elle n'y verroit pas si clair, si elle n'avoit de l'expérience; les instructions qu'elle donne pour l'éviter ne lui font pas honneur, & pour être aussi sçavante, il en coûte toujours un peu de vertu.

¶ Les femmes orgueilleuses, de bonne chere, joïeuses, médisantes, d'une vie molle, pourvû qu'elles soient exemptes de fragilité, donneroient volontiers leur vie pour modèle de vertu. L'une se couche tous les matins à la pointe du jour, elle se leve à midi, dîne à trois heures, sort à six, fait des parties, court aux spectacles, rentre chez elle à dix heures, se promène dans une place publique jusqu'à ce que le jour paroisse. La médisance, la raillerie, le luxe ; à la verité elle est encore honnête femme, & n'a donné jusqu'à cette heure aucune prise à ses amans, elle fait vanité de sa vertu, & raconte sa vie pour faire admirer sa modération.

¶ L'autre court chaque jour toutes les Communautéz, & tous les Hôpitaux de la Ville, elle porte des charitez, & en fait, elle ne manque pas un Sermon du.... & elle l'estime si fort, qu'elle l'a fait peindre en Moïse pour l'avoir toujours present à ses yeux dans son Oratoire. Sa conduite est pleine de bons exemples, mais elle aime trop à donner des avis, & à faire des corrections, elle fait remarquer avec trop de soin la solidité prétendue de ses instructions ; enfin elle voudroit que l'on prêchât comme elle parle, au lieu de faire, dit-elle, tant de beaux discours inutiles.

¶ Quand on s'est mis dans la tête d'être dévot, on ne parle que de retraite & de pénitence, & dès le premier jour on s'érige en Apôtre, & on veut faire des conversions. Cependant on s'échape quelquefois, & on voit que sa vertu n'est pas encore bien établie. Quand une fête solennelle nous trouve fatiguez du monde, nous nous pénétrons contre la vanité des choses humaines. Tantôt on se fait une dévotion agréable, guaye, de bon commerce ; tantôt austere, retirée, triste, & dans l'exercice des vertus chrétiennes. Quand on ne peut comprendre une vérité naturelle, on méprise ceux qui veulent pénétrer les Misteres de la Religion ; & une autrefois, pensant à la soumission aveugle que demande la Foy, on est sur la pointe de se révolter, ne pouvant entrer dans la créance des choses qui semblent détruire les principes de la nature. Cependant on croit être dévot, & la marque de la solidité de nôtre vertu, c'est que nous ordonnons par nôtre testament, *qu'après nôtre mort on nous enterre à l'entrée du Cimetiere.*

¶ Telle femme croit avoir aussi beaucoup de dévotion, parce qu'elle s'est retirée dans un Convent, où véritablement elle ne reçoit pas beaucoup de visites, mé-

mé d'où elle sort quand il lui plaît , pour être en partie avec des femmes mondaines , qui ne se piquent pas d'une vertu bien austere. Quand elle est fatiguée de plaisirs elle retourne dans sa retraite pour se délasser. Son occupation est d'embellir son Oratoire , tout y brille ; sa dévotion seroit blessée d'un livre spirituel qui ne seroit pas d'une relieure exquise ; le Crucifix devant lequel elle prie est d'yvoire , sa bibliotecque est toute composée de tablettes de bois de cedre. Son logement est un appartement de plusieurs chambres bien exposées & bien percées, où il n'y manque aucune commodité , pas même le cabinet des bains.

Elle se promène tous les jours à la fraîcheur , dans un jardin qu'elle a soin d'embellir des plus belles fleurs de la saison ; la moindre incommodité la blesse , on a peine à lui donner un mets qui accommode sa délicatesse , un petit mal est *horrible* , elle a passé une nuit *effroyable* ; & si par hazard les Religieuses la prient une fois de se lever à neuf heures pour entendre la Messe un Dimanche , elle se plaint de l'indiscretion des gens , & dit qu'il faut bien qu'on lui croye une santé de fer , pour lui donner une telle fatigue. Cependant Cleonice est dévote , & a bien en-

joint à ses heritiers *de la faire enterrer en habit de Religieuse.*

¶ Les vices les plus communs des dévotes, sont la vanité & la délicatesse. On en trouve parmi elles, qui avant leur dévotion parloient avec bonté, & avoient des égards pour tout le monde, depuis qu'elles sont pieuses, elles concertent leur contenance, & choisissent leurs paroles pour se donner un air important. Autrefois, sans se piquer de capacité, elles étoient sinceres dans leurs vices & dans leurs vertus; la verité leur plaisoit, & elles demandoient quelquefois des instructions. Les choses changent dès le moment de leur dévotion. A les entendre elles ont reçu une infusion de science, & de sainteté, elles parlent en illuminées, elles n'écoutent plus les autres qu'avec des souris de dédain, & ne consultent que leurs lumieres pour élever les ames à la plus haute contemplation; elles se citent dans les entretiens, & persuadées que leur ame est d'une grande distinction devant le Seigneur, elles font voir dans Dieu, pour la conduire, des soins particuliers, & une vigilance singuliere. Telles dévotes sont plus éloignées de leur conversion, dans la dévotion qu'elles pratiquent, qu'elles ne l'étoient dans le vice qu'elles ont quitté.

¶ Il y a une espece de femmes, qui commencent par se faire justice à elles-mêmes, & puis qui la font aux autres; qui étant dans le monde, y vivent conformément à leur qualité, sans scrupule & sans libertinage. Le spectacle est pour elle un simple divertissement, & non pas un rendez-vous; ces femmes vont dans les compagnies, jouënt quand l'occasion se presente: à la verité on ne les rencontre pas dans les Hôpitaux, mais elles payent leurs dettes; la porte de leurs maisons n'est pas fermée, rigoureusement à une certaine heure, mais leurs gens vivent dans l'exacritude; elles reçoivent les visites des hommes, mais elles ne connoissent aucun amant; elles sont guayes & agréables, sans être libres ni dissipées, les plaisanteries ne les épouventent pas, parce qu'elles n'y comprennent que ce qu'une honnête femme y doit comprendre. Il y a plus à parler pour la vertu de ces sortes de femmes, que pour celles de plusieurs dévotes de profession.

¶ La vertu solide frappe les yeux des autres, mais elle s'échape elle-même; une personne véritablement honnête fait le bien, même sans réflexion, & Monsieur..... reçoit souvent des remerciemens pour des services, qu'il proteste

ne se souvenir pas d'avoir rendu.

¶ Une honnête femme ne doit jamais louer un homme ni trop long-tems, ni avec trop d'ardeur. Celle qui prend plaisir à faire briller son mérite, est soupçonnée avec raison d'avoir de la complaisance pour lui. La trop grande application à parler de la vertu d'un autre, ne se fait pas sans penser au vertueux, ce sont deux choses trop proches pour les regarder séparément, & l'on ne croit pas que le cœur se démêle dans cette occasion aussi bien que la langue. Sur tout que les femmes ne louent que l'esprit & la sagesse d'un homme, sans parler de sa beauté. La marque la plus infallible du goût d'une femme pour les hommes, c'est quand elle les trouve beaux, sur tout en leur présence; c'est la déclaration la plus vive, & la plus significative de son cœur & de ses desirs, & si elle en demeure-là, elle n'a rien à se reprocher, ce n'est pas sa faute.

Clelie, toute sage qu'elle est, pèche par cet endroit; elle ne sçauroit parler d'un homme que par sa belle jambe & par son bon air, & elle excelle trop dans la description du corps humain. Ses amies devroient l'en avertir; car malgré sa vertu, on dit qu'elle retient trop bien les traits.

des hommes, pour être aussi indifférente qu'elle le veut paroître.

¶ Les hommes se flattent sur les agrémens, je dis les sages & les Philosophes. On voit des personnages pieux se rengorger devant les dévotes, comme les coquettes devant leurs amans.

¶ Quand les dévots, en traitant des intérêts du Ciel, s'avisent de réfléchir sur leurs agrémens, l'entretien devient dangereux, & la dévotion périclité beaucoup. *Il n'arrive que trop souvent, me disoit autrefois le bon vieux portier d'un Convent, que les dévots commencent par, je crois en Dieu le Pere tout puissant, & qu'ils finissent par la résurrection de la chair.*

¶ Quand le péché n'est défendu que par la loi, on ne sent pas un si grand desir de le commettre; mais lorsqu'il est défendu par la Loi & par le bon exemple, on s'y porte avec précipitation. De-là vient que souvent les courtisans ne sont jamais si corrompus, que quand le Maître est réglé.

¶ L'illusion dans la dévotion, est quelquefois foiblesse d'esprit, & très souvent marque d'orgueil. Si les dévotes pourvoient se soumettre à un Directeur éclairé, & se défaire de leurs pieuses puerili-

tez, leur esprit & leur cœur se fortifieroient dans le Christianisme.

¶ Le passage du vice à la vertu est sujet à autant de dangers, que celui de l'Hiver au Printems ; si l'on n'y prend garde, que de maladies produisent les changemens de saisons ! Que la vanité, que l'amour propre, que l'estime de soi-même, que les réflexions sur sa nouvelle vie, sont dangereuses à une personne qui commence à pratiquer la vertu. Combien de dévots & de dévotes périssent au port !

¶ D'où vient qu'on est tout feu au commencement de la conversion ? C'est que la nouveauté plaît, & que la nature même y trouve du plaisir ; & d'où vient que ce feu diminue, & qu'il s'éteint quelquefois dans la suite ? C'est que la nouveauté n'y est plus, & que la nature se fatigue des pratiques de la pénitence. Je sçai bien que le pecheur doit sa conversion à la seule grace ; mais une vertu nouvelle pour lui, met une variété dans sa vie, qui d'abord ne lui est pas désagréable.

LES IMPIES.

DE toutes les vanitez, la plus pernicieuse est de vouloir pénétrer les Misteres de la Religion ; comment l'esprit persuadé par son expérience, qu'il ne peut comprendre les choses naturelles, peut-il présumer de parvenir à la connoissance des choses divines ? vouloir décider de la verité des Misteres par ses lumieres, c'est ignorer la grandeur de Dieu, & ses propres foiblesses.

Deux sortes de personnes nient les Misteres, *les Impies & les Heretiques* ; je laisse les derniers, & je viens aux Impies. Il y en a de tout âge ; les premiers sont les jeunes gens qui entrent dans le monde, comme ils sont pleins d'ardeur & de passions, & peu persuadez de leur foi, ils s'attendent, pour ainsi dire, à la porte du monde, pour se transmettre la corruption. Cela fait qu'ils s'abandonnent dans la suite aux plus infâmes débordemens, qui mériteroient qu'on les dégradât de noblesse, & qui font douter avec raison, si avec des excez de coquins, ils sont fils de ceux qu'ils appellent leur pere.

Les autres Impies sont les hommes

faits, qui ont toujours vécu dans la débauche, & qui se trouvent endurcis dans le vice. Ceux-là font moins de fracas, & font impies à petit bruit. On ne voit dans leur vie aucuns blasphêmes nocturnes, ils n'arrachent ni statües de Vierge, ni Crucifix, mais ils s'expliquent sur leur foi entr'eux à porte fermée. Ceux-là sont plus dangereux que les premiers. Les jeunes gens, ordinairement étourdis & ignorans, se corrompent par des raisonnemens pueriles ; mais les hommes faits s'étant remplis de mauvaises lectures, se sont affermis dans l'impiété par des principes specieux, tirez de leurs réflexions pernicieuses.

Ils ne veulent croire les Misteres qu'après les avoir connus bien clairement, ou plutôt ils ne veulent point de foi.

Cependant ces hommes, respectueux pour leur Prince, sont persuadés que personne ne doit vouloir pénétrer dans leurs desseins, & eux veulent pénétrer dans les conseils de Dieu ; ils traiteroient d'insensé un homme, qui voudroit obliger les Rois à lui découvrir le secret de leur état, & ils veulent obliger Dieu à leur communiquer l'interieur de sa Divinité : l'entreprise d'un Souverain, dont ils ne connoissent ni la cause, ni la fin, les tient en res-

pect, & les Misteres, que leur propose la Religion, les révoltent.

Ces hommes regardent Socrate comme leur Patriarche. Mais ils sont bien éloignés de ses mœurs. Cè Philosophe croyoit & honoroit un Dieu, il étoit modéré, sobre, chaste, patient, & le reste. Mais pour eux, leur première maxime est de ne rien refuser à leurs sens, & ils protestent *vouloir mourir aussi-tôt qu'ils ne se trouveront plus sensibles au plaisir.*

¶ Se mépriser soi-même, renoncer à ses lumières, aimer l'anéantissement, vivre dans des humiliations continuelles, tout cela, disent-ils, ne fait qu'une religion de valets.

Mais quand ces mêmes hommes s'anéantissent devant les Grands, & devant tous ceux qui peuvent contribuer à leur fortune, trouvent-ils leurs bassesses dignes de leur vanité ? Je l'avouë, le Christianisme ne propose que des humiliations. Hé bien, soit, prenez des sentimens opposés, au lieu d'être humble, faites-vous un esprit de domination, ne déferez au sentiment de personne, que le vôtre l'emporte toujours, que ferez-vous avec cet esprit-là ? Que d'ennemis qui vous traverseront, & qui se feront un plaisir d'abatre vôtre orgueil !

¶ L'E-

¶ L'Evangile est de tous les livres celui qui marque la voye la plus sûre pour aller à Dieu & à la fortune. Un vrai Chrétien bien plein de foi & d'humilité, plaît également à Dieu & aux hommes, & les impies mêmes oposez aux humiliations, ne peuvent s'empêcher de l'estimer, & souvent même de récompenser sa vertu.

¶ On méprise les Chrétiens de vouloir plaire à Dieu par les humiliations, & on estime les Courtisans de faire souvent des actions pueriles pour divertir leur Prince !

¶ Si le Christianisme est la Religion des valets, que ces personnes distinguées nous expliquent celles qu'ils suivent ; si on en juge par leur conduite, il n'y a rien de plus glorieux à l'Evangile, que d'être méprisé par des personnes de leur caractère.

¶ Rien n'est plus brillant que la gloire qui couvre les Heros, ils sont pleins de courage, mais ils sont pleins d'orgueil, ils régulent admirablement leurs armées, & très mal leur cœur & leurs sentimens. Ils défont les ennemis & portent leurs armes jusques dans la capitale de leur Empire ; mais ils n'ont jamais vaincu leurs brutalitez, ni porté la raison dans la conduite de leur vie. Les plus coura-

geux, les plus entreprenans, & les plus intrépides hommes de l'Univers; mais les plus emportez, les plus cruels, & les plus injustes.

¶ Un vrai homme de bien est toujours le même dans toutes les actions de sa vie, même justice, même modération en public, en particulier, devant le monde, & quand il est seul. La raison & la vertu sont toujours raison & vertu pour lui, & elles le suivent par tout.

Mais le Heros est tout different, son but n'étant que de briller aux yeux du monde; aussi-tôt que le monde ne le voit plus, son heroïsme disparoît, il redevient Homere, & souvent homme foible & méprisable.

¶ Aimer à obéir & mener une vie obscure, c'est rendre le maître à qui on obéit responsable de nos actions, n'être chargé de rien, pas même de nôtre propre conduite, & vivre dans une paix parfaite, qui est l'état le plus heureux que l'on puisse souhaiter sur la Terre.

Le dérèglement n'est pas si grand aujourd'hui, qu'il l'étoit parmi les Anciens.

J Amais, dit-on, le monde n'a été si corrompu qu'il l'est aujourd'hui, tous les hommes sont dans la dernière dissolution. On se trompe, il est vrai que la débauche est extrême, sur tout parmi les personnes élevées ; mais pas un d'eux n'a épousé publiquement un *Sporus*, comme fit Neron ; & quand il l'auroit fait, *Criton* ; qui est le plus fade & le plus insipide flatteur de la Cour, ne lui auroit jamais souhaité, comme on souhaita à cet Empereur, qu'il nâquit d'une telle union une heureuse postérité.

Il est vrai aussi que la plupart des Grands sont orgueilleux, & qu'ils font consister leur qualité dans un dédain qui les rend méprisables ; aucun d'eux néanmoins, pas même *Damon*, (à qui tout est peuple excepté les Princes & les Financiers,) n'a jamais poussé l'insolence, jusqu'à vouloir être *Dieu* comme Caligula. A la bonne heure, qu'il publie continuellement son illustre origine & ses bonnes qualitez ; mais il n'a point mis, comme fit cet Empereur, sa Statue sur aucun Au-

tel, pour être adorée, & on ne voit encore aucun Temple bâti à sa *Divinité*.

Ce même *Damon* croit être aimé de toutes les femmes ; mais a-t-il été assez fou pour dire à la Lune, comme Caligula, qu'elle vint coucher avec lui ?

Il écrit ordinairement avec hauteur aux Officiers de son Gouverneur ; mais on ne lit point dans les ordres qu'il envoie, comme dans ceux de Domitien, *notre Seigneur & notre Dieu l'a ainsi ordonné*. Donc il s'en faut beaucoup que le monde ne soit aujourd'hui aussi gâté qu'il l'étoit anciennement.

Pour une bonne partie des femmes, personne ne disconvient de leur fragilité. Tout leur est bon, jeune, vieux, homme de qualité, bourgeois, & le reste ; telle honore même de ses faveurs le maître & le valet.

Mais elles sont excusables, comment pouroient-elles subvenir à leur jeu, si elles ne prenoient dans toutes les bourses ? Après avoir ruiné leurs maris, il est bien juste qu'elles ruinent leurs amans.

Malgré leur conduite, elles n'approcheront jamais de l'infamie des Romaines, qui s'assembloient la nuit auprès du vieux Autel de la Pudicité, où elles faisoient des horreurs abominables. *Mes-*

saline entroit la premiere dans un lieu de prostitution, & en sortoit la derniere, pas une ne fait aujourd'hui rien de semblable. A la verité *Elise* va au rendez-vous chez son amie, & *Clelie* chez sa parente, mais au moins gardent-elles des mesures, & au sortir de l'exercice, on les voit avec une modestie de parade.

Justine en a fait de toutes les manieres. Combien d'amans à la vûe de son mari ! mais a-t-elle jamais eu l'effronterie de se marier à un autre, lui vivant, comme fit *Messaline* ?

Si elle a été, & si elle est encore comode à ses amis, au moins elle n'appelle pas, comme cette infâme Imperatrice, les maris pour être presens aux caresses que leurs femmes reçoivent de leurs amans.

A la verité les femmes d'aujourd'hui n'égratignent pas les hommes, elles regardent au contraire la galanterie comme un amusement, où elles ne trouvent du mal que par raport à une vieille tradition de nos peres, qui disoit *Elmire* ces jours passez, faisoient consister l'honneur des femmes dans une severité qui blesse la nature. Mais, encore une fois, malgré toutes les mauvaises maximes qu'elles se font entr'elles, leur dérèglement est infi-

niment éloigné de la débauche des Anciens.

J'ai lû plusieurs recueils de choses extraordinaires, mais je n'ai jamais trouvé dans aucun, rien qui approche de l'étrange apareil du festin que *Domitien* donna au Senat & aux Chevaliers, pour les consoler de l'orage qui étoit arrivé à un spectacle qu'il venoit de donner au peuple. Cet apareil mérite bien d'être tiré de l'Histoire Romaine, pour le faire voir seul; il fait même à mon sujet, & on jugera si aujourd'hui aucun Prince, quelque fou qu'il pût être, pourroit jamais imaginer rien de si extravagant.

Il commença par faire noircir quelques chambres. Les lambris, les murailles, les carreaux, & les sieges étoient noirs, il y fit entrer les Senateurs, & les Chevaliers. Etant tous assis, on apporta auprès de chacun une colonne en forme de sepulcre, où pendoit une lampe, semblable à celles qu'on allumoit dans les tombeaux, sur laquelle ils voyoient leurs noms gravez. En même-tems il entra des enfans nuds, tout noircis d'ancre depuis la tête jusqu'aux pieds, ressemblant à des spectres, qui commencerent une danse funeste autour d'eux; après quoi ils se jetterent à leurs pieds, faisant tous les

gestes accoûtumez dans les obsèques des morts ; & pendant le festin , Domitien ne leur parla que de sang & de massacre.

La suite du festin n'est gueres moins extraordinaire. Quand il fut fini , les Sénateurs , & les Chevaliers voyant que Domitien les alloit renvoyer , commencerent à respirer : mais ils retomberent dans la peur , quand on leur presenta des litieres , & des gens inconnus pour les conduire. On les mena pourtant chez eux sans aucun mal ; un moment après , d'autres inconnus demandant à leur parler , avec un visage égaré , les saisirent d'une nouvelle frayeur , qui cessa quand ils virent que ces gens leur venoient faire des presens de la part de Domitien ; qui leur envoyoit en même-tems un de ces enfans , qui avoient paru des spectres dans le festin , & qui alors étoient lavez , beaux & couverts d'habits magnifiques. Y a-t-il aujourd'hui un Prince capable de donner une pareille fête ?

Ne décrions donc point nôtre siècle , ceux qui le décrient se sentent accablez de la vertu des personnes vivantes ; & comme ils ne veulent pas leur ceder , & qu'ils n'osent leur opposer leur mérite , ils ont recours à celui des Anciens , pour empêcher que le leur ne paroisse.

¶ On ne peut souffrir ni la domination, ni la vertu présente ; le monde honore morts ceux qu'il a persecutez vivans, & s'ils vivoient encore, il recommenceroit contr'eux les mêmes persecutions.

UN MOT SUR L'ELOQUENCE.

MOn dessein n'est pas de parler ici des règles, des lieux & des figures de la Rethorique, je suppose qu'on sçait tout cela, qu'on a beaucoup lû, & beaucoup réfléchi, & même qu'on a écrit plusieurs choses au moins pour s'exercer. C'est principalement à ces personnes à qui je soumets mes réflexions. Elles seront courtes ; & pour y mettre quelque ordre, j'en ferai premièrement sur les discours que l'on prononce en public, & ensuite sur les entretiens particuliers que l'on a pour ses affaires, ou dans les négociations, ou avec ses amis.

* Je crois qu'il est impossible de réussir en tout ce que je viens de dire, sans avoir une entière & parfaite connoissance du cœur, & de chaque passion, afin de
l'ex-

** On ne peut être éloquent dans les discours publics sans connoître les mouvemens du cœur.*

l'exciter à propos, & jusqu'au point nécessaire.

Les Prédicateurs, par exemple, veulent persuader. Comment le feront-ils, s'ils ne proposent des raisons qui intéressent le cœur, ou par le plaisir, ou par l'intérêt ? Je sçai bien que l'Orateur doit commencer par persuader l'esprit, mais il ne le fera jamais efficacement, (comme je viens de dire) que par des raisons qui touchent le cœur ; alors le cœur touché renvoie, pour ainsi dire, à l'esprit son mouvement, qui le détermine à un parti. Je dis donc encore que le Prédicateur ne réussira point, s'il ne connoît les passions, & non pas seulement *d'une connoissance speculative*, mais *pratique*. En un mot, il doit connoître le monde, puis qu'il le veut réformer, sans quoi il passera sa vie à debiter tout au plus quelques belles paroles, & à faire de beaux portraits, sans jamais donner le moindre goût pour la vertu.

Qu'est-ce qui va le plus au cœur d'un débauché ? C'est son propre intérêt, qui est son salut. Pour l'y porter, quelles passions faut-il sçavoir exciter en lui ? La crainte vive de la mort, la terreur des Jugemens de Dieu, l'horreur des peines éternelles, l'amertume & la douleur mil-

le fois sentie dans l'habitude du vice, le dégoût même & la tristesse du cœur dans une vie brutale. On peut aussi l'attaquer par son intérêt temporel, lui peindre l'accablement de misère, où réduit le dérèglement, le mépris de tout le monde, la perte de son honneur & de sa fortune, & le reste; en un mot, il faut que le Prédicateur sçache agiter le cœur du scelerat qui l'écoute.

Qu'il distingue par la difference de ses Auditeurs les différentes passions qu'il doit toucher. Un discours bon pour de jeunes gens, est mauvais pour des vieillards, ce qui convient au peuple, ne convient pas aux grands, & telle peinture épouvente les esprits timides, qui paroît fade aux personnes sensées. Ce qui fait voir la peine extrême d'un Prédicateur, qui parlant à un auditoire plein de gens de diverses conditions, doit pourtant ménager son discours de telle sorte qu'il soit utile à tout le monde. Voilà le peu que j'avois à dire sur les discours publics, je vais ajouter par occasion quelques réflexions sur la personne des Prédicateurs.

C'est très mal fait de venir au Sermon avec un esprit de critique & de curiosité, L'auditeur le plus éclairé & le plus élo-

quent, doit recevoir la parole de Dieu avec respect de quelque bouche qu'elle sorte. Mais aussi il faut avouer que très souvent les Prédicateurs font perdre patience, & donnent malgré qu'on en ait du dégoût pour eux, & à Paris plus qu'en lieu du monde. Un tas de jeunes gens nouvellement sortis des écoles sans talent & sans capacité, & sans se donner seulement la patience d'apprendre les élémens de la langue, ces jeunes gens, vifs, ardens, chatouillez par la gloire, & par une vaine esperance de fortune, ont l'impudence de paroître dans les chaires, pour débiter cruëment des lieux communs, placez sans discernement & sans réflexion. Mauvais Copistes des bons Prédicateurs, dont ils ne sont pas à portée de connoître le mérite, au lieu de les imiter ils les deshonnorent, & on leur voit abaïsser la majesté de l'Evangile par des expressions pueriles, par des faillies ridicules, & par des discours sans suite & sans liaison.

Peut-être s'en trouveroit-il quelqu'un parmi eux qui réussiroit, s'il se donnoit le tems de se former le jugement par de solides principes dans les sciences, & par des réflexions sur les Livres de l'Ecriture & des Peres; s'il se vouloit instruire des

régles de l'art, s'il prenoit le goût de la véritable éloquence dans les ouvrages des Anciens, non qu'on se doive remplir uniquement de l'éloquence profane, mais qu'on la connoisse parfaitement; & qu'on la purifie par l'éloquence sacrée, se souvenir qu'un Temple consacré aux Idoles peut devenir le Temple du Dieu vivant.

Sur tout que le Prédicateur se soit fait un fond de vertu, qu'il soit le premier persuadé de ce qu'il veut persuader à son auditoire; il faut par nécessité placer Dieu dans nous, avant que d'entreprendre de l'établir dans les autres. Dieu ne se trouve point dans la société des femmes; ni des gens du monde, & encore moins dans les plaisirs; mais dans la retraite; & dans la vie anéantie. Point de considération d'établissement, quand on veut prêcher Dieu; un Prédicateur qui veut être applaudi a plus de soin de sa réputation, que du salut de ses Auditeurs.

La vertu comme le vice qui est dans le cœur, rejaillit sur le visage & sur toute la personne d'un homme; elle pousse dans les yeux une lumière douce, qui marque la simplicité d'une ame chrétienne; mais l'air composé d'un jeune Prédicateur, son teint fleuri, & sa modestie affectée

préviennent contre tout ce qu'il dit, & on n'écoute qu'avec indignation les discours effeminez d'un homme, qui se sert de l'interêt de Dieu pour s'ouvrir le chemin de la fortune.

Une autre raison qui empêche les jeunes gens de réussir, c'est qu'ils se mettent en tête d'imiter tel grand Prédicateur qui leur plaît, sans penser auparavant s'ils en sont capables. Il y a plusieurs manieres de bien prêcher, tel réussiroit, s'il imitoit tel Prédicateur, & il ne réussira jamais, parce qu'il se forme sur un autre qui a un talent différent. Un ami éclairé & d'une longue expérience le détermineroit s'il vouloit l'écouter, mais les jeunes gens sont trop entêtés pour suivre un bon conseil. De-là vient cette foule de mauvais Prédicateurs, qui s'étant égarés dès le commencement ne se retrouvent jamais. En voilà assez pour ces Messieurs-là. Disons un mot des différentes sortes d'entretiens solides ou agréables, qu'on peut avoir dans le commerce du monde.

* Un ami, par exemple, qui veut accommoder deux plaideurs, n'en viendra jamais à bout s'il ne connoît le cara-

* *Qu'il faut aussi connoître les mouvemens du cœur dans les entretiens particuliers.*

être & la passion dominante de chacun d'eux. *L'intérêt*. J'en convient, mais *l'intérêt* fait des impressions différentes dans l'un & dans l'autre, & se trouve accompagné en eux de différentes passions. Dans l'un *l'intérêt* sera plus vif, & dans l'autre plus modéré. Le médiateur avant tout, doit s'appliquer à connoître cette différence, & sçavoir par quel endroit il doit attaquer leurs différentes passions, avec quelles raisons, avec quelles paroles, & même avec quel ton de voix. Tel discours persuadera tel homme de tel caractère, qui a telle passion dominante, & révoltera tel autre homme, qui sera d'un esprit opposé.

Une pareille attention est nécessaire dans les affaires importantes, où sur tout il faut conserver un air naturel, afin que ceux avec qui on négocie ne démêlent pas dans nos yeux une application qui les mette en garde contre nous, & qui empêche le succès de nos négociations.

Il y a aussi une sorte d'éloquence pour obtenir des grâces de nos protecteurs, de nos amis & de nos maîtres. Le tems, le lieu, le moment heureux d'un homme qui est en bonne humeur, qui va recevoir quelque plaisir, qui vient d'apprendre une bonne nouvelle, ce moment joint à telles

Paroles dites de telle maniere, nous fait obtenir la grace que nous demandons. Chaque homme est une place qu'on assiege, pour la prendre il en faut connoître le foible, & sçavoir l'attaquer à propos, & nous servir des armes qui conviennent.

* Après cela il faut ajoûter que le succès, sur tout des discours publics, dépend beaucoup de la netteté avec laquelle ils sont conçûs. Un projet net, des pensées claires, un arrangement distinct, chaque raison en sa place, enfin une claire disposition de la matiere qu'on traite, donnent à ceux qui nous écoutent un plaisir sensible, & produisent en eux tout l'effet que nous pouvons desirer.

Quel moyen de faire valoir une raison sans en avoir une idée bien nette, & en pénétrer clairement toute la force & toute l'étendue, & sans voir distinctement toutes les manieres de la proposer, afin qu'elle frappe l'esprit par plusieurs endroits. Il suffit d'un seul argument pour persuader, comme il suffit d'une seule épée entre les mains d'un habile homme pour faire plusieurs blessures à son ennemi, & pour le tuer.

* *Que la conception & l'expression nette sans nécessairement pour l'éloquence.*

Concevoir donc bien nettement les raisons, est la principale qualité d'un homme qui parle en public. Pour la conserver, ou pour l'acquiescer il doit prendre garde de ne rien lire sans le concevoir avec toute la clarté dont il est capable. Cette attention nous rend l'esprit net, toutes nos idées s'accoutument à être distinctes, on sent que l'on sçait, & on est sûr de ce que l'on a appris. Quand au contraire en lisant on ne s'accoutume qu'à concevoir superficiellement ce qu'on lit, chaque chose ne laissant dans l'esprit qu'une idée legere, ou elle s'efface, ou elle se confond. De là vient la connoissance confuse que l'on a des choses qu'on ne peut démêler. Il vaut beaucoup mieux ignorer entierement une proposition, que de la concevoir confusément. Une raison forte, où une belle pensée embrouillée dans des paroles, est un diamant couvert de bouë, la confusion nous jette toujours dans l'erreur. Enfin un discours confus ternit les choses les plus brillantes, & les expressions claires mettent dans un beau jour les matieres les plus communes.

Par *expressions claires*, je n'entends pas des façons de parler basses ou affectées, qui donnent du dégoût pour celui qui parle en public, & même pour les

personnes, qui dans le commerce de la
 société se veulent distinguer par des ex-
 pressions fades & singulieres; mais j'en-
 tends des termes propres & nobles, des
 expressions soutenues & naturelles, qui
 donnent des idées justes & vives des cho-
 ses qu'elles representent. Cette facilité
 ne se peut acquerir que par l'étude des
 principes de la langue, par la lecture des
 livres bien écrits, & par un commerce
 assidu avec les personnes qui parlent bien.
 C'est de ces personnes qu'on tient les re-
 marques suivantes, & il est à souhaiter
 qu'on les raporte fidèlement. Peut-être
 en a-t-on déjà fait sur les mêmes mots
 qu'on y trouvera; mais outre que les mê-
 mes remarques sur les mêmes mots se peu-
 vent proposer différemment, il y en peut
 avoir de nouvelles sur ces mots, qui ayant
 plusieurs significations différentes, & pou-
 vant être mis à plusieurs usages, deman-
 dent pour s'en bien servir, des observa-
 tions particulieres.

QUELQUES REMARQUES sur la Langue François.

I*ls quitterent leur jeu. Ils quitterent le jeu.* La première phrase se dit de deux joueurs, qui pour quelque raison *quitterent leur jeu* pour le reprendre peu de momens après. Mais *quitter le jeu*, signifie qu'on le finit entièrement.

Couper jeu, c'est quitter le jeu avec celui avec qui on joue. Je perds, je m'emporte, mon compagnon me *coupe jeu*, c'est-à-dire, qu'aigri de mon emportement, il ne veut plus jouer contre moi.

Cette fille fera quelque jour des siennes; cette expression a quelque chose de bas, j'aimerois mieux dire: *Cette fille fera parler d'elle quelque jour.*

Haire parler de soi se prend souvent en mauvaise part. Et au lieu de dire qu'une *fille sçavante fera parler d'elle*, je dirois que *son mérite la fera quelque jour connoître dans le monde.*

Plus. Davantage. *Plus* signifie la cessation entière d'une action; c'est en ce sens, que l'on dit d'une chose qui nuit à la santé, que l'on n'en mangera plus, c'est,

à-dire, que l'on s'en abstiendra pour toujours. *Davantage* n'a pas la signification si étendue ; par exemple, *J'ai bu assez de liqueurs ; & je n'en veux pas davantage.* Je n'entends pas de m'en priver pour toujours, mais que j'en ai assez bu presently, & que je n'en veux pas davantage.

Douleur, déplaisir, chagrin, Chagrin, c'est une fâcherie mêlée d'impatience ; & de mauvaise humeur. *Le déplaisir* signifie le sentiment que nous avons des maux, qui arrivent qu'à nos amis ou à nous ; par exemple, on peut dire d'un père qui a des enfans dénaturés, *qu'il a de grands déplaisirs.* *La douleur* est aussi un sentiment des maux qui nous arrivent, mais c'est un sentiment qui pénètre l'ame ; aussi le mot de *douleur* signifie plus que celui de *déplaisir*, & c'est pour cela que l'Ecriture appelle Jésus-Christ *un homme de douleurs*, & non pas *un homme de déplaisirs.*

On peut, ce me semble, faire encore une remarque sur ces trois mots. Que le *chagrin* & le *déplaisir* touchent l'esprit seul, & non pas le corps ; on dit, *il a l'esprit chagrin*, & on ne dira pas, *il a la tête chagrine.* On ne dira pas non plus *il a le corps plein de déplaisirs.* Ce n'est pas que

le déplaisir & les chagrins ne fassent des impressions sur le corps, mais le premier sentiment va directement à l'ame ou à l'esprit. On peut dire aussi que la semence de toutes les passions est dans le corps, c'est-à-dire dans les humeurs; la bile fait colere, le sang contribue à l'amour, &c.

Pour revenir à *la douleur*, elle convient à l'ame & au corps, on dit fort bien, *J'ai l'ame pénétrée de douleur*, & on dit aussi, *je sens de la douleur dans tout le corps*, *il n'y a pas un seul endroit qui ne soit douloureux*.

Fidèle a des usages très différens; on dit, *il est fidèle dans son récit*, c'est-à-dire, il ne cache ni n'altère rien. Il se dit aussi pour marquer la fidelité qu'on a pour quelqu'un, *c'est un homme fidèle à son maître*.

On s'en sert encore pour un homme qui fait ce qu'il promet, comme *être fidèle en ses promesses*, sur quoi remarquez que c'est ainsi, je crois, qu'il faut parler, & non pas *fidèle à ses promesses*, parce qu'il sembleroit que l'on seroit fidèle à ses promesses, au lieu que l'on veut dire que l'on est fidèle à la personne à qui on a promis. On dit pourtant *fidèle à sa parole*, & non pas *en sa parole*.

Je veux m'informer qui il est. Je veux m'informer de ce qu'il est.

La premiere expression tombe proprement sur la naissance ou sur la profession; un homme fait l'entendu, & un autre dira à son ami, il faut *s'informer qui il est*. Pour dire qu'on veut tâcher de découvrir sa naissance ou sa profession.

Je veux m'informer de ce qu'il est, tombe sur les bonnes & sur les mauvaises qualitez; auquel cas, pour parler plus clairement, j'aurois mieux dire en parlant d'un homme, *Je veux sçavoir quel homme c'est*; on comprend d'abord que je veux sçavoir le caractere de son esprit, au lieu que par cette façon de parler, *je veux m'informer de ce qu'il est*; on ne comprend pas bien distinctement si on veut sçavoir la naissance de cet homme, ou sa profession.

Grace, graces. Faveur, faveurs.

On dit à son égal, à son ami, ou à son inférieur, *faites-moi cette grace*; ou *faites-moi ce plaisir*. Mais quand on s'adresse aux Princes, aux Rois, & aux personnes de grande qualité, on leur demande *des graces*. *Le Roi accorde tous les jours de nouvelles graces*, &c. parce que les graces marquent du côté de celui qui les fait une grande superiorité; & du côté de ce

lui qui reçoit une grande dépendance. On feroit mal de demander *une faveur*, ou *des faveurs* aux Princes & aux Rois, le mot de *faveur* convient aux amans, qui obtiennent de leurs Maîtresses *des faveurs*, ou *quelque faveur*.

Sentiment, sentimens. Avis.

Sentiment, proprement c'est l'opinion, auquel sens on dit, *c'est le sentiment d'Aristote, de Gassendi, &c.* Il se prend encore pour *un sentiment du cœur*, & on dit de quelque endroit d'un discours, *ce n'est pas une pensée, c'est un sentiment. La pensée va à l'esprit, & le sentiment au cœur.*

Sentimens au pluriel, se prend presque toujours pour les sentimens du cœur. On ne dira pas *le sentiment d'amour, le sentiment de tendresse*; mais *les sentimens d'amour, & les sentimens de tendresse.*

Avis se dit proprement des affaires: *Rapportons-nous à l'avis des Avocats; dites-nous vôtre avis là-dessus; sentiment ne viendroit pas si bien; pareillement on ne dira pas c'est l'avis d'Aristote, c'est l'avis de Gassendi. Mais le sentiment d'Aristote, & encore mieux encore l'opinion d'Aristote.*

Surquoi je remarque une chose. Il me semble que le mot *d'opinion* se devoit

Dire des anciens Philosophes , plutôt que le mot de *sentiment* ; c'est l'*opinion* d'*Aristote* , cela marque une ancienneté , & le mot de *sentiment* conviendrait mieux à un Philosophe moderne ; par exemple , c'est le *sentiment* de *Descartes* ; je ne dis pas qu'*opinion* fut mauvais.

Je vous prie , je vous en prie.

Avant que de demander une grace il faut dire : *Je vous prie accordez-moi une grace* ; mais après l'avoir demandée , je dirai : *Je vous en prie accordez-moi cette grace* , la raison est que quand je dis , *je vous en prie* , le pronom *en* se résout par *de cela* , & c'est comme si je disois , *je vous prie de cela* ; or ces mots *de cela* ont relation à quelque chose que je dois avoir demandée ; & ainsi il me semble qu'après avoir demandé une grace , je dois dire : *Accordez-la moi , je vous en prie* , c'est-à-dire ; *je vous prie de cela* , qui est de me l'accorder.

Défendre contre , défendre de.

On dit de deux joueurs , dont l'un joue mieux que l'autre , *celui-ci ne peut se défendre contre celui-là* , parce que le jeu est une espèce de combat. Mais si on parle d'un homme , qui n'a pu s'empêcher d'aimer une femme , on doit dire *qu'il n'a pu se défendre d'elle* , c'est-à-dire *de l'aimer* ,

& non pas, *il n'a pû se défendre contr'elle;* & quoique, comme dit Ovide, l'amour soit un combat, les amans bien loin de se défendre véritablement les uns des autres, se font au contraire un plaisir de se laisser vaincre.

Elle est si belle qu'on ne peut cesser de la voir.

J'aimerois mieux dire, *elle est si belle qu'on ne peut cesser de la regarder.* Le verbe *voir*, ne marque pas assez en cet endroit, il signifie généralement *voir* sans beaucoup d'attention, & quand on veut faire entendre qu'on en a eu, on ajoute *regarder*; c'est en ce sens que l'on dit, *J'ai vû le Roi, & je l'ai toûjours regardé,* pour dire qu'on a toûjours eu les yeux sur lui. *Voir* signifie aussi une espeece de liaison que l'on a avec quelqu'un à qui on rend quelques visites, on dit, *Voyez-vous cet homme, voyez-vous cette femme?* &c. On s'en sert pareillement pour dire qu'il faut voir les personnes dont nous avons besoin. Quelqu'un me parle d'une affaire qui le regarde, & qui dépend d'une autre, je lui dis, *Voyez-le, je le verrai pour l'amour de vous: Voyez souvent vôtre Rapporteur.* *Envisager*, c'est regarder quelqu'un au visage avec application pour quelque dessein; par exemple, pour connoître

tre

tre sa physiionomie, ou, &c. *J'ai envisagé Monsieur un tel tout le tems qu'il m'a parlé.* Il ne se peut apliquer à ceux qui font des discours publics ; on ne dira pas, *J'ai toujours envisagé le Prédicateur ; mais j'ai toujours regardé le Prédicateur.*

Ne pas perdre de vûe dans le sens propre, c'est avoir toujours une personne devant les yeux. *Cette femme ne perd pas sa fille de vûe.* Mais dans le sens figuré cette expression signifie qu'on s'attache à sçavoir toutes les actions d'un homme. *Je l'examine, dit-on, & je ne le perds pas de vûe.* Et dans le figuré d'un homme dont on ne se soucie plus, *je l'ai perdu de vûe, je ne sçai ce qu'il est devenu.*

Mari. Eponx. *Mari* dit beaucoup plus qu'*Eponx*. Il signifie proprement l'union d'esprit & de corps, & *Eponx* ne marque que l'union d'esprit ; c'est pourquoy on doit apeller saint Joseph *l'éponx de la Vierge*, & non pas le *mari*.

Une nuit d'Esté, une nuit de l'Esté.

Une nuit d'Esté signifie en general une nuit d'un Esté sans parler d'aucun Esté en particulier. *Une nuit de l'Esté*, c'est une nuit d'un Esté particulier, il n'y auroit point de danger, pour parler plus clairement, d'ajouter un mot qui déterminât l'Esté dont on parle. Par exemple, *une*

nuît de l'Été dernier. La chose arriva une nuit de l'Été dernier.

Une fille de deux ans.

Je crois que c'est ainsi qu'il faut dire & non pas *une fille âgée de deux ans*, parce que *deux ans* est un tems si court, qu'il ne fait pas un âge.

Durer deux ans. On dit, *cela durera deux ans*, & non pas *cela durera l'espace de deux ans*, parce que la *durée* est proprement pour le tems, & l'*espace* marque l'étendue d'un lieu; c'est en ce sens qu'on dit, *Vous avez un grand espace*, ou *une belle place pour y faire un bâtiment magnifique*.

Il n'y avoit personne à la promenade, il n'y avoit plus personne à la promenade.

Il n'y avoit personne à la promenade, signifie qu'il n'y avoit pas grand monde. C'est pour cela qu'en revenant des Tuileries, où l'on a trouvé peu de gens, on dit, *il n'y avoit aujourd'hui personne à la promenade*; cette même expression signifie aussi, qu'il n'y avoit presque point de personne de qualité à la promenade; c'est en ce sens, que quand la Cour est à Fontainebleau, on dit, *il n'y a personne à Paris*. Cette manière de parler est ordinaire aux Parisiens, qui estiment si fort Paris, que quand on en part pour aller en quel-

qu'autre Ville que ce soit, ils disent *il est aux champs* ; selon eux tout ce qui n'est pas Paris est champs, tout ce qui n'est pas homme de qualité n'est rien ; c'étoit ce que disoit autrefois une Dame, de Messieurs de Guise, qu'*auprès de ces Princes Lorrains, tous les autres Princes paroissent peuple*. Les Romains avoient la même vision ; car, comme on sçait, tout ce qui n'étoit pas Romain, étoit Barbare.

Revenons. *Il n'y avoit plus personne à la promenade*. On doit entendre par-là, qu'effectivement il n'y avoit personne à la promenade, ou qu'il n'y avoit que deux ou trois personnes. Mais si je voulois faire entendre que véritablement il n'y avoit personne, je dirois *il n'y avoit qui que ce soit à la promenade*. *Qui que ce soit* fait comprendre nettement ce qu'on veut dire, & on ne peut parler trop clairement pour se faire entendre.

Demeurer, rester. Monsieur de Vauzelas a dit un mot de ces deux verbes. Je m'étendrai un peu plus. *Demeurer* veut dire demeurer dans le même lieu ; *allez où il vous plaira, & je demeurerai ici*. *Rester* se dit par exemple d'une dépense que j'ai faite, j'avois cinquante pistoles, j'en ai donné quarante, *il m'en reste dix* ; & il se dit aussi d'un Regiment qui a été

taillé en pieces, *il ne reste pas cent hommes de ce Regiment.*

Il ne reste pas cent hommes de ce Regiment. Il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment.

La premiere expression se dit, comme je viens de l'observer, d'un Regiment qui dans une bataille a été taillé en pieces. Mais *il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment*, se dit proprement quand les trois quarts d'un Regiment ont deserté ; alors on doit dire, *il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment*, & non pas *il ne reste pas cent hommes de ce Regiment.*

D'abord. Aussi-tôt.

D'abord signifie la premiere chose qui se passe en abordant quelqu'un ; *cet homme m'a reçu d'abord avec froideur*, mais ensuite il m'a témoigné beaucoup d'amitié. *Aussi-tôt* marque proprement le tems auquel on fait quelque chose : *Il me dit des injures, & je mis aussi-tôt l'épée à la main.*

Coquette, femme à galanterie, femme débauchée, femme débordée.

Une *Coquette* est une femme qui reçoit des douceurs de tout le monde, & qui se fait un plaisir de plaire à tous ceux qui lui en veulent conter, sans s'engager elle-même.

Femme à galanterie est proprement une femme à bonne fortune.

Une femme débauchée va chercher le plaisir dans les lieux mal-honnêtes, ou elle reçoit chez elle tous ceux qui veulent la voir.

Une débordée ajoute au plaisir des raffinemens & des postures infâmes.

Une concubine, s'il s'en trouve encore aujourd'hui, se prend pour une femme qui ne voit qu'un seul homme. Quoique toutes ces personnes soient dans le vice, elles y sont néanmoins inégalement, & doivent avoir des noms différens.

Generoux, générosité, vaillant, valeur, courage, fermeté, intrepidité. Il est *generoux*, c'est-à-dire, il est *liberal, magnifique*. On dit d'un Capitaine, *il a de la valeur*. *Vaillant* se dit d'un homme qui a fait plusieurs actions genereuses. *Courage* est proprement *la valeur animée*; *quel courage*, dit-on; n'a-t-il pas fait paroître dans le combat? On dit aussi d'un homme qui prend beaucoup sur son temperament, *il a du courage*, ou d'un Chrétien qui vit saintement; *il faut du courage pour renoncer aux plaisirs du monde*.

Fermeté convient à un Philosophe qui souffre les maux du corps ou de la

accablé de la mauvaise fortune dira à son ami *conseillez-moi dans mes malheurs ; & non pas conseillez-moi dans mes maux.* C'est en ce sens qu'on dit d'un Prince qui perd souvent des batailles , *il est malheureux.*

Misera , c'est une disette des biens de la fortune , un misérable est toujours pauvre , mais un malheureux peut être très riche. Une remarque que je crois qu'on peut faire. *C'est un misérable* , & *il est misérable* , sont deux expressions différentes ; *il est misérable* se dit d'un homme qui est dans la misère , & *c'est un misérable* s'applique à un lâche , sans honneur & sans foi.

Propre , parée , magnifique.

Une femme propre n'a qu'un habit simple , mais net & sans tache. Une femme parée a de l'ajustement. La propreté est sans affectation & sans éclat ; la parure a quelque chose d'étudié & de brillant. Mais la magnificence se dit d'un habit riche & éclatant.

Il est occupé , il est empêché.

Il est occupé se dit d'un homme attaché à une chose où il doit être long-temps. Par exemple , *On ne peut lui parler , il est occupé dans son cabinet.* Mais *il est empêché* se dit quand l'occupation doit être de court-

courte ; c'est pour cela qu'on dit, *Madame est empêchée*. elle parle à quelqu'un, elle essaye une garniture, ou elle choisit des étoffes.

Baiser les mains à la Reine, baiser les mains de la Reine.

Quand on veut dire qu'effectivement on a baissé les mains, il faut dire *de la Reine*. Car *baiser les mains à quelqu'un* signifie lui faire un compliment.

Offrir, presenter.

On offre une chose à quelqu'un en le priant de la garder ou de s'en servir. *Je lui ai offert mon carrosse, je lui ai offert de l'argent*. Mais *presenter* signifie proprement faire paroître devant quelqu'un. *Je l'ai présenté au Roi*.

Citer, nommer.

Citer ne doit être employé qu'à citer les Livres, auquel sens on dit aussi *citation* ; il y a plusieurs citations dans les Livres de Monsieur C.... *Nommer* se dit d'un homme qui excelle en quelque chose. Quand on parle d'excélens Poètes en divers genres de Poësies, on nomme *Cornille, Racine, des Preaux & la Fontaine*. Quand on parle d'une beauté, on nomme *Mademoiselle Coulon*, & non pas *on cite*.

Depuis. Il y a, il y avoit.

XXI SAINT-EVREMONIANA.

Depuis se dit d'une chose arrivée depuis peu. *Elle est morte depuis deux jours.*

Il y a se dit d'un tems plus éloigné ; *il y a six mois , un an qu'elle est morte.*

Il y avoit marque un tems encore plus éloigné. Par exemple , si j'écrivois l'Histoire de la Matrone d'Ephese , je dirois , *Il y avoit trois jours qu'elle n'avoit mangé*, quand un jeune soldat , &c. & non pas *elle n'avoit pas mangé depuis trois jours.*

Répondre à. Répondre sur.

On dit , *répondez à cela , j'ai répondu à tous les points de vôtre Lettre* ; mais quand on ajoute le pronom *vous* , j'aimerois mieux dire , *je vous ai répondu sur tous les points de vôtre Lettre* , que *je vous ai répondu à tous les points de vôtre Lettre.*

Il est aux Champs , *il est dans les Champs.*

Il est aux Champs se dit d'un homme qui est allé aux Champs pour se divertir. *Il est dans les Champs* se dit d'un homme qui étant déjà en sa maison de Campagne , s'est allé promener aux Champs. *Etre aux Champs* suppose donc qu'on quitte la Ville pour aller aux Champs ; & *être dans les Champs* , suppose qu'on est déjà aux Champs , & qu'on sort de sa maison de Campagne pour aller dans les Champs.

Prenez garde à lui. Gardez-vous de lui.

On dit *prenez garde à cet enfant, pour, ayez soin de lui de peur qu'il ne se blesse.*

Gardez-vous de lui se prend en mauvaise part. Gardez-vous de Monsieur.... ne vous y fiez pas. On dit aussi, gardez-vous de ce cheval, pour, prenez garde qu'il ne vous blesse. Prenez garde à cela, se dit pour, faites réflexion, pensez à ce que vous allez faire là-dessus.

Renvoyer à, se dit d'un homme ou d'une Ville où l'on renvoye. Renvoyez cette affaire à Monsieur Nivelles, c'est un habile homme. Je l'ai renvoyé à Paris. Renvoyer en, se dit d'une Province ; je l'ai renvoyé en Provence, en Languedoc.

La suite du tems, la suite des tems.

Le premier signifie *dans quelques années* ; cela ne se peut faire presentement, mais je le ferai *dans la suite du tems*. On verra *dans la suite du tems* comme la chose tournera.

La suite des tems marque les tems éloignez, les siècles. *Je ne sçai si dans la suite des tems ce Royaume sera aussi puissant qu'il l'est aujourd'hui ?*

Sédition. Soulèvement. Trouble.

Sédition proprement se dit d'une Ville & d'un Peuple qui a pris les armes contre

son Prince. *Il y a eu autrefois des séditions à Paris ; & à examiner de bien près le mot de sédition , il semble qu'il ne s'applique qu'à un mouvement de peuple qui n'est pas de longue durée.*

Soulevement se dit mieux d'une Province ou d'un Royaume. *Il y a eu des soulèvemens , & des révoltes dans le Royaume ; & non pas il y a eu des séditions dans le Royaume , parce que soulèvement marque plusieurs Peuples qui se révoltent.*

Trouble, à l'examiner de bien près, ne signifie pastant une révolte formée, qu'un commencement & une mutinerie d'un Peuple qui se plaint, qui fait des partis & des ligues, afin de prendre ensuite les armes pour executer ses desseins.

Rebellion. Semble avoir été abandonné aux Huissiers, qui recevant de mauvais traitemens des personnes qu'ils executent, font des *Procès verbaux de rebellion*.

Les Melons étoient cette année d'un goût excellent. J'aimerois mieux parler ainsi, pour dire que les Melons étoient bons, que de dire *les Melons avoient cette année le goût excellent*, parce qu'*avoir le goût* se dit des animaux, qui effectivement ont le sens du goût, ce que les choses inanimées n'ont pas. C'est pour cela qu'on dit, *Monsieur le Comte de... goûte bien le vin, il*

à le goût excellent ; & on ne dira pas ce vin a un bon goût.

Remarquez sur la même expression , qu'on ne dira pas non plus *ce vin est d'un bon goût* , mais *ce vin est bon* , *il est excellent* , &c. *Etre d'un bon goût* convient aux fruits & aux viandes. *Cette pêche étoit d'un goût excellent ; cette Perdrix a un fumet admirable , elle est d'un goût exquis.*

Etre de bon goût se dit bien dans le figuré ; *cet homme est de bon goût* pour , il se connoît bien aux choses. *Cet habit est de bon goût* , pour un habit bien fait & bien à la mode. Et remarquez qu'*être de bon goût* ne convient pas toujours aux choses faites par la nature , mais aux choses faites par l'art. On ne dit pas , *cet arbre est de bon goût* ; mais on dit , *ce Carosse est de bon goût* , parce que le goût figurément pris , tombe sur les choses que l'on invente , ou que l'on fait bien executer.

Courir ou aller sur le bord de la Mer , ou *sur le bord de l'eau* , signifie un homme qui court ou qui va le long de l'eau , ou le long du bord de la Mer. *Courir au bord de l'eau* , ou *au bord de la Mer* , marque un homme , qui étant éloigné du bord de la Mer , & apercevant un vaisseau qui approche , court au bord pour le voir arriver. Par la même raison , *ils couroient sur*

le Port, & ils courroient au Port, sont deux phrases bien différentes.

Etre en deux jours. Etre dans deux jours.

Le premier signifie un homme, qui ayant été deux jours en chemin, arrive après ce tems-là. *Un bon Courrier est en deux jours de Paris à Lyon. Etre dans deux jours* signifie un homme qui doit être deux jours, par exemple, en la maison de Campagne, & qui après ce tems-là doit revenir à Paris. *Monsieur... est allé aux Champs, il sera ici dans deux jours.*

Pareillement, *il ne sera pas long-tems à venir*; c'est-à-dire, il ne sera pas long-tems en chemin. Mais *il ne sera pas long-tems sans venir*, signifie que la personne dont il s'agit ne demeurera pas long-tems où il est, mais qu'il reviendra dans peu de jours.

Accompagné. Suivi.

Le premier, se dit d'un homme qui sortant de chez lui est accompagné de son ami, on ne dit pas *suivi de son ami*. *Monsieur le Duc... Monsieur le Comte de... est sorti accompagné du Chevalier... & non pas suivi*, parce que le mot de *suivi* se dit proprement des gens fort au dessous des autres, & même des bas domestiques. Et on diroit plutôt, *Monsieur le Duc*

de est sorti accompagné de ses Gentilshommes , que suivi de ses Gentilshommes. Quoique les Gentilshommes demeurent chez lui , & qu'ils soient ses domestiques , cependant comme ils sont traitez avec distinction , le mot d'accompagner leur convient mieux que celui de suivre. Mais on dit fort bien , Monsieur le Duc de est sorti suivi de tous ses Valets de pied. Monsieur le Comte est sorti suivi de tous ses Laquais. C'est en ce même sens, qu'on appelle une femme de chambre ou une espece de Demoiselle , une Suivante. On dit aussi Carosses de suite , pour marquer les carosses du même Ambassadeur qui suivent celui où il est lui-même. Mais on ne dira point Carosses de suite , quand on parle des carosses que les Princes envoient à l'entrée d'un Ambassadeur. A Rome pareillement , on ne dit pas des carosses que l'on voit quelquefois après celui d'un Cardinal , que ce sont des Carosses de suite ; mais on dira , le Cardinal tel avoit un nombreux cortege. Avoir un nombreux , un grand cortege , & avoir plusieurs carosses de suite , sont deux phrases qui ont des significations bien differentes.

Ressembler. Etre semblable.

Ressembler ne se dit que des choses animées ; de deux visages , par exemple , qui

ont les mêmes traits. *Ces deux personnes se ressemblent. Etre semblable* se dit des choses inanimées qui ont une même qualité. *Deux murailles blanches sont semblables : ce collier est semblable à celui-là ;* on peut ajouter, pour la grosseur ou pour l'eau, &c. & non pas *ces deux colliers se ressemblent*. J'ajoute ici qu'il se dit beaucoup mieux des choses qui frappent les yeux, que de celles qui frappent les autres sens ; on dit de deux choses blanches, *qu'elles sont semblables*. Ces deux murailles blanches sont parfaitement semblables ; mais on ne dit pas *ces deux odeurs, ces deux saveurs sont semblables*, mais *ces deux choses sont de la même odeur & du même goût*. On dit pourtant, *ces deux discours sont presque entièrement semblables*. Le même mot se peut mettre à plusieurs usages, & je crois que c'est en cela que consiste la difficulté de la Langue Françoisse.

Guerir un mal, guerir d'un mal.

On ne guerit jamais *un mal*. Comme, par exemple, *la fièvre*, parce que la fièvre est essentiellement *mal*, & on ne peut changer l'essence des choses, qui sont toujours telles de leur nature ; si on guerissoit *un mal*, on feroit que le mal deviendroit *bien*, & qu'il perdrait les qualités

qui le rendent essentiellement mal, ce qui est impossible. Mais on doit dire, *le Medecin Hollandois guerit d'un tel mal, de la fièvre, &c.* On n'a jamais dit *rassasier la faim, vêtir la nudité, visiter la maladie, consoler l'affliction, &c.* Mais *donner à manger à ceux qui ont faim, vêtir les nus, visiter les malades, consoler les affligés, &c.*

La raison de cette erreur vient de la confusion que l'on fait du *sujet du mal*, qui est capable de guérison, avec *le mal* qui ne peut recevoir cette même guérison. Ainsi quand on dit, *le Medecin Hollandois a guéri la fièvre de cet homme*, on parle mal; il faut dire, *le Medecin Hollandois a guéri cet homme de la fièvre*, parce que l'homme dont on parle est un sujet capable de recevoir la guérison; comme son temperament est déréglé ou par le trop grand froid, ou par la trop grande chaleur, un Medecin le remettra dans l'état où il étoit auparavant, en temperant les qualitez qui alteroient sa santé. Mais on ne peut dire, *un tel Medecin guerit la fièvre*, par la raison que j'ai dite que la fièvre étant de sa nature toujours mauvaise, ne peut recevoir aucune guérison. Enfin on ne dit point *faire voir l'avenglement, instruire l'igno-*

rance, &c. Mais faire voir un aveugle à lui rendre la vûë, instruire les ignorans, &c.

Le bien de la Terre. Les biens de la Terre.

Le bien de la Terre, à examiner l'expression de bien près, s'entend du bien propre de la Terre, de son utilité. Par exemple, la Terre est sèche, il faudroit de la pluye pour l'humecter; alors *l'humidité est le bien propre de la Terre*, comme étant le principe de la fécondité. Je sçai bien que *le bien de la Terre* est quelquefois pris pour *les biens de la Terre*, qui sont proprement les fruits de la Terre, c'est-à-dire, *le bled, le vin, &c.*

Et pour mieux montrer la différence entre *le bien de la Terre*, & *les biens de la Terre*, c'est que *les biens de la Terre* sont séparés de la Terre par ceux qui les recueillent, au lieu que *le bien de la Terre* est toujours dans la terre, où il reste une graisse, & une humidité qui la rend féconde, & qui est proprement *son bien*.

On ne dit pas *le fruit de la Terre*, mais *les fruits de la Terre*, ce qui marque encore, que *le bien de la Terre* & *les biens de la Terre* sont deux choses toutes différentes.

Demeurer. Séjourner. Faire son séjour, sa résidence.

Demeurer se prend quelquefois pour habiter. *Monsieur tel demeure dans telle maison. Quelquefois pour attendre. Allez faire vôtre visite, je demeurerai ici, je vous y attendrai.*

Séjourner se dit d'un homme qui voyage & qui *séjourne* dans les belles Villes pour y voir ce qu'il y a de beau. *J'ai séjourné un mois à Avignon pour voir toutes les beautés de la Ville.*

Faire son séjour se dit proprement d'une personne qui fait sa demeure ordinaire en quelque lieu. *Un tel fait présentement son séjour à Poitiers, & on ne feroit pas entendre ce qu'on voudroit dire, si l'on disoit, un tel séjourne présentement à Poitiers ; car cette expression signifieroit, qu'un tel n'habiteroit pas à Poitiers, mais qu'il y séjourneroit comme en passant, ou pour se reposer, ou pour voir ce qu'il y a de rare dans la Ville.*

Faire sa résidence ne signifie pas déterminément être dans une Ville pour toujours, ou pour peu de tems ; mais y être pour peu ou pour beaucoup de tems, suivant la volonté de celui de qui on dépend. C'est en ce sens, que nous apellons certains Ministres de quelques Princes Sou-

verains *Residents*. C'est le *Resident de Mantouë*, le *Resident de Danemarck*, &c. On ne dit point d'un particulier, qu'il fait sa résidence à Poitiers, mais qu'il y demeure, qu'il y fait son séjour. Mais on pourroit dire d'un Intendant de Province, il fait sa résidence à Poitiers, par la raison que j'ai dite qu'il n'y est ni pour toujours, ni pour peu de tems déterminément, mais tant qu'il plaît au Roi, ou tant qu'il y doit demeurer pour le bien de la Province.

Encore. Aussi.

Encore signifie le redoublement d'une action. Quand un Musicien m'a chanté un air agréable. *Chantez-le encore*, je vous en prie, & non pas *chantez-le aussi*. *Aussi* signifie proprement une maniere de jonction; je dirai à un Musicien, *chantez-moi un tel air, & celui aussi que vous chantâtes hier*.

Encore se dit aussi du tems. *Il ne viendra pas encore*, je ne l'ai pas encore vu.

Femme arrangée.

Un fameux Auteur ne peut souffrir cette expression, & sa raison est que l'adjectif *arrangée* comprend plusieurs choses qu'il prétend qu'une femme n'a pas; il ajoute l'exemple de la Bibliothèque, qui contenant un grand nombre de Livres,

peut être dite arrangée. Cependant on peut dire *une femme arrangée* par la même raison. Son ajustement comprend son manteau, ses jupes, sa coëffure, son collier, ses pendants d'oreilles, sa montre de diamans, ses agraffes, ses bagues, des rubans, des manches, & plusieurs autres choses semblables. Et quand chacune est en sa place, je crois que l'adjectif *arrangée* signifie bien ce qu'on veut faire entendre.

Un ruisseau de larmes, une abondance de larmes, un torrent de larmes.

Un ruisseau de larmes ne marque pas bien la qualité de la douleur qui les fait verser ; c'est-à-dire, que quand on me dit qu'une personne a versé un ruisseau de larmes, je ne sçai si sa douleur a été violente ou tranquille.

Quand la douleur est violente, on doit se servir de *torrens de larmes*, parce que cette expression répond bien à la violence de la douleur, d'autant plus que *les torrens* sont impétueux & violens.

Que si la douleur est grande, mais tranquille, telle qu'est celle d'un Philosophe, qui a fait une grande perte, dont il est touché sensiblement sans s'y laisser emporter, & attribuant son malheur à la vicissitude des choses humaines, alors

on dira qu'il a versé *une abondance de larmes*. Une autre remarque, *larmes* sont ainsi appellées tant qu'elles tombent goutte à goutte ; mais quand ces gouttes se réunissent, alors ce sont *des pleurs*, & il faut dire *qu'ils coulent de ses yeux*, & non pas *qu'ils tombent de ses yeux*, comme a dit un bon Ecrivain.

Briller avec éclat.

Briller dans le propre se dit d'une petite lumière. Par exemple, *les étoiles brillent, le Ciel est tout brillant d'étoiles*. Cependant on ne dira pas d'une chandelle qu'elle brille, mais on dit la lueur ; *je me conduisois la nuit à la lueur d'une chandelle*.

Eclater dans le propre se dit d'une lumière éclatante ; je ne dirois pourtant pas *le Soleil éclate* ; je ne dirai pas non plus *briller avec éclat*, parce que *briller* est trop peu pour *éclat*, & *éclat* marque une trop grande lumière pour le joindre avec *briller*.

Eclater dans le figuré signifie faire un grand bruit. *Enfin sa haine a éclaté ; cette femme a éclaté, elle a fait un grand éclat*. Sur quoi il me semble qu'*éclater* dans le sens figuré, se prend plus souvent en mauvaise part. Il signifie, par exemple, *une colere long-tems retenue*, qu'on se

faisoit violence pour cacher, & qui à la fin ayant rompu les obstacles, & s'étant échappée a paru aux yeux de tout le monde. C'est par cette raison, qu'on dit *un éclat de tonnerre*, qui est un feu qui ouvre la nuë avec violence, & qui s'échape avec fureur & rapidité. On dit pourtant, *sa gloire a éclaté dans toute l'Europe*.

Je l'ai vû ne craindre aucun péril.

Je crois cette expression mauvaise, parce que *voir* est un verbe qui signifie une action, & cependant on fait aboutir cette action à rien, c'est-à-dire à une non action, pour ainsi parler. *Je l'ai vû*, voilà le rien. J'aimerois mieux dire tout simplement, *c'est un homme qui ne craint rien*.

Cependant, on écrit, & on dit fort bien, *il n'a rien fait, il n'a rien vû*. J'en tombe d'accord, parce que la phrase commence par une négative, qui me donne d'abord l'idée d'une non action. Mais quand on me dit, *je l'ai vû ne rien craindre*, on commence, comme je viens de dire, par me donner l'idée d'une action par *je l'ai vû*; & puis ajoutant *ne rien craindre*, on anéantit cette action.

Fermer, enfermer, serrer.

Fermer se dit d'une porte, *fermez la porte, fermez ce cabinet, &c.* *Enfermer*

se dit des choses qu'on enferme dans des coffres ; *enfermez mes habits , &c. Serrer convient aux choses qu'on mange. Serrez ce pâté , serrez ces confitures.*

Hors de lui-même. Hors lui-même.

Cet homme est tout transporté de colère , *il est hors de lui-même* , c'est-à-dire , il n'est plus dans lui , il ne se possède plus.

Que si cet homme s'aime seul , on dira *tout lui est indifférent hors lui-même.*

Rendre ses intentions éclairées. Je ne crois pas cette expression bonne , on diroit plutôt *rendre ses intentions droites* , parce qu'on dirige ses intentions , mais on ne dira pas *éclairer ses intentions*. Il faut donc dire , pour parler clairement , *déconvrir ses intentions , les faire connoître.*

L'enceinte de l'Empire.

Le mot d'*enceinte* dit trop peu pour être joint avec Empire , on dit *enceinte d'une Ville* ; ce qui ne convient pas seulement à une Province ; je dirois donc les limites de l'Empire.

C'est une belle femme.

Un Auteur a déjà fait une remarque sur cette expression , qui est qu'elle ne signifie rien de distinct , parce qu'on n'entend pas , si la femme dont on parle , est brune , ou blonde , & quels traits composent sa beauté. Mais j'ajoute , qu'il y a des

à des choses, qui n'ont qu'une seule nature de beauté : Par exemple, *les dents*, comme elles ne sont belles, que par la blancheur, & l'arrangement, le seul mot de *belles*, suffit pour se faire entendre.

Aplication, attachement.

Aplication signifie proprement une attention forte à faire quelque chose. Par exemple, *il joue avec aplication*. *Attachement* signifie une habitude, un penchant à quelque chose. On dit, *il a un grand attachement à l'étude*, c'est-à-dire, une grande inclination. On voit par-là que l'*aplication* peut être sans l'*attachement*, comme quand on dit d'un homme qu'il n'a aucun attachement au jeu, mais que quand il fait tant que de jouer, il joue avec *aplication*. L'*attachement* peut être sans l'*aplication*, comme dans un homme attaché à l'étude, qui par la facilité qu'il s'y est acquise, étudie aisément & sans beaucoup d'*aplication*.

Accoûtumé à lui. Accoûtumé avec lui.

Le premier se dit d'un domestique qui s'est fait aux manieres de son maître. *Je suis accoûtumé à lui, ses manieres ne me font plus de peine*. *Accoûtumé avec lui*, se dit proprement d'un ami qui demeure avec son ami, & qui est accoûtumé avec lui, c'est-à-dire, à vivre avec lui. La

proposition *avec*, marque une société d'égal à égal, qui ne peut être d'un domestique à un maître ; c'est pour cela que l'on demande à un laquais, *à qui es-tu ?* & non pas *avec qui es-tu ?* Quand on demande *avec qui demeurerez-vous ?* à examiner cette expression de bien près, elle veut dire *avec quel ami, on avec quelles personnes on demeure.* En parlant d'une Auberge, on dit *je suis avec tel & tel d'une telle Province, nous sommes tous jeunes gens qui aimons à nous divertir.* Cette expression marquant l'égalité, on peut dire, *je suis accoutumé avec eux, & non pas à eux.*

Mais, dira-t-on, peut-on être accoutumé avec quelqu'un sans être en même-tems accoutumé à lui ? Je conviens que qui est accoutumé avec un homme, est aussi accoutumé à lui, c'est-à-dire à ses manieres, mais un égal n'y est pas accoutumé pour les souffrir avec respect & avec dépendance, mais par amitié, & pour le commerce de la société ; mais un domestique est accoutumé à son maître, c'est-à-dire, à ses manieres, qu'il supporte par l'obligation de la dépendance. Ainsi on doit dire, ce domestique est accoutumé à son maître, & non pas avec son maître.

TRADUCTION D'UNE LETTRE

Italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis, contenant une Critique agréable de Paris. Cette Lettre est écrite d'un stile singulier, & on a tâché de retenir le même stile dans la Traduction.

MON AMI,

Il y a près de dix ans que je suis à Paris, & je ne connois pas encore bien la Ville ; ne croyez pas que les plaisirs qui sont infinis dans cette grande Babilonne m'empêchent de m'en instruire ; au contraire, ce sont ces mêmes plaisirs qui m'ont donné une envie extrême de la connoître. Pendant un si long-tems je n'ai point eu besoin de Medecin, parce que je n'ai pas été malade ; je rougirois de honte, si ayant passé trente ans je cherchois encore cette sorte de Philosophie. Le plus rusé de tous les Empereurs s'étonnoit, qu'après cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & pour conserver leur santé. Mais quand j'ai voulu assurer que

E e ij

jamais on ne m'avoit ouvert la veine ; les Chirurgiens de France n'ont pû me croire, sans auparavant me voir nud.

Vous qui sçavez ma maniere de vivre, & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je vis ici. Ordinairement je me leve le matin, aussi-tôt que le Soleil paroît : mais ce grand luminaire ne se laisse pas voir souvent, cela fait qu'il est ici en plus grande vénération, que ne le sont dans leur Empire les Rois de la Chine, puis qu'il passe la moitié de l'année, comme s'il étoit invisible.

* Je suis toujours éveillé de fort bon matin ; le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux acheve de me tirer du sommeil. Mon principal plaisir est de lire quand je n'écris pas, ou de lire & d'écrire en même-tems. Ayant fini l'étude du matin, qui est le mouvement de l'esprit, je commence le mouvement du corps, & je ne trouve point de plus grand divertissement que la promenade. Quand le tems est beau, je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres ; nous apellons cela *se promener*, exercice que les Turcs ne peuvent souffrir, & qui paroît ridicule

* *Maniere de vivre de l'Auteur à Paris.*

aux Asiatiques ; je fais donc tous les jours plusieurs milles , sans voyager. Pour cet effet le Roi entretient en faveur des oisifs, le plus beau jardin qui soit dans l'Europe.

Je me couche le soir le plus tard que je puis , je m'examine sur tout ce que j'ai fait pendant la journée pour me rendre compte à moi-même , ensuite je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit , pour me l'ouvrir le matin. * Mes besoins sont toujours les mêmes , du pain , un lit & des habits : je ne desire point les viandes que mange un plus délicat , ou un plus riche que moi. En sortant des Palais des Grands , je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite : les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps , que fait un habit de laine. Si j'ai disette de quelque chose , je le cherche dans les Livres de Seneque : *Voulez-vous être riche , ne desirez rien.* Je m'abstiens de tout ce que l'on vend cher , & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette modération , je fais mourir de faim la volupté : & si quelquefois la chair se révolte , l'avarice du sexe sert de remède à sa rebellion. J'aime à faire l'amour à *Susanne* , plutôt qu'à *Dalila* ; & je ne donne pas volontiers mes

* *Etat où l'Auteur se trouve.*

cheveux, si je ne les coupe moi-même. Comme il est plus difficile d'être Zenocrate, que de le paroître, nous serons toujours hommes tant qu'il y aura des femmes; & le meilleur moyen est de nous soumettre le plaisir, & non pas de lui être soumis.

Mes aventures ont été différentes.

Scrissi, pianfi, cantai, arsi, gelai,
 Corsi, stetti, sostenni, hor tristo,
 hor lieto,
 Tutto fei, nulla sono. Per cangiar
 loco,
 Stato, vita, pensior, costumi, & pelo,
 Mai non cangiai fortuna?

Les étrangers sont bien venus en ce Pais-ci, pourvû qu'ils ne demandent rien. Ils n'y ont autre emploi que de se divertir, & quelques-uns d'ôter la suye des cheminées, qui est le privilège des Savoyards, qu'on voit dans les rues plus noirs que les Ethiopiens, & plus puants qu'une Synagogue. Au reste j'ai fait le sage, & quelquefois le fou, qui n'est pas un petit secret pour se faire aimer de tout le monde. J'ai écrit, & même imprimé, & j'ai trouvé des aplaudissemens depuis le Trône jusqu'à la Houlette. Le Roy

m'avoit donné une pension, & la guerre me l'a ôtée : Les Grands m'ont honoré de leurs paroles ; & les Gens de Lettres, d'encens & de fumée. Les femmes m'ont pressé d'écrire des livres nouveaux, mais je n'ai jamais pû faire un mot pour elles, si ce n'est quand j'ai été amoureux ; alors ma Muse, qui ne sçait pas chanter, a fait des Poësies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce Païs-ci on dépense en tout tems, & beaucoup, à moins que d'avoir deux Anges Gardiens, *un pour le corps, & l'autre pour la bourse*, la propre sensualité, & l'avarice d'autrui nous mettent premierement en chemise, & puis nous mènent à l'Hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai dépensé, je me trouve avec un nouveau bien que je n'ai jamais eu, je suis devenu flatteur. Il faut ici louer tout, & toujours, & les mauvaises choses plus que les bonnes ; & on est contraint d'applaudir même le vice pour vivre en paix avec les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hipocrisie, ne pouvant souffrir qu'on trompe Dieu, & les hommes pour honorer les démons. Je me suis rendu docteur dans les complimens, & sur tout à demander pardon ; & ces sortes de cérémonies sont plus tri-

viales en France, que les soupirs ne sont communs en Italie. Les amitez, les promesses, les offres de service sont ici de la nature des rossignols, *vox vox, praeereaque nihil*. On ne se fait ni compliment ni civilité, qu'on ne demande toujours pardon; après cela vous pouvez bien croire que l'on pardonne les injures, & si quelqu'un se souvenoit d'avoir été offensé, il ne seroit pas bon François.

Pour ce qui est de Paris, je ne sçai par où commencer, pour vous faire la peinture d'une Ville dont les habitans sont logez jusques sur les ponts de la riviere, & sur les toits des maisons, & ou les femmes, qui n'enfantent que des braves, commandent plus que les hommes. Cette grande Ville est le siege du tumulte, & puisque vous en voulez une maniere de description, je commencerai par le mouvement perpetuel qui régne ici le jour & la nuit.

* Quand le Précepteur de Neron écrivit de la tranquillité de la vie, je crois qu'il en prit le sujet sur les Carrosses de loüage de son tems, en oposant le repos au bruit continuel qu'ils faisoient à Rome; il y en a ici un nombre infini, qui sont délabrez & couverts de bouë, & qui ne

* *Bruit des Carrosses de loüages.*

sont

sont faits que pour tuer les vivans. Les chevaux qui les tirent mangent en marchant , comme ceux qui menoient Senèque à la campagne , tant ils sont maigres & décharnez. Les cochers sont si brutaux, ils ont la voix si enrouée & si étroïable , & le claquement continuel de leurs fouëts augmente le bruit d'une maniere si horrible , qu'il semble que toutes les furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer. Cette voiture cruelle se paye par heure , coûtume inventée pour abreger les jours , dans un tems où la vie est si courte.

* De plus, le grand nombre de grosses cloches , suspenduës au haut d'une infinité de tours , ôtent la tranquillité à la premiere région de l'air , avec leurs retentissemens lamentables , pour appeler les vivans aux prieres , & pour donner le repos aux morts ; ainsi les oreilles payent cherement les plaisirs innocens , que tous les autres membres du corps peuvent prendre.

Si autrefois un Empereur eût la folie de juger de l'étenduë de Rome , en pesant toutes les toiles d'araignées , qu'il fit ramasser de tout le circuit de cette grande ville , l'étenduë de Paris se pouroit me-

* *Bruit des Cloches.*

sur à plus forte raison, par la quantité extrême de laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs, & de filoux qu'on y trouve; tous ces gens composent un tiers de ce grand peuple. * Ajoûtez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les ruës pour vendre des herbes, du laitage, des fruits, des haillons, du sable, des balais, du poisson, de l'eau, & mille autres choses nécessaires à la vie; & je ne crois pas qu'il y ait au monde aucun sourd né, si ennemi de lui-même, qui voulût à ce prix recevoir l'ouïe, pour entendre un tintamarre si diabolique.

† La privation de la vûë est ici fort honorée, je n'ai jamais vû un si grand nombre d'aveugles; ils vont par toute la Ville sans guide, & marchent plusieurs ensemble parmi une infinité de charettes, de carosses, & de chevaux, avec la même sûreté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous ensemble dans une grande maison, appelée *l'Hôpital des Quinze-Vingts*, où ils sont nourris des aumônes du peuple, en mémoire de trois cens Gentilshommes François, à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux; ils se marient, font des enfans, & se réjouissent. Sur tout ils ne

* *Les cris de Paris.* † *Les Aveugles.*

manquent pas de tourmenter dans toutes les Eglises, les Fidèles à qui ils demandent l'aumône avec une tasse de cuivre d'une main, & un bâton de l'autre, & d'une voix aussi haute, que si les Chrétiens étoient ces mêmes Statuës, auxquelles autrefois *le Cinique d'Athenes* demandoit du secours pour acquérir la patience.

* Les maisons semblent ici bâties par des Philosophes, plutôt que par des Architectes, tant elles sont grossières en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans. Cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries, dont les murailles sont couvertes, n'étant pas en France l'usage de les embellir par la sculpture.

Les Grands se distinguent par ne vouloir rien faire pour servir les autres, & par un grand nombre de bêtes & d'animaux à deux pieds, qui les suivent toujours, quand ils se font traîner dans leurs carosses ; les chevaux ont le pas devant les Laquais, étant la mode ici de les mettre sur le derrière du carosse en troupes, droits sur les pieds comme le Colosse de Rhodes, & embrassez ensemble avec une posture indécente, comme s'ils entroient

* *Les Maisons,*

en triomphe dans la Ville de Pentapolis.

* Ce n'est point exagérer, que de dire que tout Paris est une grande hôtellerie ; on voit par tout des cabarets & des hôtes, des tavernes & taverniers ; les cuisines fument à toute heure, parce qu'on mange à toute heure ; déjeuner, & manger toute la journée, sont en France la même chose. Les François n'aiment pas les aromates du Levant, non pas qu'ils méprisent ces assaisonnemens précieux ; mais parce qu'étant les délices des Espagnols & des Italiens, ils ne veulent pas imiter les autres nations, même dans les bonnes choses.

† Ils ne font rien avec avarice, leurs tables sont toujours abondantes ; ils ne mangent jamais seuls ; ils aiment à boire de petits coups, mais souvent, & ils ne boivent jamais, qu'ils n'invitent leurs convives à faire le même. † Le menu peuple ne s'enivre que les jours de Fête qu'il ne fait rien, mais il travaille les jours ouvriers avec assiduité. Il n'y a pas un peuple au monde plus industrieux, & qui gagne moins, parce qu'il donne tout à son ventre, & à ses habits, & cependant il est toujours content.

* Le luxe est ici dans un tel excès, que

* *Les Hôtelleries.* † *Le Peuple.* * *Le luxe.*

qui voudroit enrichir trois cens Villes desertes, il suffiroit de détruire Paris. On y voit briller une infinité de boutiques, où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin, jugez du nombre des autres, où l'on achete celles qui sont nécessaires.

La riviere apellée la Seine, passe au milieu de la Ville, elle y apporte tout ce qui est nécessaire pour nourrir un million de personnes; ses eaux sont tranquilles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent; mais on les achete toujors, soit qu'elles soient claires, ou qu'elles soient limoneuses. Ce que je trouve d'injuste, est qu'un sceau d'eau vaut autant quand la riviere est grosse que quand elle est basse.

* Les choses nécessaires pour vivre se voyent en abondance, & dans tous les endroits de la Ville. Temistocle auroit trouvé dans chaque rue de Paris, les trois Villes que le Roi de Perse lui donna, une pour le pain, & les deux autres pour le vin, & pour les habits; tout se prend ici dans le même lieu, pour la nécessité & pour le plaisir. Le plaisir étant autant recherché que le besoin, tant ont de pouvoir sur les hommes les choses vaines & inutiles.

Quoi qu'il ne pleuve pas, on ne laisse pas de marcher souvent dans la bouë, comme l'on jette toutes les immondices dans les ruës, la vigilance des Magistrats ne suffit pas pour les faire nettoyer; cependant les Dames ne vont plus qu'en mulles. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris, qu'en botines, ce qui fit demander à un Espagnol, les voyant en cet équipage le jour de son arrivée, *si toute la Ville parloit en poste.*

* On voit plusieurs Ponts sur la rivière, les uns de bois & les autres de pierre; il y en a sur lesquels on a bâti quantité de maisons agréables, & plusieurs boutiques pleines de marchandises précieuses: mais le Pont-neuf paroît plus digne de la Ville que de la rivière, il est soutenu par douze grandes arches de pierres massives, il est large & majestueux; & c'est-là principalement, où les carosses, les chevaux, les charrettes, & le peuple y sont nuit & jour dans un mouvement perpetuel: On y voit au milieu la Statue equestre d'Henri le Grand, élevée sur un magnifique pied d'estal, majestueuse & digne d'un si grand Roi. Il semble que le bronze, tout froid qu'il est respire encore l'ardeur martiale

* *Les ponts.*

de ce Prince guerrier , tant l'ouvrier l'a vivement représenté.

* Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême , & elles les caressent avec autant de tendresse que s'ils étoient de la race du chien qui suivit Tobie. Elles sont le plus beau , & le plus laid ornement de la Ville , parce que les belles sont rares ; mais elles surpassent en agrémens & en vivacité toutes les femmes du monde , & cela fait qu'elles ont la facilité de persuader , de gagner tout à elles , & de ne perdre jamais rien. Elles ont aussi le privilège de commander à leurs maris , & de n'obéir à personne. La liberté de ce sexe est ici plus grande , que celle dont jouissent à la campagne les Arabes , qui ne couchent jamais le soir dans le lieu où ils se sont levez le matin. Elles sont également fines & éloquentes , elles vendent publiquement les marchandises dans les boutiques , & dans les places , & ne cedent aux hommes ni en l'art de compter , ni en celui de chicaner , & de vendre cherement les choses mêmes qui leur demeurent.

Celles qui se piquent d'être sçavantes ne donnent quartier à personne ; & quand elles tiennent dans la tête les maximes

* *Les femmes.*

344 SAINT-EVREMONIA
d'*Aminte & de Corisque*, il n'
de Zenocrate assez severe qui n
persuader. Quelques-unes von
naïsse en la compagnie des Poëtes
me ici on condamne l'ignorance
ses, mêmes inutiles, presque
femmes se glorifient d'avoir eu
tres pour les apprendre, & d'êt
de quelque école : ainsi il y en a
vent & qui font des Livres ; les
font des enfans, & les plus pieu
lent les affligez : les plus sobres
par jour autant de fois que le
mans font oraison, étant la coi
Païs de saluer le Soleil levant le
main.

Elles s'habillent toutes avec
de bien-séance, on les voit à tou
elles aiment la conversation de
nes gayer, elles vont par la Vil
il leur plaît ; la porte de leur n
toujours ouverte à ceux qui y so
une seule fois ; elles ne haïssent
si ce n'est quand on les raille de
ses que *Lamia* fit entendre au R
trius, qu'elles étoient injurieuse
c'est-à-dire, quand un homme
de ce qu'il ne fait pas, & qu'il
pas la parole qu'il a donnée ; el
gent souvent de modes dans leur

comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques-unes , qui en sortant de leurs maisons, oublient de fermer la porte, au mépris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles traînent par derrière une longue queue d'or ou de soye, avec laquelle elles balient les Eglises & les Jardins. Elles ont toutes le privilège d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît, & avec un masque de velours noir elles entrent quelquefois dans les Eglises, comme au Bal & à la Comédie, inconnues à Dieu, & à leurs maris. Les plus belles commandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à des hommes, & à leurs amans comme à des esclaves. Elles ne savent ce que c'est de donner le lait à leurs enfans, d'être retirées en leur maison, de faire la toile de Penelope, se moquant d'Hercule, qui tournoit le fuseau; & en vivant avec cette liberté, elles se vantent d'enfanter des Capitaines, & des gens de Lettres, dont ce Pais abonde, se trouvant ici plus de Soldats & de Docteurs, qu'on ne voit dans les Indes & dans l'Asie, de Superstitieux & d'Astrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement

de l'amour, mais on n'aime ni long-tems, ni assez : Les mariages, qui autrefois étoient pour toute la vie, ne sont à cette heure que pour un tems, cela fait que le divorce volontaire se trouve facilement dans les maisons des plus retenues ; après quoi le mari vit tranquille dans la Province, & la femme se réjouit à Paris.

On ne voit presque jamais ici de jaloux, rarement un homme qui se croye malheureux pour l'infidélité de sa femme, & très rarement une fille qui sacrifie à Diane. Le baiser, qui en Turquie, en Italie, & en Espagne est le commencement de l'adultere, n'est ici qu'une simple civilité : & si ce gentil Persan, qui fit tant de voyages misterieux pour baiser trois fois le beau Cyrus, se fut trouvé à Paris, il n'auroit pas fait grand cas du plaisir qu'il eût. On ne fait point de visites où l'on ne mêle des baisers, mais ceux-là sont de la qualité des monnoyes, qu'on fait valoir ce qu'on veut ; & comme le baiser est une marchandise qui ne coûte rien, qui ne s'use point, & qui abonde toujours, personne n'est avare d'en donner, & peu sont avides d'en prendre.

* La legereté est le cinquième élément des François, ils sont amateurs des nou-

La legereté des François.

veutez, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conserver long-tems un ami. Ils s'accommodent en même-tems du froid & du chaud: ils inventent tous les jours des modes nouvelles pour s'habiller; & s'ennuyant toujours de vivre dans leur País, on les voit aller tantôt en Asie, & tantôt en Afrique, peu en Espagne, plusieurs en Italie, & en une infinité de païs differents, seulement pour changer de lieu & pour se divertir. Ceux qui ne peuvent voyager font de leurs maisons comme de leurs habits; ils changent souvent de demeure, de peur, disent-ils, de vieillir dans le même endroit.

* Les Tailleurs ont plus de peine à inventer, qu'à coudre; & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît decrepit. De là est né un peuple de Fripiers, gens vils & descendus de l'ancien Israël; ils font profession d'acheter & de vendre de vieux haillons, & des habits usés, & ils vivent splendidement de dépouiller les uns & de vêtir les autres. Commodité assez singuliere dans une ville très peuplée, où ceux qui s'ennuyent de porter long-tems le même habit, trouvent à le changer avec une perte médiocre, & où les autres qui en manquent

* *Les Fripiers.*

348 SAINT-EVREMONIA
ont le moyen de s'habiller avec
dépense. Enfin ce qui est de plu
ble, c'est que si en un seul jour
plaideurs sortoient nuds des r
Procureurs, il y a dans cette
de chemises & d'habits pour co
nudité.

* L'idiome des François est
mélange du Latin, de l'Italien
pagnol ; il est agréable seulem
l'entend bien ; ils mangent la
mots ; ils n'écrivent pas com
lent, & ils se font un plaisir de p
n'être pas entendus, tant leur
prononcer est rapide & précipi
que presentement leur langage
& gracieux.

Comme ils s'ennuyent de s'
des choses presentes, ils discou
jours de l'avenir, rarement du
jamais de l'antiquité. Ils cr
c'est un vice des Espagnols d'a
rer les siècles éloignez, & ils
chent que des Livres nouveaux
vaux jeunes, & des amis qui se
même jour.

† On connoît un véritable
quatre choses ; *quand l'horlo*

* *La langue.*

† *A quoi on connoît un François*

quand il interroge quelqu'un , quand il promet , & quand il parle de ses amours.

A peine l'horloge commence à sonner , qu'il demande quelle heure il est ; il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé ; il ne fait que ce qu'il ne promet pas : & pour ses amours , il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse , qu'à les recevoir.

Si le changement de tems oblige les François de se vêtir de laine le matin , & de soye l'après-dîné , la legereté de leur esprit les oblige aussi à se faire de nouvelles manieres de vivre , & de s'habiller.

Le luxe & la bonne chere seroient ici deux biens plutôt que deux maux , s'il n'y avoit que les riches qui vécuissent splendidement ; mais la jalousie l'a fait passer aux autres à qui elle devient ruinouse. Ainsi il semble que Paris approche continuellement de sa fin , s'il est vrai ce qu'a dit un Ancien , *que la dépense excessive est le signe évident d'une Cité mourante.* Mais presentement que les Laquais & les Cochers commencent à porter l'écarlate & les plumes , & que l'or & l'argent sont devenus communs jusques sur leurs habits , il y a aparence que l'on verra finir le luxe excessif , n'y

ayant rien qui fasse tant mépriser les habits dorez aux personnes nobles, que de les voir sur le corps des derniers hommes du monde.

Le Roi seul est obéï, & il n'y a pas un Grand qui ose menacer le plus petit. Quand vous avez rendu au Maître ce qui lui est dû, du reste vous pouvez vivre à la Grecque. On n'est pas obligé par les ruës de tirer son chapeau devant qui que ce soit, si ce n'est devant Dieu quand on le porte aux malades. Ceux de la lie du peuple jouissent du même privilège, ils ne cedent le pas à personne, ils ne souffrent pas la moindre injure, & ils se font craindre plus que les honnêtes gens, ne sçachans pas ce qui se fait dans les Republiques, où mille Maîtres commandent à une infinité d'esclaves.

Il n'y a pas un peuple plus impérieux & plus hardi ; ils se sont donné eux-mêmes le bruit de ne rien faire le soir de ce qu'ils ont promis le matin, ils disent qu'ils sont les seuls au monde, d'avoir le privilège de manquer de parole sans craindre de rien faire contre l'honnêteté, & cela parce qu'ils croient être les seuls au monde qui sçachent jouir de la véritable liberté.

* Les pierres se vendent ici fort cher ;

* *Le loyer des maisons.*

une petite chambre vaut plus que dix maisons en Moscovie. La mienne, où Platon ne voudroit pas coucher, & où Diogene même ne trouveroit rien de superflu, m'oblige à une dépense que dix Ciniques ne pourroient pas soutenir ; cependant tout mon meuble ne consiste qu'en une médiocre tapisserie qui couvre quatre murailles minces, en un lit, une table, quelques chaises, un miroir, & le Portrait du Roi.

Les mauvaises choses sont plus chères que les bonnes ; les figues sont de ce nombre, elles se vendent plus que les melons en Espagne. Assûrément qu'Eve n'auroit pas desobéi à Dieu dans le Paradis d'Armenie, si le fruit défendu avoit été une de ces figues, mais en échange les poires sont excélentes.

* Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre le choses qui se vendent cher, parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal, & ils sont plus estimez que les autres fruits : telle est l'inclination de l'homme, qui ne trouve bon que ce qui coûte beaucoup.

† Le vin est à un prix médiocre quand il est aux portes de la Ville, mais d'abord qu'il est entré il se change en or

* *Les Fruits.* † *Le Vin.*

potable ; une petite mesure vaut plus à Paris , qu'un baril à la Campagne : les riches trouvent cette liqueur plus chere que les autres , qui l'achetent à mesures comptées dans les tavernes. Les taverniers sont en si grand nombre , qu'ils peupleroient une grande Ville ; ils sont presque tous saints , par la vertu qu'ils ont d'augmenter cette liqueur , *en changeant l'eau en vin* , c'est-à-dire , en rendant Bacchus adulateur.

* Si vous venez jamais à Paris , gardez-vous de mettre le pied dans les boutiques où l'on vend les choses inutiles ; d'abord que le Marchand vous a fait la description de ses marchandises , avec plusieurs paroles précipitées , il vous flatte & vous invite insensiblement & avec beaucoup de révérences à acheter quelque chose , & à la fin il parle tant qu'il vous ennuit & vous étourdit. Quand on entre dans sa boutique , il commence par montrer tout ce qu'on ne veut pas , faisant voir ensuite ce qu'on demande ; & alors il dit & il fait si bien , que vous dépensez tout votre argent en prenant la marchandise qu'il vous donne pour plus qu'elle ne vaut.

C'est par ce moyen qu'ils se payent de

* *Les Marchands.*

leur

leur civilité, & des peines continuelles qu'ils prennent à montrer inutilement, & cent fois par jour leurs marchandises à des curieux qui veulent tout voir sans rien acheter. Que si les choses inutiles s'achètent plus cher que les autres, je trouve que le Censeur Romain avoit raison, en disant *que ce qui coûte un obole est très cher quand il n'est pas nécessaire.*

* Aujourd'hui il a plu le matin, le tems a été beau à midi, ensuite il a négé, & tout à coup il s'est élevé un orage avec de la pluie qui a duré deux heures : Enfin l'air a paru tranquille, & le Soleil s'est montré, qui a fini le jour agréablement. Tel est le Climat de Paris, le chaud du soir succede au froid du matin ; les éléments sont ici dans un mouvement perpétuel, & les saisons presque toujours dérangées ; le Ciel n'y est jamais en repos, & ses influences sont toujours inégales ; il n'y a de la persévérance que dans les mauvaises choses, sur tout dans l'Hiver qui dure ici huit mois, avec toutes les rigueurs de cette saison qui succèdent les unes aux autres, pluies, néges, grêles, gelées, frimats, & un tems noir qui cache le Soleil les mois entiers. Ce n'est donc pas une grande merveille, si les François s'ac-

* *La variété du tems.*

commodant à l'inconstance de leur climat, sont si remplis de legereté, & si les Dames portent en même-tems un manchon d'une main, & un éventail de l'autre.

* Pendant le Carême le peuple court le matin au Sermon avec une grande dévotion, & l'après-dîné à la Comedie avec le même empressement. Il y a ici trois Teâtres qui sont continuellement ouverts, pour divertir ceux qui aiment ces sortes de plaisirs. Sur l'un, on représente des spectacles en musique ; & les deux autres sont remplis, l'un par des Comédiens François, & l'autre par des Comédiens Italiens. Chaque Troupe travaille à l'envi, pour s'attirer des spectateurs, mais la foule se trouve au Teâtre où l'on rit davantage ; c'est pour cela que les Comédiens Italiens profitent plus que les Comédiens François de la simplicité populaire.

† Les Solliciteurs, les Charlatans, les Joüeurs & les Laquais font un des plus beaux ornemens de Paris. Les premiers nous aprennent à ne point plaider, de peur qu'ils n'absorbent nôtre bien par leurs chicanes. Les seconds nous mon-

* *Les Teâtres.*

† *Les Solliciteurs, les Laquais.*

trent la maniere de vivre sobrement ; afin que nous ne tombions pas entre leurs mains, & qu'ils ne nous tuent par leurs remedes. Les Joüeurs excitent nôtre vigilance pour garder nôtre bien. Et les Laquais ont trouvé le secret de nous faire goûter le plaisir de nous servir nous-mêmes, *Pour ne pas avoir*, comme dit le Seigneur, *des ennemis dans nôtre maison*. Ils disent entr'eux que les Valets Allemands sont camarades de leurs Patrons, que les Valets Anglois sont esclaves, les Italiens respectueux, les Espagnols soumis, mais qu'eux Valets François sont les seuls qui commandent à leurs Maîtres. Leur insolence est extrême, & le Roi leur a défendu sous de grièves peines de porter des bâtons, avec quoi ils faisoient tous les jours de nouveaux desordres. Sur tout étant plus de cent mille, capables de toutes sortes d'emportemens.

* Le lieu où le Parlement s'assemble fait une Ville, au milieu de la Ville même ; ce lieu n'est fréquenté que par ceux qui défendent leur bien, ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene, avec sa lanterne, n'y trouveroit pas deux amis, ni un homme content.

† Les Procureurs, qui sont en trou-

▼ *Le Palais.* † *Les Procureurs.*

pes dans toutes les Villes de France , se trouvent ici à milliers ; c'est une espece d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras, & pour empêcher que les maigres n'engraissent ; il semble que les Princes ne les souffrent, qu'afin d'entretenir une sorte de guerre civile parmi leurs Sujets, persuadez que s'ils ne passaient leur vie à demander en justice ce qui leur appartient, & à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur autorité seroit en danger par leurs intrigues, & par leur agitation. Quand j'entre dans la grande Salle, je vois une infinité de personnes échauffées, dont la moitié tourmente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis plusieurs années, & soutenues par les inventions diaboliques des Praticiens: Leur robe est longue & noire, pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde : Ils portent sur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des Prêtres, & en cet équipage ils conduisent leurs Parties comme autant de victimes sur l'Autel de Justinien.

Leurs armes sont la langue, la plume, & la bourse ; avec les deux premieres, ils défendent & ruinent leurs clients, & avec la bourse ils les dépouillent : ils ne finissent les procès que quand les Parties

n'ont plus d'argent pour les continuer ; & lors qu'ils sont jugez, il ne reste aux Plai-
deurs qu'un amas de papiers barboüillez
remplis d'une espece de termes magi-
ques, que personne ne peut comprendre :
c'est dans ce champ de bataille, où le pere
& l'enfant, le mari & la femme, le maî-
tre & le valet combattent l'un contre l'au-
tre à coups de plumes, avec des menaces,
des injures, & des calomnies, & où l'on
voit des concussions réelles, des dépôts
niez, des vols de tuteurs, & des pleurs de
veuves & d'orphelins.

Quand au bout d'un grand nombre
d'années quelqu'un gagne son procès, la
victoire le réduit à la mendicité ; cet exer-
cice de contestation a quelque chose de
bizarre, deux adversaires sollicitent jour
& nuit le même Juge, l'un pour demeu-
rer en chemise, & l'autre pour être nud,
l'expérience ne faisant que trop voir, que
celui qui gagne son procès, à peine a-t-il
dequoi s'habiller, & que celui qui le perd
n'a pas dequoi se couvrir.

Les Livres sont dans la Bibliotecque
d'un fameux Avocat, comme on voit
dans la mer les poissons, dont une partie
mange l'autre. Un million de morts* sont
rangez en bataille les uns contre les au-

* Les Auteurs.

tres, pour entretenir la sédition dans toutes les familles des vivans, tant les opinions de ces Docteurs Interprètes des loix sont opposées, douteuses, incertaines, & variables. C'est ainsi que les Loix de Justinien, & de tous les autres Princes sont corrompues, violées, ou confonduës par ces Interprètes ignorans, ou malicieux, qui ne connoissent pas la verité de la Loi, ou qui se font un plaisir d'y trouver un sens inconnu, se souciant peu que leur interprétation subtile devienne la source d'une infinité de mauvaises contestations. Le Proverbe Espagnol me semble bien véritable, qui *commence un procès plante un Palmier*, arbre qui ne donne jamais de son fruit à celui qui le plante: Les Mahometans sont bien plus heureux, leurs bâtons décident plus de procès en deux jours, que tous les Docteurs en plusieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le Barreau; *Caton* vouloit que le plancher fut tout herissé de pointes, pour déchirer les pieds des plaideurs: & *Marcellus* au contraire, qu'il fut bien couvert contre les injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les contestations.

* Les Medecins guerissent & tuent icy:

* *Les Medecins.*

les malades, comme dans tous les lieux du monde. Quand ils aprochent d'un malade, au lieu de connoître son mal, ils le lui demandent. Il n'y a point de remede plus sûr, pour avoir une vie longue & heureuse, que de les éloigner. Un Poëte Latin, parlant d'un jeune Romain qui s'étoit allé coucher en bonne santé, dit qu'il mourut subitement pendant la nuit, & cela parce qu'il avoit vu un Medecin en songe.. Cè que je trouve d'injuste, c'est que l'on paye également le Medecin qui tuë, & celui qui guerit, & qu'on ne trouve aucun Juge qui punisse un Medecin ignorant.

* Le plus adroit exercice est celui de certains voleurs, qu'on appelle ici *Filoux*, leur métier est plus subtil que celui de *Geber*; s'il a montré à changer le plomb en or, ceux-ci font l'or avec rien; ils volent avec tant d'adresse, que s'il n'étoit honneux de se laisser voler, ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins & si rusez. Hercules n'auroit jamais sçû qui lui avoit pris ses bœufs, si Cacus eût été filou de Paris: à vous dire la verité, qui va la nuit est en danger de se trouver nud comme nos premiers parens; & qui dort pendant le jour, fait souvent mentir Aristote, qui

* *Les Filoux.*

dit qu'il n'y a point de vuide dans la nature ; car ceux qui ne veillent pas assez, ne trouvent rien ni dans leurs coffres, ni dans leurs maisons. Ces filoux sont toujours punis par les Juges. Mais c'est quand on les attrape, & qu'ils ne font pas leur métier adroitement.

Les animaux sont ici plus doux qu'en pas un lieu du monde ; on ne voit point de serpens, ni presque aucune sorte de bêtes vénimeuses. Ce qui est admirable, c'est de voir que les chevaux, qui sont les animaux les plus fiers, perdent ici leur fierté, & deviennent plus doux que ne sont les ânes d'Arcadie. Les François en font tout ce qu'ils veulent, il s'en faut peu qu'ils ne les fassent mettre à genoux, comme les Turcs font aux Chameaux de leurs Caravanes. Ils les battent, ils les châtent ; & quand ils ne sçavent plus comme les tourmenter, ils les réduisent à la vilaine figure de singe en leur coupant la queue & les oreilles ; c'est de-là qu'est venu le proverbe, que *Paris est le Paradis des femmes, le Purgatoire des hommes, & l'Enfer des chevaux.*

* Quand à la dévotion, je n'ai jamais vû peuple plus dévot, Prêtres plus retenus, Clergé plus réglé, & Religieux

* *La dévotion.*

donner

donner meilleur exemple. Le Peuple fréquente les Eglises avec piété, les Marchands vont demander à Dieu que leur négoce prospère, il n'y a que les Nobles & les Grands qui y viennent pour se divertir, pour parler, & faire l'amour : & on voit quelquefois des hommes qui y entrent avec des bottes, sans se souvenir du respect qu'ont les Mahometans, qui avant que d'entrer dans leurs Mosquées laissent leurs souliers à la porte.

* Quoi qu'on vive long-tems ici, cependant on n'y voit presque point de vieillards, les hommes n'y portent point de barbe, ni leurs propres cheveux, & ils couvrent avec beaucoup de soin les défauts des années avec les cheveux d'autrui, qui leur donnent une perpétuelle jeunesse. Depuis que la perruque a été reçue, les têtes des morts, & celles des femmes se vendent cher, étant la mode, que les sepulchres & les femmes fournissent le plus bel ornement à la tête des hommes.

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté : les rubans, les miroirs & les dentelles, sont trois choses sans lesquelles les François ne peuvent pas vivre. L'or & l'argent est devenu si

* *L'ajustement.*

H h

commun, comme j'ai déjà dit, qu'il brille sur les habits de toutes sortes de personnes, & le luxe démesuré a confondu le maître avec le valet, & les gens de la lie du peuple avec les personnes les plus élevées. Tout le monde porte l'épée, ce qui les rend tous soldats, & Paris ressemble à l'*Eutopie* de Thomas Morus, où l'on ne distinguoit personne.

C'est ici le País du plaisir, les amans ne soupirent gueres, la jalousie ne tourmente personne, les Soldats François vont à la mort par divertissement, & les affligés ne paroissent point en public. * Il y a des Musiciens en si grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame jusqu'à la plus vile servante, & depuis le plus noble Cavalier jusqu'au dernier laquais, chacun sacrifie à Orphée, c'est-à-dire, que chacun chante, & plus dans les places publiques & dans les jardins, que dans les maisons particulieres; les François se moquant du Philosophe qui remarque dans sa Politique, que les Poètes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme si le chant étoit indigne d'un Dieu.

Comme tout est cher à Paris, il n'y a

* *La Musique.*

pas jusqu'aux morts qui ne payent un droit pour obtenir la sépulture ; ainsi un homme qui se meurt est moins embarrassé de mourir, que de payer le Medecin qui le tuë, & le Curé qui l'enterre.

Les gens de Lettres sont ici en aussi grand nombre, que les ignorans à Constantinople : il y a plusieurs Academies où les honnêtes gens vont discourir ; les deux plus fameuses sont * *celle de la Langue Françoisë, & celle des Sciences*. La dernière est composée de plusieurs Philosophes plus éclairés que les Anciens, & qui découvrent tous les jours de nouveaux misteres dans la nature. Et l'autre est une Compagnie d'Esprits sublimes, qui apprennent les beautés de la Langue aux François, & qui ont rendu la Nation la plus éloquente de l'Univers ; l'Université est aussi une Academie célèbre, où l'on exerce les jeunes gens dans les principes des choses naturelles ; Et la Sorbonne, un Seminaire fameux, où la Theologie enseigne à parler des Misteres de la Religion ; & c'est de là que sont sortis les premiers hommes de l'Europe, pour la science & pour la vertu.

† J'ai ouï dire que les Alchimistes sont ici en aussi grand nombre que les Cuisi-

* *Les Academies.* † *Les Alchimistes.*

niers ; mais ils ne tirent de leur Art que des connoissances inutiles. On en compte cinq à six mille, qui seront assez malheureux pour ne recevoir de leurs travaux, & de leur assiduité, que de la fumée ; récompense ordinaire, que donne à ses adhérens un Art riche en esperances, liberal en promesses, & ingénieux pour la peine & pour la fatigue, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de demander l'aumône.

† Les Libraires & les Imprimeurs tiennent le premier rang parmi les Arts mécaniques ; il n'y a pas une Ville au monde où l'on voye plus de Livres nouveaux, & où la difficulté de faire imprimer soit plus grande. Plusieurs personnes écrivent sur des matieres nobles & curieuses, mais ils sont presque tous pauvres. La Morale est principalement du goût des François, on en écrit avec beaucoup de délicatesse ; on traduit, & on imprime aussi plusieurs Livres Grecs, Latins, Italiens & Espagnols. Marque certaine de la pauvreté des Auteurs, de la richesse des Libraires, & du grand fruit que produisent les applications des gens de Lettres. Les Libraires s'enrichissent sans entendre les Livres qu'ils vendent, & c'est

† *Les Libraires.*

d'eux que Quevedo dit, *qu'ils sont tourmentez en l'autre monde pour les œuvres d'aujourd'hui.*

* On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve sur le champ. Et le monde ne fournit aucune invention pour goûter tous les plaisirs de la vie, que l'on ne mette en usage. Les Peripateticiens & les Stoïciens n'ont jamais tant travaillé pour réformer les mœurs, que les Cuisiniers travaillent pour satisfaire le ventre. Toujourns sauces nouvelles, & ragoûts inconnus ; & les François fatiguez de se nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os décharnez des animaux, & d'en faire des mets délicieux. On vit cherement ici, le pain est bon, il est blanc, bien fait, & un seul pain est quelquefois si grand, qu'il suffit pour rassasier une famille entiere pendant plusieurs jours ; ce qui a fait dire à un Plaisant, que si cette maniere de faire de grands pains eût été dans la Judée au tems du Messie, les cinq mille Juifs qui furent rassasiez se seroient plutôt étonnez du four, que du miracle.

Cependant, quoi qu'on soit dans une Ville si abondante, qui n'a rien, n'a rien, c'est-à-dire, que l'eau & le feu sont in-

* *Les Cuisiniers.*

terdits à ceux qui n'ont point d'argent , comme ils l'étoient aux criminels du tems des Romains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible, que d'être pauvre à Paris , & de se voir continuellement au milieu de tous les plaisirs sans en pouvoir goûter aucun. Parmi cette grande abondance on trouve une infinité de misérables , qui demandent l'aumône d'un ton comme s'ils chantoient ; on les voit gelez de froid en Hiver , & au Printems ils présentent des fleurs pour exciter la compassion.

* On ne croit ici ni aux enchantemens, ni aux Sorciers , & rarement aux possédez. L'adultere y passe pour une galanterie , même dans l'esprit des maris , qui voyent tranquillement faire l'amour à leurs femmes , & ils ont raison. C'est une grande folie de nos jaloux Italiens , de planter l'honneur dans un endroit si fragile.

On vend toutes sortes de choses , excepté l'art de taire un secret ; les François disent que c'est la profession d'un Confesseur , & que pour eux ils ne taisent que les choses indifferentes qu'on ne leur confie point , & dont ils ne sentent aucune demangeaison de parler.

* *La galanterie.*

* La civilité est plus étudiée en France, que dans le Royaume de la Chine, on la pratique avec beaucoup d'agrémens parmi les personnes de qualité ; les bourgeois y mêlent de l'affectation, & le peuple s'en acquite grossièrement, chacun en fait un art à sa mode ; on trouve des maîtres qui montrent les cérémonies : & ces jours passez je rencontrai dans la rue une femme assez bien faite qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maisons, elle y déploie sa marchandise, & gagne de quoi vivre.

† On aime les Etrangers, ils y viennent de tous les endroits du monde pour voir le Roi, qui est un Prince très bien fait, & très accompli. Ils jouissent en même tems de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens, excepté l'odorat ; comme le Roi n'aime pas les senteurs, tout le monde se fait une nécessité de les haïr, les Dames affectent de s'évanoüir à la vûe d'une fleur. Ainsi les personnes les plus délicates refusent de se satisfaire dans les odeurs, que nous autres Italiens aimons si parfaitement, & que les Espagnols, & toutes les Nations de l'Asie estiment si précieuses. Aussi étant privez de ce plaisir

* La civilité. † Les odeurs en aversion.

sir , nous sommes continuellement engloutis de la mauvaise odeur des ruës , & de la puanteur des cloaques , qui pourroient porter *le navire de Ptolomée*.

* On trouve plusieurs maîtres qui enseignent les Langues étrangères. L'Italienne & l'Espagnole sont plus à la mode que les autres , & elles ont des sectateurs. Les Dames sur tout , curieuses d'entendre ces deux Langues , & de les parler , n'épargnent pas leur peine , & elles réussissent. Les histoires du tems , & les grands événemens du monde , sont ici écrits avec beaucoup de délicatesse ; on représente aussi sur les Almanacs , toutes les batailles & les prises de Villes , & toutes les actions considérables qui se passent sur la Mer & sur la Terre , & on a soin d'embellir la représentation de plusieurs devises & de figures agréables.

† On tient tous les ans en Carême une Foire fameuse , appelée *la Foire saint Germain* ; c'est dans un grand lieu tout rempli de boutiques , où une infinité de Marchands étalent toutes les marchandises les plus belles & les plus riches qu'on fasse dans cette grande Ville. On y trouve aussi de toutes sortes de liqueurs , de vins ,

* *Maîtres de Langues.*

† *La Foire Saint Germain;*

& de confitures, & l'on y vend de toutes sortes de meubles précieux. Toute la Ville y va, mais bien plutôt pour se divertir, que pour acheter. Les amans les plus rusez, les filles les plus jolies, & les filoux les plus adroits y font une foule continuelle; il n'y a larcin de cœur, ni larcin de bourse qu'on n'y fasse; & comme l'affluence est toujours grande & continuelle, il y arrive des aventures assez singulieres pour le vol & pour la galanterie. Les bourses ont le même sort que les ames de Pitagore, elles passent de l'un à l'autre par une transmigration invisible. Autrefois le Roi y venoit, mais presentement il n'y vient plus; le principal divertissement s'y fait la nuit, où une infinité de lumieres rangées dans toutes les boutiques, rendent la Foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du visage des Dames, & donnent à d'autres plaisirs un goût plus agréable & plus délicieux.

* L'invention d'éclairer Paris pendant la nuit, par une infinité de lumieres, mérite que les peuples les plus éloignez y viennent voir ce que les Grecs & les Romains n'ont jamais pensé pour la police de leurs Republiques : les lumieres enfer-

* *Les lanternes.*

370 SAINT-EVREMONI
mées dans des fanaux de verr
dus en l'air , & à une égal
font dans un ordre admirable.
toutes dans le même-tems , &
rent toute la nuit. Ce spectacl
& si bien entendu , qu'Arch
me , s'il vivoit encore , n'y j
ajouter de plus agréable & d
Ces feux nocturnes font un b
à tout le Peuple , ils contribu
reté publique , aussi bien q
troupes de gens , les uns à pie
tres à cheval , qui vont toute l
Ville pour empêcher les m
vols & les assassins , que l'on f
fois impunément à l'abri de
Ce qui rend Paris , si vous en
épouvantable , la plus sûre &
cieuse Ville de l'Univers.

* Je reviens au Jardin
Tuilleries , dont la beauté
qu'aux aveugles qui s'y von
tous les jours de l'Été ; com
pour le plaisir d'un grand pe
a fait tous ses efforts pour le r
d'une infinité de personnes et
qui le fréquentent , d'un gra
de belles Dames qui l'embe
d'une quantité extrême d'ho

• *Les Tuilleries,*

qui s'y promènent toujours. L'entrée en est interdite aux laquais & à la canaille, il est très spacieux, & quasi capable de contenir une grande partie du peuple, s'il y venoit en même-tems, situé sur le bord de la Seine, & la vûe de cette riviere, des collines, & des campagnes voisines, augmente sa beauté & ses agrémens. Les grandes allées couvertes d'une infinité d'arbres, qui ne produisent que de l'ombre, convient les personnes de s'y promener, & quand on est fatigué, on trouve plusieurs sièges dans tous les endroits pour s'asseoir, & de teâtres, des labyrinthes, & des tapis d'herbes fraîches, pour se retirer comme dans une agréable solitude. On voit là étalé dans les habits, tout ce que le luxe peut inventer de plus tendre & de plus touchant. Les Dames avec des modes toujours nouvelles, avec leurs ajustemens, leurs rubans, leurs pierreries, & les agréables manieres de s'habiller, étalent dans les étofes d'or & d'argent les applications continuelles de leur magnificence. Les hommes de leur côté, aussi vains que les femmes, avec leurs plumes, & leurs perruques blondes y vont chercher à plaire, & à prendre les cœurs, mais souvent ils y sont pris eux-mêmes ; car il n'y manque pas de

Dianes, qui charment des Endimions.

Dans ce lieu si agréable, on raille, on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires, & de guerre. On décide, on critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, & avec cela tout le monde se divertit. On y voit au Printemps plusieurs sortes de fleurs, & les rossignols en Été semblent y avoir choisi leur demeure, & avec leur voix sonore, ils y chantent leurs amours & leurs plaintes. On ne voit là aucun visage triste, on y est tranquille, éloigné du bruit, & on n'y entend aucun discours lamentable: & je crois que ce fut dans ce jardin charmant, que se trouva Armide pour defarmer son Renaud, & pour le mettre dans ses chaînes.

Ce beau lieu est entretenu aux dépens du Roi, & on n'oublie aucun soin pour le rendre agréable; le Roi y a mis un Gouverneur avec beaucoup d'Officiers Subalternes. Les portes en sont toujours gardées; s'il y avoit une plus grande quantité d'eau, & quelques belles Statues de marbre, les yeux y auroient plus de plaisir, & n'auroient rien à y souhaiter.

* Je n'ai jamais vû tant d'Abbez, & qui portent plus volontiers l'habit court,

* *Les Abbez.*

le petit colet, & la perruque blonde. En vérité ils font l'ornement de Paris, & le refuge des Dames affligées ; comme ils ont l'esprit galant, leur conversation est plus agréable, & plus souhaitée, j'ai trouvé parmi eux les personnes les plus obligeantes, les plus civiles & les plus secretes. Il seroit à souhaiter que le grand nombre d'Abbez fut diminué, en retranchant de ce rang honorable tous ceux qui ont leurs Abbayes dans le concave de la Lune, & dans les espaces imaginaires.

* Quoique les hommes soient laborieux & ingénieux dans leur art, les femmes ne laissent pas de faire la moitié du travail, les plus belles gardent les boutiques pour y attirer les Marchands ; comme elles sont extrêmement ajustées, & qu'elles ont une voix & des paroles gracieuses, elles ne manquent jamais, comme j'ai déjà dit, de tirer tout nôtre argent, quoi qu'on n'ait aucune envie d'acheter.

† On trouve sur le Pont-neuf une infinité de gens qui donnent des billets, les uns remettent les dents tombées, & les autres font des yeux de cristal ; il y en a qui guerissent de maux incurables ; celui-

* *Les Marchandes, † Les Charlatans,*

ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir, & pour embellir le visage. Celui-là assure qu'il rajeunit les vieillards; il s'en trouve qui chassent les rides du front & des yeux, qui font des jambes de bois pour réparer la violence des bombes; enfin tout le monde a une application au travail, si forte & si continuelle, que le diable ne peut tenter personne que les Fêtes & les Dimanches.

Comme les François ont trouvé le secret des peaux impénétrables, ils se moquent presentement des naufrages; le tems est venu de marcher sur la Mer & sur les fleuves avec sûreté, & sans se servir du manteau d'Elie. Un homme vêtu de ces peaux est porté sur l'eau sans se mouïller, & on voit si souvent cette expérience sur la riviere, qu'on n'y fait plus d'attention.

* Voulez-vous être homme de bien à Paris pendant six mois seulement, & après vivre en scelerat, changez de quartier, & personne ne vous connoîtra; voulez-vous y vivre inconnu toute vôtre vie, allez loger dans une maison où il y ait huit ou dix familles, celui qui demeurera le plus près de vous, sera le dernier à sça-

* *La liberté de Paris.*

voir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or , & demain habillé de bure , personne n'y prendra garde , & vous pouvez marcher par la Ville vêtu en Prince, ou en faquin.

J'ai vû un Dimanche dans une seule Paroisse , faire soixante-cinq Mariages. On dit qu'il y a ici jusqu'à quatre mille vendeurs d'huîtres , que l'on y mange chaque jour quinze cens gros bœufs , & plus de seize mille moutons, veaux ou cochons, outre une prodigieuse quantité de volaille & de gibier. Le Peuple dépense un million chaque année pour se divertir au théâtre de Musique, & aux deux théâtres de Comedie.

* On compte cinquante mille maisons, dans chacune desquelles les familles sont si nombreuses , qu'elles logent depuis le grenier jusqu'à la cave ; on y compte aussi cinq cens grandes ruës , outre une infinité de petites , dix places , plusieurs marchez , dix-sept portes , neuf ponts , avec autant de fauxbourgs , & plus de trente Hôpitaux ; on y voit un grand nombre d'Eglises, de Coléges, plusieurs belles Bibliothecques publiques ou particulieres , & quantité de cabinets riches & curieux, ornez de Medailles , de

* *Le nombre des Maisons , &c.*

Peintures, & remplies des plus belles raretez de l'Europe.

Ce n'est pas ici l'usage de rien prêter, & c'est quelquefois une sorte d'injure d'offrir de l'argent & d'en emprunter ; on n'offre jamais dans sa maison des logemens aux étrangers, ni même à ses amis.

Il y a dans chaque quartier un maniere de Juge qu'on nomme *Commissaire*, qui décide sur le champ de certaines petites contestations, & qui empêche le bruit & les querelles.

Ceux qui ne sont pas François, ne peuvent souffrir que les hommes se peignent publiquement dans les ruës, que les Dames portent toujours un petit miroir à la main, & qu'elles aillent masquées toute l'année. Les jeunes gens se divertissent à tous les exercices du corps, & sur tout à la paume, dans un lieu fermé & couvert, les hommes âgez passent le tems aux dez, aux cartes, & à dire des nouvelles, & les Dames jouient plus ordinairement que les hommes ; elles font aussi quantité de visites, & sont assiduës à toutes les Comédies.

* Ce qu'on trouve ordinairement à Paris, sont quantité de paroles données

* Ce qu'on trouve à Paris, & ce qu'on n'y trouve pas.

qu'on

qu'on ne tient point , de graces reçues qu'on se fait un plaisir d'oublier. Plusieurs foux dans les ruës , & quelques-uns d'enfermez ; mais ce qu'on voit rarement c'est la modestie & la sagesse , ce sont des gens oisifs , des personnes sobres , & des hommes qui ayent vieilli : Il est très rare d'y trouver des timides , & des scrupuleux ; mais ce qu'on n'y voit jamais , & qu'on souhaiteroit avec plus d'ardeur , c'est le repos , le secret , & un ami véritable.

* Au reste , le Chocolat , le Thé , & le Caffé , sont extrêmement à la mode , mais le Caffé est préféré aux deux autres , comme un remede qu'on dit être souverain contre la tristesse : aussi dernièrement une Dame aprenant que son mari avoit été tué dans une bataille ; *Ab ! malheureuse que je suis* , dit-elle , *vîte qu'on m'apporte du Caffé* , & elle fut aussi-tôt consolée.

Je ne sçavois ces jours passez , si on mangeroit encore du pain ; celui qui étoit allé pour en acheter , me vint dire que le pain tortillé que j'aimois , n'étoit plus à la mode. † C'est *la mode* qui est le véritable démon , qui tourmente toujous cette Nation. Jusques-là qu'ils n'aiment plus

* *Le Chocolat , le Caffé , le Thé.*

† *La mode.*

les femmes comme ils faisoient autrefois ; & les plus débordées regarderoient comme un crime l'attachement le plus tendre.

On a porté les crayates si courtes, qu'à peine les voyoit-on , & à cette heure on les attache au col , d'où elles pendent comme des saucissons de Boulogne. Les François ne portent plus d'épées , mais des cimenterres. Les chiens de Boulogne passent presentement pour laids & insupportables. Et on ne caresse plus que ceux qui ont le museau de loup , & les oreilles coupées , & plus ils sont difformes , plus ils sont honorez de baisers & d'embrassemens.

Les perruques ont aussi leur mode, on les faisoit à la Françoisse ; & maintenant on les porte à l'Espagnole. Les petites montres ont été recherchées, & elles sont aujourd'hui ridicules, & les plus grosses sont le plus à la mode. J'ai même ouï dire que l'on ne fait plus de complimens dans les Lettres, mais que l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cacheter, non plus d'un seul cachet, mais de trois, de peur de blesser la civilité.

Mon cher ami, prions Dieu de tout notre cœur, qu'il donne à cette brave Nation l'esprit de paix, & que la fureur martiale qui l'agite toujours, se change en

une mode salutaire, qui fassé revenir le repos, & la tranquillité dans toute l'Europe. A Paris le vingtième Aoust 1692.

LES PHILOSOPHES.

Les Philosophes disent de belles choses, qu'ils soutiennent mal par leurs actions, & qu'ils deshonnorent par leurs foiblesses. Témoin Aristipe, à qui Denis de Syracuse presenta un jour trois belles filles, pour en choisir une, il les prit toutes trois, *de peur, dit-il, qu'il ne lui arrivât le même malheur qu'à Paris qui avoit jugé Venus la plus belle.*

Ce Philosophe se traitoit délicatement, & aimoit fort la Cour. Sur quoi Denis lui reprochant que l'on voyoit les Philosophes à la porte des Princes, & non pas les Princes, à la porte des Philosophes, Aristipe lui répondit, *que c'étoit par la même raison, que l'on voyoit ordinairement les Medecins chez les malades, & non pas les malades chez les Medecins.*

Je ne sçai si c'est à lui à qui on doit ce mot digne d'un Philosophe, ou s'il est dans le *Cratyle* de Platon. *Qu'il est dangereux d'être trompé par les autres.*

380 SAINT-EVRÉMON
*mais qu'il l'est beaucoup plus
soi-même. La raison, c'est
beaucoup plus aisément, & p
par soi-même que par les aut*

C'est que nous regardons l
que les autres nous font, cœ
de leur mauvais cœur, & c
gardons celle que nous noi
nous-même, comme un est
bonne volonté, qui s'est tro
cemment, & qui cherchant
est tombée dans l'erreur sans

De tous les Philosophes a
crate est le plus estimable,
propose toujours *la raison* &
qui sont les deux choses qui
me de bien.

Après Socrate, Platon p
digne de vénération. On l'a
parce qu'il a connu Dieu & l
tamment par les entretiens qu
les Prêtres d'Egypte, aussi le
Numerius l'appelle *le Moïse*
Saint Justin Martir, & plus
ont crû qu'il avoit pénétré da
re de la Trinité, ce qui peu
fondé sur le nombre de *trois*,
pris de Pytagore, comme la
toutes choses, & Marfile Fici
duit ses œuvres, dit que c'est

Dieu gouverne par le nombre *ternaire*, ce qui signifie que les trois Personnes Divines gouvernent le monde par ces actions, que les Theologiens appellent *et extra*, qui sont communes aux trois Personnes de la Trinité.

C'est sur cela, si je ne me trompe, qu'est fondé le cercle de *Trois*, qui commence à *Dieu*, qui passe par le *Monde*, & qui revient à *Dieu*. Comme commençant à *Dieu*, il s'appelle *Beauté*, comme passant par le *Monde*, on le nomme *Amour*, & comme retournant à *Dieu*, il s'appelle *félicité*, c'est-à-dire, que *Dieu* est la *Beauté suprême*, qui attire tout à lui, que le *monde* est l'amour qui est attiré par cette beauté, & que le *même Dieu* est le bonheur éternel, comme le terme de toutes les créatures. Cela signifie encore que Dieu est une beauté que toutes les créatures desirerent, & dont elles souhaitent la possession, que c'est lui qui allume tous nos desirs, & que c'est dans lui seul où nôtre amour peut trouver sa récompense.

Marfile Ficin, qui dans ce que je viens de rapporter a expliqué quelques sentimens de Platon, nous donne une grande estime de la doctrine de ce Philosophe.

Quand à ses idées que Tertullien déteste, comme les semences de l'herésie des *Gnostiques*, & dont pourtant saint Augustin s'est heureusement servi pour entendre plus facilement plusieurs vérités orthodoxes, sans doute, dis-je, que par ces idées Platon n'a voulu parler que de la connoissance de Dieu, qui est une idée générale de toutes les créatures.

Platon mourut âgé de quatre-vingt ans, le sept de Septembre, pareil jour qu'il étoit né, au sortir du festin qu'il faisoit tous les ans, pour célébrer le jour de sa naissance.

Il y auroit plusieurs belles choses à dire de lui, mais on les voit beaucoup mieux dans ses œuvres, que dans des Extraits; ce qui frappe le plus, c'est ce qui est rapporté dans l'Histoire de Zonare; qu'en 796 sous l'Empire de Constantin VI. & d'Irene sa mere, on trouva dans un sepulcre fort ancien, un corps qu'on crût celui de Platon, avec une lame d'or au col, qui contenoit ces paroles; *Christ naîtra d'une Vierge. & je crois en lui, & tu me verras encore une fois au tems d'Irene & de Constantin.* On lit ces mots dans le troisième Livre de Genebrard. Si cela est vrai, Platon a eu une connoissance bien particulière des Prophetes.

Quand , dans l'Apologie de Socrate , il parle de la vertu & des richesses , il dit *que jamais les richesses n'ont en l'avantage de produire la vertu dans les riches , mais que la vertu a quelquefois produit les richesses dans les gens de bien. De plus , que les richesses font que nous paroissions heureux sans l'être , & que la vertu nous donne un bonheur qui ne paroît point.*

Les paroles qu'il fait dire à Socrate , quelques momens avant sa mort , sont dignes de l'un & de l'autre. *Atheniens , dit Socrate , je vous demande cette dernière grace , quand mes enfans seront parvenus à l'âge de raison , s'ils aiment plus les richesses & les dignitez , que la vertu , faites-les mourir , afin que leurs mœurs ne deshonorant pas ma mémoire. Il dit ailleurs , Qu'un homme de bien ne doit jamais souhaiter la vie , mais que c'est à Dieu à qui il en faut abandonner la durée.*

Bord de la Tapisserie.

IL en est de ce petit ouvrage , comme des pieces de Tapisseries , qui contiennent des personnages , & des Histoires , & qui sont bordées de fleurs & de fruits. Le Livre a commencé par une petite ga-

lanterie, on trouve dans le corps des personnages & des Histoires : * il est bien juste pour la cimetrie de le finir comme on l'a commencé.

Ce que je vais dire est tout rescent. Aux environs de Paris, à la sortie d'un bois, on trouve un Bourg baigné de la Marne, rempli l'Eté de personnes d'esprit, tant hommes que femmes, qui contribuent toutes à une agréable société. Ce sont des promenades, des conversations, & souvent de petits jeux, qui, comme on va voir, donnent occasion à plusieurs jolies choses.

Tout le monde sçait un jeu, où la personne qui le fait, si c'est un homme, pense à trois femmes, & si c'est une femme, pense à trois hommes, ensuite elle passe un brin d'herbe sur la bouche d'une personne du jeu, & après elle lui demande à laquelle des trois fois elle s'est sentie plus chatouillée. La suite du jeu est que la personne baise l'homme ou la femme à laquelle celui, ou celle qui fait le jeu, a pensé. Une fois le sort tomba sur un Abbé, qui retenu à son corps défendant, & grinçant les dents tout bas contre la bienéance de son caractère, au lieu de baiser, fit sur le champ ce couplet de chanson.

* *Les Caractères & les Portraits.*

CHAN-

CHANSON.

Souvent une herbe à la main,
Iris belle, & farouche,
Cherche mon amoureux destin.
La passant sur ma bouche,
Et lon lan la,
Mes yeux mieux que ce brin
Lui découvroient qui me touche.

A mon sens, cette Chanson vaut bien
un baiser : peut-être les femmes en juge-
ront autrement ; car elles ne se payent
pas toujours de Chançons. Voici la ré-
ponse de la Dame.

CHANSON.

Comment une herbe à la main,
Découvrir qui vous touche,
Vous voltigez soir & matin,
Leger comme une mouche ;
Et lon lan la
Lequel est plus certain,
De vos yeux, ou de votre bouche ?

Les femmes de cette vivacité porte-
roient la joye dans les plus tristes solitu-
des. Je sçai bien que la conversation de

celle-ci vaut la lecture d'un bon livre ; tout y brille , mais tout y est dangereux. C'est une espece de petit démon feroce , que personne n'a jamais pû apprivoiser : mais ce qui est rare , c'est que le solide est dans elle comme l'agréable , & qu'elle marque autant de sagesse dans ses affaires , & dans sa conduite , que d'agréemens dans sa conversation.

Ces sortes de societez sont pour moi des scenes , où je fais le personnage muet , je ne desferre pas les dents , j'ouvre seulement de grands yeux , comme un homme qui écoute avec avidité : je me croirois heureux , si je recuëillois bien ce que j'entends dire , & que je pûsse remplir dignement la charge de secretaire de la compagnie.

J'ajoute deux couplets , que me dit une personne touchant la vigilance inutile des maris sur leurs femmes. A la verité ils sont vieux ; mais ils marquent bien le caractère d'un homme jaloux.

C H A N S O N.

SI mon mari voit sur mon lit
Voler une mouche,
Il la chasse de dépit,
Peur qu'elle ne me touche;

Et ce vilain est jaloux des draps de ma
couche.

Si je regarde les Cieux,
Il suit mes prunelles ;
Il croit même que les Dieux
Me trouvent si belle,
Qu'ils me font parler d'amour par les
irondelles.

Puisque je suis en train de dire les jolies
chansons que j'apprens en cette agréable
compagnie, j'ajoute encore celles-ci que
je ne crois pas imprimées. L'Auteur du
premier couplet m'est inconnu. Les deux
suivans viennent d'un homme de qualité
& de mérite, qui ne haïssoit pas une Prin-
cesse étrangère, à qui sur le ton des Fo-
lies d'Espagne, il essaie de persuader son
amour. Et les deux derniers sont de
Monsieur de Senecé, homme d'esprit,
d'un commerce aimable, & connu par
une infinité de Poësies galantes. Voici le
premier.

C H A N S O N.

R Eveillez comme moi par les soins de
l'amour,
Jour & nuit, Rossignols, vous chantez
votre flâme;

338 *SAINT-EVRÉMONIANA.*

Et je chante à mon tour

Les transports de mon âme.

Nous sommes tous également charmez,

Mais nous ne parlons pas de même;

Vous vous louiez de ce que vous aimez,

Et je me plains de ce que j'aime.

C H A N S O N.

Sur les Folies d'Espagne.

DE Junon vous avez la noblesse,
De Pallas vous avez la fierté;
Et mes yeux, adorable Princesse,
De Venus vous trouvent la beauté.

Si j'osois, mais je n'ose le dire;
Ah ! si j'osois vous le dire tout bas;
C'en est fait, je m'en vais vous le dire;
Je vous le dis, ne m'entendez-vous pas ?

C H A N S O N.

de Monsieur de Senecé.

POUR une jeune Bergere,
Faut-il que mon cœur soit pris ?
Cruel amour considère
Que mes cheveux sont tous gris.

La raison me fait connoître
Qu'amour n'est plus de saison ;
Mais quand l'amour est le maître,
Ecoute-t-on la raison ?

Qu'est-ce que mon cœur espere
Quand il se mêle d'aimer ?
Quand on n'est plus propre à plaire,
Pourquoi se laisser charmer ?

Il ne faut rien laisser perdre de ce qui mérite d'être écrit. Je viens tout à l'heure de rencontrer un de mes amis , beau , & bien fait. Il est marié à une femme jeune & belle , qu'il aime , & de qui il n'est point aimé. Comme je lui ai dit qu'il étoit malheureux ; *Elle est plus malheureuse que moi* , m'a-t-il répondu ; *j'ai le plaisir d'avoir toujours devant mes yeux une femme que j'aime ; & elle a la douleur de voir continuellement un homme qu'elle n'aime point.* Cette réponse m'a touché : je connois des maris , qui en pareille occasion , n'auroient peut-être pas de pareils sentimens.

F I N.



TABLE EXA

D E S

MATIERES CONT

DANS CE LIVRE

GALANTRIES.

Vers pour les Vieillards
pour les jeunes gens.

Couplet de Chanson de deux
DIVERSES CHOSES. Tr
sages.

Portrait de M...

Bon mot d'une Dame.

Trait du Cardinal Albornos

Le monde, beau livre à lire.
Il faut connoître les vices da
nes, plutôt que les conne
mêmes.

Tout le monde veut paroître
tueux naturellement.

LA CONVERSATION.

Il y en a avec trois sortes d
avec ceux qui sont au del
avec nos égaux, ou avec n
Règles pour réussir.

DES MATIERES.

LA FORTUNE.	15
Tout jusqu'au vice conduit à la fortune.	<i>là-même.</i>
Qu'est-ce que la fortune.	16
La fortune n'est que le hazard.	<i>là-même.</i>
L'on parle mal quand on dit que la vertu fait fortune.	17
Se défier d'une fortune précipitée.	18
La fortune fait briller le mérite.	<i>là-même.</i>
La fortune nous fait paroître tels que nous sommes.	<i>là-même.</i>
La fortune coûte beaucoup, & coûte peu.	19
Les Philosophes, comme les autres, cherchent la fortune.	<i>là-même.</i>
DIFFERENTES POESIES.	20
SONNET d'un Amant qui se plaint de la cruauté de sa Maîtresse.	21
Remarques sur ce Sonnet.	22
SONNET d'un Amant, qui se met en voyage pour voir sa Maîtresse.	23
Autre SONNET sur une absence.	24
Autre SONNET de Tristan.	25
Vers d'un mari Poëte contre l'amant de sa femme.	27. & 28
Vers qu'on mit au bas du Portrait du Maréchal de la Châtre.	30
CHANSONS anciennes.	30 & 31
RONDEAU choisi de MAROT , & réflexions sur ce Rondeau.	32 & 33

T A B L E

CHANSON ancienne.

Déclaration de Madame des Vertus.

*Réponse de Madame des Vertus
me des Loges.*

La maniere dont les femmes

Bon mot d'une Françoisé à u

Trois Billets ; l'un à un ami,
une femme naturelle : l'autre
un conseil à un homme de
femme sûre : & le troisiém
ponse.

SENEQUE.

Il y a deux hommes dans Sen
Philosophe , & l'autre
Preuves de cela par les cl
tées de Seneque même , ju

L'ETUDE SOLIDE.

Cette étude est la morale ,
la connoissance de soi-mêm
Les effets de la morale , & de
sur nous.

Précautions pour conserver
tion & sa vertu.

L'aplication d'un pere à for
de son fils.

Ce que produit l'étude solide d

DES MATIERES.

L'exemple d'Umbricius tiré de Juvenal.
là-même.

L'éloignement qu'on a de la morale. Ex-
emple d'Oronte. 49. & 50

Paroles d'un Philosophe. 51 & 52

La chute de Criton. *là-même.*

La science importune d'un certain Ge-
nealogiste. 53

LA NOBLESSE. 54

La Noblesse indépendante de la fortune,
là-même.

La Noblesse rarement récompense de la
vertu. *là-même.*

Mépris pour ceux qui prophane leur
noble naissance. Triphon. 55

En quoi les Grands font consister leur no-
blesse. *là-même.*

Les deux *Aristides* véritablement nobles.
56. 57

LA CONNOISSANCE DU MONDE. 58

La maniere de connoître les hommes ;
par leur discours, par leurs sentimens,
& dans la société, & par les réflexions
que l'on doit faire sur soi-même.

59. 60
L'utilité de la connoissance du monde. *là-
même.*

Qu'il faut se défier du monde, & pour-
quoi. 61

Fortune fondée sur la connoissance du

T A B L E

monde. L'exemple de Tite.	62
LES CEREMONIES.	63
Qu'est-ce que la civilité, & qu'est-ce que la cérémonie.	63. 64
La cérémonie contraint, & ôte tout le plaisir de la société.	là-même.
L'Italie extrême sur les cérémonies. Le cérémonial exact parmi les Italiens.	
Bon mot là-dessus.	64. 65
Reception faite à un honnête homme par un Prélat Italien.	là-même.
Reception faite à une Princesse étrangère par Madame de Morstain.	66. 67
Combien la civilité est aisée, & la cérémonie incommode. Définition du cérémonial.	là-même.
LA CORRECTION.	68
Les instructions rendent souvent orgueilleux celui qui les donne.	là-même.
L'amour propre blessé par nos propres corrections.	69
Corriger les autres, souvent marque d'ypocrisie.	là-même.
Corriger les autres fait honneur, nous corriger nous-mêmes fait de la peine.	
	70
Correction, souvent semblable au reproche.	là-même.
Se corriger soi-même, la plus utile pour nous de toutes les corrections.	71

DES MATIERES.

Souvent on corrige, & on seroit bien fâché que les autres profitassent de nos corrections. 72

Le Comedien, le Critique corrigent différemment. *là-même.*

Qualitez d'une correction utile. *là-même.*

Que la correction est ordinairement inutile, *Giton.* 73

On trouve le moïen de recevoir la correction avec orgueil. *là-même.*

Qui veut corriger les autres doit être exempt de foiblesse. 74

Avanture arrivée à un courtisan du Duc de Mantouë. *là-même.*

Nous ne corrigeons dans les autres que les défauts qui nous y sont incommodes. 76

Si jeunesse sçavoit, & vieillesse pouvoit, jamais bien ne manqueroit. 77

Les jeunes gens ne sçavent rien, & ils peuvent tout. *là-même.*

Les vieux sçavent tout, & ne peuvent rien. 78. 79

On ne sçauroit avoir des plaisirs dans la jeunesse, & dans la vieillesse. 80

Lucinde, Sosie. 80. 81

Instructions ameres aux jeunes gens. *là-même.*

La Foi, & quelqu'autres choses. 82

On est touïjours vicieux avant que de dé-

T A B L E

- truire la Foi.
- La véritable dévotion consistant en son devoir.
- Deux choses dans la foi, les principes & la Morale.
- Morales de Socrate, d'Epictète, bien différentes de l'Evangile.
- Paroles véritables d'un hôte, sur l'inclination qu'il a pour la vérité.
- Conseil de Demetrius de Ptolomée.
- Réflexion sur soi-même.
- LA FLATERIE.
- Lâcheté à souffrir la flatterie.
- Le flaté est la dupe du flatteur.
- La flatterie, marque de lâcheté des hommes.
- La flatterie, moyen de satisfaction & la vérité, moyen de la haine des ennemis.
- LA RE'VOLUTION DE M. DE LORRAINE.
- Histoire de la manière dont le Prince de Monaco se tira de la domination d'Espagne.
- Corbon sert le Prince, il ne sert pas le Cardinal de Richelieu, préparé pour le succès de sa prise.

DES MATIERES.

On donne avis au Commandant de la garnison Espagnole de Monaco de la conspiration. *là même.*

Moyens du Prince Honoré pour diminuer la garnison. 91. 92

Soupe donnée à la garnison, où étant tous ivres, ils sont massacrez pendant la nuit. 93

Le Cardinal de Savoye veut retenir Honoré dans le parti d'Espagne. Il va saluer Louis XIII. au Camp de Perpignan. 94

Traité, & ses conditions entre le Roi Louis XIII. & le Prince Honoré. 95

Les Genoïs veulent arrêter Honoré, & Louis XIII. leur déclare qu'il le protège. 96

De quelle maniere Monaco est tombé sous la domination des Princes de ce nom. 97

La Maison des Princes de Monaco très illustre, & divisée en ses branches, qui ont passé en divers Royaumes. 97. 98

Réflexion sur la conduite des Espagnols à l'égard du Prince de Monaco. Politique de Machiavel sur la fidelité à sa parole. Maximes pernicieuses là-dessus, que l'on détruit par l'exemple d'un grand Roi. 98. 99. 100

LETTRE I. à Monsieur. 101

T A B L E

Description d'une Maison de Campagne.	
	<i>là même.</i>
Occupation de l'Auteur dans cette maison.	103
Il apprend à supporter les défauts d'autrui.	
Paroles de Juvenal là-dessus.	104
Quelques fragmens d'Horace.	105
Les Odes d'Horace trop chargées d'érudition, ne sont pas les plus agréables.	106
Beau trait de Juvenal.	107
Quelques traits de Florus & de Tite-Live.	108. 109
Etrange caractère d'un homme.	111
LETTRE II. Au même.	112
Eclaircissement touchant Endimion.	112, 113
Plusieurs choses tirées d'un recueil. Paroles de Cornélie mere des Graques à une Coquette. Ce que son mari fit pour elle.	113. 114
Paroles d'une Dame à un homme.	<i>là même.</i>
La force d'esprit de la mere de Plutarque.	115
La femme de Phocion, & paroles de Madame la Duchesse de...	<i>là même.</i>
La fille est heureuse d'avoir eu pour mere une honnête femme.	116
Phocion désintéressé. Oposé au peuple.	

DES MATIERES.

- Ferme dans son avis. Accusé à Athènes ; & sa mort. 116. 117
- Les intrepides cessent de l'être à la vûë de la mort. *là-même.*
- Fausseté d'un mot dit à la mort par Anne Connétable de Montmorenci. 118
- Mort de Caton pleine d'ostentation. *là-même.*
- Caton indifferant pour le cocuage. Ses deux sœurs & ses femmes, toutes très naturelles. 119. 120
- Quelques endroits d'une Lettre de M.... à sa femme, pour se séparer tous deux volontairement. 120. 121
- Amour étrange de cette femme pour un muet qu'elle tua ; Epitaphe de cet Amant. 122
- Jeannede Castille conserve une forte douleur de la perte de son mari. *là-même.*
- Femme de Pisistrate honnête & sage. Pisistrate ne se remarie que pour en avoir une semblable. 123
- Réponse plaisante d'une petite fille à son pere qui se vouloit remarier. 123. 124
- La prudence de Pisistrate, quand des jeunes gens lui vinrent demander pardon d'avoir offensé sa femme. Réflexion là-dessus. Pisistrate facile à excuser la galanterie des femmes. 124. 125
- Les deux Courtisanes apellées Phrygné. 126

T A B L E

Galante maniere de justifier une belle femme devant les Juges. *là-même.*

Pourquoi une *Pbrigné* du tems en a tant amassé. Bon mot là-dessus. 127

Les femmes hypocrites, plus mauvaises que les coquettes. *là-même.*

La Reine Elizabeth, & le Comte d'Essex.

Jalousie d'une femme fatale à son amant.

128

La mort déplorable d'Octavie femme de Neron.

129

Plaissante demande d'un Gentilhomme au Cardinal Mazarin, pour faire sa fortune. *là-même.*

Bonheur de M... en allant parler à Monsieur Colbert.

130

Question, si l'amour vaut mieux que l'ambition, & à laquelle de ces deux passions un honnête homme doit plutôt s'abandonner. Raisons de part & d'autre.

131. 132

LES FEMMES.

133

Les femmes sont utiles & dangereuses. Il est dangereux de leur plaire, & elles peuvent tout sur les hommes.

133. 134

On ne parle jamais de bonne foi, quand on parle mal des femmes. *là-même.*

Les femmes sont mêlées par tout; elles créent les hommes, & leur ouvrent toutes les portes.

135. 136

Elles

DES MATIERES.

Elles ruinent souvent la fortune des hommes. Il faut les regarder comme le feu : vieux, jeune, sage, Magistrats, &c. tout risque en leur presence. 137
Elles ne risquent pas moins avec les hommes. 138

LE CARDINAL DE RETZ. 139

Son portrait. 139. 140

Innocent X I. lui écrit un Bref, pour le remercier de lui avoir dit son sentiment sur le Nepotisme. *là-même.*

Parole qu'il disoit quelquefois de lui. 141

Eloge que le Pape fit de lui en refusant d'accepter sa démission du Cardinalat. *là-même.*

Ce qu'il disoit de ses affaires passées. Avanture qu'il eût au Palais Royal en allant voir la Reine Mere. 142

Ce qui lui arriva près de Commerci avec un parti Espagnol. Sa mort. 143

Le Cardinal Mazarin, & sa maladie. 144

Ses occupations pendant sa maladie. Il écrit un détail des affaires, & fait le portrait de quelques Courtisans. *là-même,*

Ce qu'il écrit pour le Roy. Sa Majesté lui donna des marques de son estime jusqu'à sa mort. 145

Le Cardinal connoissoit parfaitement les
L I

T A B L

hommes. Une de ses p
mes. Il étoit d'un espr
pense, son mérite, sa c
concurrrens.

Sa disgrâce & son retour
fidélité de son meilleu
pôt.

LA SUPERIORITE' DE
Diverses sortes de super
En quoi consiste la su
nie. L'heureuse influ
semence de la superiori
faut cultiver cette sem
L'autorité ne fait point le

Le Duc de Vitry , genie
Quelques qualitez du ger

Le genie supérieur ne se
prise dans les négocia

PORTRAIT DE FERNAN

PORTRAIT DE THEOP

Comparaison des deux.

LA FRAGILITE' HUMA

Foiblesse des deux sexes.

Sentiment de Platon, & j
là-dessus.

Un joli homme ne perd
prés des femmes.

Pourquoi telle femme est

DES MATIERES.

Bon mot d'une femme ci-devant retenuë.

160

Dorine. Son caractère sur les hommes.

là-même.

Les plus prudes en paroles ne le sont pas
en effet.

là-même.

Danger d'être avec les femmes. Les jeu-
nes gens ne veulent pas se le persua-
der.

161

Julie a couru le bal, Dorimene le court ;
elles se sont instruites.

161. 162

La fréquente conversation entre les dé-
vots & les dévotes, entre les Direc-
teurs & les pénitentes, très dange-
reuse.

162. 163

Il n'est pas séant à une femme d'avouer
trop ingénument la foiblesse de son
sexe.

164

Dispute pour connoître la vertu d'une Fille.

165

Occasion de la dispute, fondée sur la rela-
tion faite par un voyageur, des mœurs
des Banians.

là-même.

Herbes qui font connoître la vertu d'une
fille. Comment on connoissoit autre-
fois à Rome & à Ephese cette vertu.

166

Chien qui distinguoit une fille d'une fem-
me par son gand. Expérience là-des-
sus.

167. & suiv.

L ij.

T A B L E

Le Roi <i>Phéron</i> , comment guéri de l'aveuglement.	169
Tout ce qui luit n'est pas Or.	170
Proverbes contiennent des vérités. <i>là-même.</i>	
Tel passe pour heureux qui ne l'est pas.	
<i>Damon</i> . On pleure sous le dais plus que dans les chaumières.	170. 171
La fortune impose un tribut aux heureux du monde. <i>là-même.</i>	
<i>Autre explication du même Proverbe.</i>	172
Tel paroît ami, qui ne cherche que le moïen de nous perdre. <i>là-même.</i>	
Combien de scelerats qui font les gens de bien. <i>là-même.</i>	
Une dévote n'est pas toujours ce qu'elle paroît.	172. 173.
<i>Ariston</i> faux sçavant. <i>là-même.</i>	
<i>L'Amour vient quand on y pense le moins.</i>	174
Amour de <i>Julio</i> & de <i>Celse</i> .	174. 175
Traduction d'un endroit du Poëme de la <i>Sechia rapita</i> , où <i>Diane</i> descend du Ciel pour voir <i>Endimion</i> .	176. 177
Quelques endroits de lettres de <i>Celse</i> à <i>Julie</i> .	178
<i>Entretien avec deux Voyageurs.</i>	180
Quelque chose de la Chine, de la muraille qui la sépare de la Tartarie, du caractère des Chinois, de leurs maria-	

DES MATIERES.

- ges, du Philosophe *Confutius*, de leur religion, & du respect qu'ils ont pour leurs Philosophes. 180. & *suiv.*
- Quelques choses singulieres. Du *Mannati*, de l'Elephant, du caractere des Tartares, & des extravagantes demandes d'un Roi du pais. 184. 185
- HISTOIRE touchante d'un mari, & d'une femme. 186 & *suiv.*
- D'APOLLONIUS. De la Magie, & du démon de Socrate. 196
- Apollonius vrai Magicien. Il disparoit quand il veut. Ses prestiges nuisibles à l'Eglise. Saint Jean le combattit à Ephese. Il voulut passer pour immortel. Sa mort. 197
- Apollonius ne devina jamais les pensées, ni n'a jamais chassé le démon du corps des possédez. 198
- Les démons sont inégaux en force. là-même,
- Sçavoir, si la fumée du foie d'un poisson chassa le démon qui avoit tué les sept maris de Sara fille de Raguel. Explication de cet endroit de Tobie. 199
- Pourquoi la magie est défendue. 200
- Sentiment de Palingenius là-dessus, mauvais. là-même.
- Zoroastre n'a point été Magicien. là-même.

T A B L E

La plus ancienne source de la magie.	201
Du démon de Socrate. Que ce démon n'étoit que la pénétration de son esprit dans la Morale. Deux traits de ce Philosophe.	201. 202
LA JUSTICE.	203
Vertu inconnue. Les injustices des Praticiens.	<i>là-même.</i>
Scene de feu Arlequin.	204
Les Praticiens mal appelez gens de justice.	205
Bon mot d'un Intendant.	<i>là-même.</i>
Loüange d'un Procureur par un Normand.	<i>là-même.</i>
Plusieurs especes d'injustices ; nous voulons qu'on souffre nos défauts, & nous ne voulons pas souffrir ceux des autres.	
Sofie.	206
On veut être fourbe, & on ne veut pas qu'on le dise.	207
Autre injustice. La legereté de nos sentimens à juger des hommes, & souvent du même homme.	207. 208
Aveuglement des hommes sur les vraies commoditez de la vie, & sur les faux biens.	<i>là-même.</i>
Autre injustice. Parce que nous sommes prudens presque en tout, nous voulons qu'on nous approuve dans une occasion où nous blessons la prudence même.	209. 210

DES MATIERES.

Les passions se trouvent par tout , elles
gouvernent tout. 218

DIALOGUES.

DIALOGUE de Manon & d'Angelique
sur leurs Maîtresses , dont l'une est
joyeuse , & l'autre coquette. 212. & suiv.

DIALOGUE DES NOUVEAUX DIEUX.

L'amour ancien , & l'amour nouveau.

Ce Dialogue contient la maniere an-
cienne , & la maniere nouvelle de faire
l'amour. 220. & suiv.

DIALOGUE DE JULIE ET DE SOPHIE.

El contient la fidelité de Sophie pour
son amant. 227. & suiv.

DIALOGUE DE VENUS ET DE

L'AMOUR , où l'Amour est grondé
pour ses malices par sa mere. 231. 232.

DIALOGUE de l'Amour déguisé en en-

fant , & d'un vieux Berger , où le Ber-
ger lui fait des leçons , & où il se trou-
ve lui même blessé. 233. & suiv.

LETRES.

La Morale plus estimable que la Phyfi-
que. 235. 236.

La Medecine & la Jurisprudence plus uti-
les que la Physique. La même.

L'Histoire très estimable & utile. 237

La Poësie très agréable , mais par rapport
à elle-même peu utile. Les Comedies
& les Satires utiles pour les mœurs.

237. 238

T A B L E

La Poësie peu nécessaire au commerce du monde.	<i>là-même.</i>
Il y a bien des sçavans orgueilleux. Leur caractere.	239. 240
Les discours fastueux blessent la modestie.	241
Autre Lettre contenant le caractere d'un homme de bien dans les grands em- plois.	242. 243
Quelques traits de la Peinture de la Cour.	<i>là-même.</i>
<i>Parallele du Solitaire & du Conquerant.</i>	245. 246
Caractere d'un homme qui fait l'import- tant.	246. 247
Caractere de Madame....	<i>là-même.</i>
Caractere de Madame....	248. & suiv.
LA PEINTURE. Qu'il faut nécessaire- ment connoître les passions, & tous les mouvemens du cœur pour y exceller. Eloge de la Peinture, & quelques traits des plus fameux Peintres.	252
Les manieres anciennes de peindre.	<i>là- même.</i>
Les Peintres Italiens.	253
Définition de la Peinture.	253. 254
Il faut connoître son cœur & ses mouve- mens.	<i>là même.</i>
Son propre temperament.	255
En quoi consiste l'ame de la Peinture.	257
Les	

DES MATIÈRES.

Les Peintres sont au dessus des Physi-
ciens. *là-même.*

Sçavoir si la Peinture est faite pour les
portraits. 258

Que tous les Peintres ne connoissent pas
les passions. 260. 261

Trait de M. le Brun. *là-même.*

Sçavoir si on doit peindre les personnes
plus belles qu'elles ne sont. 263

Eloge de la Peinture. 264

De quelques fameux Peintres. D'*Aristi-
de*, de *Zeuxis*, de *Parrasius*, de *Pro-
togene*, de *Michel-Ange*; & de deux
excélens Sculpteurs, qui sont *Lisippe le
Sicionien*, & *Carrette*. 265. & suiv.

LA DEVOTION.

La véritable dévotion peu connuë. 269

Il y a des vices qu'il ne sied pas à une hon-
nête femme de combattre. *là-même.*

Quelques défauts qu'ayent les femmes,
pourvû qu'elles n'ayent pas celui des
amans, elles se donnent pour des mo-
dèles de vertu. 270

La vanité des dévots, & les imaginations
des dévotes. 271. 272

La vanité & la délicatesse, vice commun
des dévotes. 273

Le caractère des honnêtes femmes. 274

Une honnête femme ne doit jamais louer
en face un homme de sa beauté, ni de

T A B L E

sa bonne mine. <i>Clélie.</i>	275
L'entretien entre les dévots & les dévotés, dangereux.	276
L'illusion dans la dévotion est quelquefois foiblesse d'esprit, & souvent marque d'orgueil.	<i>là-même.</i>
Le passage du vice à la vertu est sujet à des dangers.	277
Le zèle dans la conversion vient souvent de la nouveauté de l'état.	<i>là-même.</i>
LES IMPIES.	
Vanitez de l'esprit humain qui ne se connoît pas, de vouloir pénétrer les Mystères.	278
Deux sortes de personnes nient les Mystères, les impies, & les heretiques. Combien de sortes d'impies.	<i>là-même.</i>
Que Dieu mérite autant de respect que les Princes de la terre.	279
Sentiment des Impies pour Socrate.	280
Les Impies disent que le Christianisme est une religion de valets.	<i>là-même.</i>
L'Evangile voye sûre pour le salut & pour la fortune.	281
Les heros du monde, hommes méprisables devant Dieu.	<i>là-même.</i>
Obéir aux autres, bonheur de la vie.	282
<i>Le dérèglement n'est pas si grand aujourd'hui, qu'il l'étoit parmi les Anciens.</i>	
Infamie de Neron qui épouse Sporus.	283

DES MATIERES.

Insolence de Caligula qui se donne le nom
de Dieu. 283. 284

Débordement de Messaline. 284. 285

Etrange apareil d'un festin que Domitien
donna aux Senateurs & aux Chevaliers
Romains. 286

On ne peut souffrir la vertu presente.
288

UN MOT SUR L'ELOQUENCE.

Réflexions courtes sur les discours pu-
blics, & sur les entretiens particuliers.

L'Eloquence demande que l'on con-
noisse les mouvemens du cœur. 288

Exemple de cela dans les Prédicateurs.

Réflexions sur les personnes. 289

Qualitez pour réussir, la vertu & la le-
cture des bons livres. Pourquoi ils ne
réussissent pas. 291. 292

Qu'il faut aussi connoître les mouvemens
du cœur dans les entretiens particu-
liers, dans les affaires, dans les négocia-
tions, & même pour obtenir des
graces de nos protecteurs. 293. 294

La conception & l'expression nettes sont
nécessaires pour l'éloquence, & qu'il
faut s'accoutûmer à bien concevoir
tout ce qu'on lit. 295

Ce qu'on entend par *expressions claires*.
296

QUELQUES REMARQUES sur la
Langue Françoisse.

T A B L E

Quitter le jeu, & quitter leur jeu. Couper jeu. Faire des siennes. Faire parler de soi.	298
Plus, davantage.	<i>là-même.</i>
Douleur, déplaisir, chagrins.	299
Fidèle.	300
S'informer qui il est. S'informer de ce qu'il est.	301
Grace, graces, faveur, faveurs.	<i>là-même.</i>
Sentiment, sentimens, avis.	302
Je vous prie, je vous en prie.	303
Défendre contre, défendre de.	<i>là-même.</i>
Elle est si belle qu'on ne peut cesser de la voir.	304
Ne pas perdre de vûë.	305
Mari, époux.	<i>là-même.</i>
Une nuit d'Eté, une nuit de l'Eté.	<i>là-même.</i>
Une fille de deux ans.	306
Il n'y avoit personne à la promenade. Il n'y avoit plus personne à la promenade.	306. 307
Demeurer, rester.	<i>là-même.</i>
Il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment, il ne reste pas cent hommes de ce Regiment.	308
D'abord, aussi-tôt.	<i>là-même.</i>
Coquette, femme à galanterie, femme débauchée, femme débordée.	308.
	309

DES MATIERES.

Concubine.	là-même.
Genereux, generosité, vaillant, valeur, courage, fermeté, intrepidité.	309.
	310.
Pour, par.	là-même.
Opinion, pensée.	là-même.
Ceder, abandonner.	311.
A la Ville de Medine, à Medine.	là- même.
Mal, malheur, misere.	311. 312
Propre, parée, magnifique.	là-même.
Il est occupé, il est empêché.	là-même.
Baiser les mains à quelqu'un, baiser les mains de quelqu'un.	313
Offrir, presenter.	là-même.
Citer, nommer.	là-même.
Depuis, il y a, il y avoit.	313. 314
Répondre à, répondre sur.	là-même.
Il est aux champs, il est dans les champs.	là-même.
Prenez garde à lui, gardez-vous de lui.	315
Renvoyer à.	là-même.
La suite du tems, la suite des tems.	là- même.
Sédition, soulèvement, trouble.	315. 316
Rebellion.	là-même.
Les Melons étoient cette année d'un goût excellent.	là-même.
Courir sur le bord de la Mer, courir à la	

T A B L E

bord de la Mer.	317
Etre en deux jours, être dans deux jours.	318
Accompagné, suivi.	<i>là-même.</i>
Ressembler, être semblable.	319. 320
Guerir un mal, guerir d'un mal.	320. 321
Le bien de la terre, les biens de la terre.	322
Demeurer, séjourner, faire son séjour, sa résidence.	323
Encore, aussi.	324
Femme arrangée.	<i>là-même.</i>
Un ruisseau de larmes, une abondance de larmes, torrent de larmes.	325
Brûler avec éclat, éclater.	326
Je l'ai vû ne craindre aucun péril.	327
Fermer, enfermer, serrer.	<i>là-même.</i>
Hors de lui-même, hors lui-même.	328
Rendre ses intentions éclairées.	<i>là-même.</i>
L'enceinte de l'Empire.	<i>là-même.</i>
C'est une belle femme.	<i>là-même.</i>
Aplication, attachement.	329
Accoûtumé à lui, accoûtumé avec lui.	329. 330
TRADUCTION D'UNE LETTRE	
<i>Italienne, concernant la critique de</i>	
<i>Paris.</i>	331
Maniere de vivre del'Auteur à Paris.	332
Etat où l'Auteur se trouve.	333. 334
Dépense à Paris.	335

DES MATIERES.

Peu de personnes qui rendent service.

Bruit des carolles de loüage, *là-même.* ³³⁶
Bruit des cloches. 337. Les cris de Paris. Les Aveugles. 338. Les maisons. 339. Les Hôtelleries. Le peuple. Le luxe. 340. Les vivres. 341. Les ponts. 342. Les femmes. 343. & *suiv.* La legereté des François. 346. Les Fripiers. 347. La langue. 348. A quoi on connoît un François 348. & *suiv.* Le loyer des maisons. 350. Les fruits. Le Vin. 351. Les Marchands. 352. La varieté du tems. 353. Les teâtres. Les solliciteurs. Les charlatans. Les joüeurs. Les Laquais. 354. 355. Le Palais. Les Procureurs. 355. & *suiv.* Les Auteurs 357. 358. Les Medecins. Les Filoux. 359. La dévotion. 360. L'ajustement. 361. La Musique. 362. Les Academies. Les Alchimistes. 363. Les Libraires. 364. Les Cuisiniers. 365. La galanterie. 366. La civilité. Les odeurs en averfion. 367. Les Maîtres de Langues. La Foire saint Germain. 368. Les lanternes. 369. Les Tuilleries. 370. & *suiv.* Les Abbez 372. Les Marchands. Les charlatans. 373. La liberté de Paris. 374. Le nombre des maisons. 375. Ce qu'on

TABLE DES MATIERES.

trouve à Paris, & ce qu'on n'y trouve pas. 376. Le Chocola. Le Caffé. Le Thé. La mode. 377. 378

LES PHILOSOPHES.

Les Philosophes soutiennent mal par leurs actions les belles choses qu'ils disent; comme Aristipe. Ce qu'il fit, ce qu'il dit à Denis. Autre belle chose qu'il dit. 379. 380

Socrate premier des Philosophes, après lui Platon, qui a connu le Mystere de la Trinité. 380

Belle pensée sur le terme de Trois. 380. 381

Les idées de Platon. 382.

Le mot de ce Philosophe. *là-même.*

Ce que Zonare rapporte de lui. *là-même.*

Belles paroles qu'il dit. 383

Bord de la Tapissérie. *là-même.*

Ce Livre a commencé par une petite galanterie, & finit par une galanterie. *là-même.*

Société parmi des jolies personnes, & gens d'esprit. Vers à l'occasion d'un petit jeu. 385

Réponse par un petit couplet. *là-même.*

Plusieurs chansons sur differens sujets. 386. & suiv.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez & feaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il apparviendra, SALUT. Le fleur RUAULT Libraire à Rouën, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un livre intitulé *SAINT - EVREMONIANA*, s'il nous laissoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour la Ville de Rouën seulement, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ruault, de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, lire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de quatre années consecutives, à compter *à jour de la datte desdites Presentes*; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de nôtre obéissance; Et à tous Imprimeurs-Libraires, & autres *dans ladite Ville de Rouën seulement*, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre impression, que de celle qui aura été faite pour ledit Expositant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expositant; & de tous dépens dommages & intérêts; *A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; Et qu'avant*

que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher féal Chevalier, Chancelier de France, Monsieur **PHÉLIPPEAUX**, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité de présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles le vingt-neuvième jour de Mars, l'an de grace mil sept cens dix, & de notre Règne le soixante-septième. Par le **ROY** en son Conseil, **FOUQUET**.

Registré sur le Registre N^o. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 50. N^o. 50. conformément aux Règlements, & notamment à l'Arrest du 13. Août 1703. à Paris le 6. Août 1710.

DE LAUNAY, Syndic.

VU DE RICHEBOURG.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Rouen, fol. 151. N^o. 41. conformément au Règlement du 18. Mars 1709. à Rouen le 16. de Septembre 1710.

R. LALLEMANT, Syndic.



Ro.

Bt. h. Fried Fried.